

HISTOIRE

DE

LA TOUR D'AUVERGNE

Par Paul **PINEAU**

LIEUTENANT AU 46[E] RÉGIMENT D'INFANTERIE



PARIS
11, Place St-André-des-Arts, 11,

LIMOGES
46, Nouvelle route d'Aixe, 46.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES

HENRI CHARLES-LAVAUZELLE

Editeur.

1891

P.

HISTOIRE

DE

LA TOUR D'AUVERGNE

OUVRAGES CONSULTÉS

Histoire de la Guerre entre la France et l'Espagne en 1793 *et* 1794, par Louis de Marcillac.

Mémoires sur la dernière guerre entre la France et l'Espagne (1793-1794), par Beylac.

Histoires des Guerres de la Révolution (1793-1794), par X...

Histoire du Prytanée militaire, par Jules Clère.

Les Volontaires, par Camille Rousset.

Les Généraux de la République, par Barboul.

Histoire des Français, par Lavallée.

Histoire du Consulat et de l'Empire, par Thiers.

Histoire de l'Infanterie française, par le général Susane.

La Tour d'Auvergne, dit le Premier Grenadier de France, par Kœnig.

Notice historique sur La Tour d'Auvergne-Corret, par F. Calohar, de Carhaix.

Histoire de la Tour d'Auvergne-Corret, par M. F. Maisonneufve.

Vie de la Tour d'Auvergne, par Buhot de Kersers.

La Tour d'Auvergne, écrivain-citoyen-soldat, par J. Dubreuilh.

Le Premier Grenadier des armées, an IX, par Mangourit.

La Tour d'Auvergne, sa statue, sa correspondance, par A. du Châtellier.

Les Soldats de la Révolution, par Michelet.

La Tour d'Auvergne, par Eugène Garcin.

Le Maréchal Moncey, par le baron Dupin.

Le Maréchal Oudinot, par Mollet.

Et enfin en dernier lieu :

Historiques des nouveaux régiments, par Emile Simond, lieutenant au 28e d'infanterie.

Revue rétrospective, renseignements fournis par M. Frédéric Masson.



HISTOIRE

DE

LA TOUR D'AUVERGNE

Par Paul **PINEAU**

LIEUTENANT AU 46ᴱ RÉGIMENT D'INFANTERIE



PARIS
11, Place Saint-André-des-Arts.

LIMOGES
46, Nouvelle route d'Aixe, 46.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES

HENRI CHARLES-LAVAUZELLE

ÉDITEUR

1891



DÉDICACE

Au 46e d'infanterie, mon Régiment,
et à mes camarades,
ce petit livre est dédié.

Paul PINEAU,
Lieutenant 46e.



LA TOUR D'AUVERGNE

HISTOIRE

DE

LA TOUR D'AUVERGNE

INTRODUCTION

Nous entreprenons une œuvre difficile : l'histoire de La Tour d'Auvergne.

Appartenant au 46ᵉ d'infanterie, dans les rangs duquel combattit et mourut ce brave, il nous a paru intéressant d'étudier sa vie, si modeste et si glorieuse. Nous avons dit : œuvre difficile; en effet, quoiqu'il n'y ait pas encore un siècle qu'il soit mort, notre héros appartient plus à la légende qu'à l'histoire. Celui qui dira, par exemple, que La Tour d'Auvergne était capitaine et qu'il a été tué comme tel, étonnera certainement beaucoup ses lecteurs : c'est cependant l'histoire. Il est mort simple grenadier : voilà la légende. Et les arts (poésie, sculpture, peinture) s'en sont emparés, nous le représentant ainsi, sans souci aucun de la vérité historique. Le vieux cliché sceptique : « C'est comme cela qu'on écrit l'histoire » est franchement de mise ici.

Désirant nous rapprocher du vrai, nous avons fouillé attentivement toutes les notices, biographies, que nous avons pu rencontrer; nous avons comparé ces ouvrages entre eux et avec les travaux de nos historiens qui ont traité des campagnes auxquelles prit part La Tour d'Auvergne, et nous avons alors écrit cette histoire.

Dans ces différentes études ou biographies, nous avons remarqué une certaine confusion dans l'exposition générale du sujet : les auteurs délaissent les dates, laissent dans l'om-

bre ce qui nous paraît devoir ressortir, les faits militaires, par exemple, ne font pas saisir assez certaines faces du caractère antique du héros, et ne satisfont pas, enfin, selon nous, aux exigences d'une vraie biographie.

Nous nous sommes appliqué soigneusement à éviter ces erreurs et nous avons essayé de présenter d'une façon plus claire, plus suivie, l'histoire de notre premier grenadier.

Fontainebleau, 31 mars 1889.

Paul Pineau,
Lieutenant au 46e d'infanterie.

Naissance de La Tour d'Auvergne.

« *Extrait des registres des baptêmes, mariages, décès de la ville de Carhaix.*

« Théophile-Malo, né le 23 décembre 1743, fils légitime de noble maître Olivier-Louis de Corret, avocat à la cour, sénéchal de Trébrivan, et de dame Jeanne-Lucrèce Salaün, son épouse, a été baptisé le 25 du dit mois par le soussigné recteur. Parrain et marraine ont été les M. maître Théophile-Mathurin Huchet, sieur de Dangeville, conseiller-avocat du roi au siège présidial de Quimper, et demoiselle Vincente Leroux de Kervasdoué, soussignés :

» Vincente-Jeanne Leroux, Huchet-Dangeville, de Thibault, avocat, Bronnec de Botsey, La Dugentil-Pourcelet, de Beauverger-Pourcelet, Armelle-Pourcelet, Beauverger-Pourcelet, subdélégué ; Botsey-Guesno, Péronez, Corret, Trévoret-Pourcelet, adjoint; L.-J. Veller, recteur de Plouguer et Carhaix. »

Comme nous venons de le voir par cet extrait authentique, Théophile-Malo de Corret est donc né à Carhaix, en Cornouaille (Basse-Bretagne), le 23 décembre 1743. Aujour-

d'hui, Carhaix est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Châteaulin (Finistère).

Son père, comme nous l'avons vu également, était avocat, quoique noble et seigneur de la seigneurie de Kerbeauffret (petit jardin des environs). « C'était, dit Michelet, un de ces nobles nécessiteux à qui la coutume indulgente de la Bretagne permettait, sans déroger, de plaider, naviguer, faire le commerce, etc. »

On avait nommé l'enfant Théophile (aimant Dieu) et Malo, en l'honneur d'un saint essentiellement breton, saint Malo, le patron et protecteur de la ville des corsaires.

Nous avons, à dessein, omis jusqu'à présent le nom qu'il a rendu si célèbre de la Tour d'Auvergne. Ce nom, en effet, ne lui fut donné que beaucoup plus tard, comme nous le verrons d'ailleurs. Nous pouvons dire cependant, dès maintenant, comment il pouvait avoir quelque droit à y prétendre et aussi à le porter.

Sa parenté avec la maison de Bouillon.

Le bisaïeul du Premier Grenadier de France n'est autre que Henri de Corret, fils naturel reconnu d'Adèle de Corret et de Henri de La Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, prince souverain de Sedan, père de Frédéric-Maurice de Bouillon et de Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne. Henri de Corret était donc le frère consanguin du célèbre maréchal de Turenne.

Voici comment cette branche de la maison de Bouillon vint en Bretagne.

La princesse Catherine-Henriette de la Tour d'Auvergne ayant épousé Amaury de Goyon, marquis de la Moussaye et comte de Quintin, s'installa chez son mari, à Saint-Brieuc. Henri de Corret suivit sa parente et passa en Bretagne avec sa femme Marie Dupuis de la Galauperie.

Mathurin de Corret, fils de Henri, épousa en premières noces Marie de Quellinec des Barons du Pont, dont il eut un fils et deux filles.

Olivier-Louis de Corret, fils de Mathurin, se maria avec Jeanne-Lucrèce Salaün, dame du Retz, veuve de Jean-Baptiste des Barons de Gémandré-Kérautret.

Ce sont les parents de Théophile-Malo, de Thomas et de Marie-Anne-Michelle.

Thomas de Corret, frère du héros, n'eut aucun goût pour les armes et mourut jeune, après avoir vécu à Paris dans la retraite la plus austère. Nous dirons plus loin qui épousa Marie-Anne-Michelle.

Cette notice généalogique, qui établit si nettement la parenté du Premier Grenadier avec le grand Turenne, est, d'après M. Calohar, transcrite de la main même de La Tour d'Auvergne au dos de son portrait, au château de La Haye, près Carhaix, chez son arrière-petite-nièce, Mme du Pontavice de Heussey. Ce portrait le représente à l'âge de 23 ans. Il a l'uniforme de lieutenant du régiment d'Angoumois.

Nous ne dirons pas grand'chose de la première enfance de La Tour d'Auvergne : en effet, l'homme ne commence-t-il pas seulement avec la pensée, le sentiment et l'action !

La maison où il naquit.

L'habitation de la famille Corret, qui existe encore, était pour l'époque une maison de campagne sans prétention. Elle n'a qu'un étage divisé en petites pièces dont les croisées étroites et garnies de petits carreaux s'encadrent de treilles. Un petit cabinet, orné d'un modeste papier de tenture, est désigné comme le lieu qu'avait habité le citoyen-soldat quand il était lieutenant au régiment d'Angoumois. Les plafonds sont surbaissés, d'anciennes poutres sont en saillie, l'escalier de bois est orné d'une lourde rampe.

Depuis 1832, l'inscription suivante se lit sur le fronton de la porte d'entrée :

THÉOPHILE-MALO DE CORRET, DE LA TOUR D'AUVERGNE
PREMIER GRENADIER DE FRANCE
EST NÉ DANS CETTE MAISON LE 23 DÉCEMBRE 1743.

Ses études.

Sa famille ne le destinait pas à la carrière militaire : l'avocat à la cour eût voulu voir entrer son fils dans la magistrature. On le mit au collège de Quimper, qui alors, sous la direction des Jésuites, était au rang des meilleurs collèges de France. Le jeune de Corret s'y distingua par son grand amour du travail, l'austérité de ses mœurs, l'aménité de son caractère et sa remarquable aptitude à l'étude des langues grecque et latine. Il y fit de très brillantes études. Il s'y familiarisa avec l'idiome breton ou celtique que parlaient beaucoup de ses camarades, et il ne tarda pas à jeter les bases de ses *Origines gauloises*, œuvre remarquable, qui, dit Maisonneufve (1) « devait révéler l'écrivain élégant et le celtologue émérite dans le soldat qui y consacra, pendant trente ans, ses veilles de bivouac et ses loisirs de garnison ».

C'est au collège de Quimper qu'il connut Claude Le Coz, mort depuis archevêque de Besançon, et qu'il se lia avec lui d'une amitié que rien ne put ni diminuer ni briser.

Sa vocation. — Son admission à l'Ecole militaire de la Flèche.

Cependant, un penchant irrésistible entraînait l'enfant vers la carrière des armes, Ses parents tentèrent d'abord de

(1) *Histoire de La Tour d'Auvergne Corret*. (Librairie du *Moniteur universel*.)

le combattre, mais, rencontrant une véritable vocation, ils cédèrent. Ils obtinrent l'admission du jeune homme à l'Ecole militaire de La Flèche, dont sa naissance lui ouvrit facilement les portes. Corret s'y distingua de manière à montrer qu'il serait un jour compté au nombre de nos officiers les plus instruits et les plus braves. Il obtint la croix de mérite, décernée à l'élève qui se faisait le plus remarquer par sa bonne conduite et son application, et annonça, par ce premier triomphe, la gloire qu'il pourrait acquérir sur un plus grand théâtre. Il prenait surtout Turenne pour modèle, désirant marcher sur ses traces, et prouver qu'il avait de son sang dans les veines. La mort du grand homme, surtout, l'avait frappé. Il l'enviait : « Ah ! disait-il, si, comme mon parent illustre, je pouvais mourir sur le champ de bataille ! » Son désir héroïque devait être exaucé et la Providence lui réservait une mort aussi belle et aussi glorieuse.

Son entrée dans l'armée.

Le 3 avril 1767, il fut admis, en qualité de mousquetaire, dans la compagnie des mousquetaires noirs de la maison du Roi. Il avait 23 ans et demi. Ces mousquetaires, corps magnifique, au costume élégant, escortaient le Roi quand il sortait, mais n'entraient jamais dans les appartements. Ils portaient de larges bottes à calice, tandis que les gardes du corps, chargés du service intérieur, étaient chaussés de petits souliers à talons et de bas rouges. Pour entrer dans cette compagnie, Théophile-Malo de Corret dut employer de hautes recommandations, entre autres celle du chef de la maison de Bouillon, et dut faire de nombreuses démarches. Un document dont la date précède de peu celle de son entrée aux mousquetaires semble le prouver. C'est son certificat de noblesse que voici :

« Nous, gentilhommes de la province de Bretagne, évêché de Tréguier, certifions que Ecuyer-Théophile-Malo de

Corret, fils d'Olivier-Louis et de dame Jeanne-Lucrèce Salaün, est gentilhomme de ladite province, en foy de quoy nous lui avons signé le présent certificat, pour lui servir ainsi qu'il appartiendra.

» A Morlaix, ce cinquième mars mil sept cent soixante et sept.

« Signé :
» Dumescouez-Pastour ;
» Chrétien de Chef de l'Étang;
» De Péan, fils ;
» Chrétien de la Musse. »

Ses études favorites.

Dans les loisirs que lui laissait le service, La Tour d'Auvergne, qui fut toujours un studieux, approfondissait les mathématiques, l'histoire, l'art de la guerre. Les meilleurs auteurs militaires anciens ou modernes : Végèce, Polybe, Folard, Montecuculli, faisaient ses délices. Il arriva très vite à les posséder. Les *Commentaires* de César étaient son livre de chevet. Il ne s'en séparait jamais. Un exemplaire de cet ouvrage le suivit partout dans ses campagnes.

Tel que nous le connaissons maintenant, avec ses idées sérieuses et la gravité de son caractère, on s'imagine facilement qu'il ne put se plaire dans la maison du Roi. Il ne vit pas assez l'âme du soldat dans les mousquetaires, ses camarades, intrépides certainement devant l'ennemi — ils l'avaient prouvé surabondamment — mais frivoles et légers à Versailles. Craignant sans doute pour lui-même l'entraînement et la contagion et trouvant aussi dans son service une sorte de domesticité brillante, que faisait souffrir sa simplicité antique et son esprit militaire, il demanda son changement. Son désir était d'entrer dans un des vieux corps de l'infanterie française si renommés alors.

Il quitte les mousquetaires.

Il le réalisa, et, après cinq mois de service dans les mousquetaires noirs, il fut envoyé, le 7 septembre 1767, dans le régiment d'Angoumois, en qualité de sous-lieutenant.

Il est nommé sous-lieutenant à Angoumois.

Comme cela peut paraître intéressant, nous avons cherché quel était le costume d'un lieutenant de ce régiment d'Angoumois, où La Tour d'Auvergne resta si longtemps. Le voici, décrit d'après une estampe du temps conservée au ministère de la guerre :

« Cravate noire, tricorne noir à large galon blanc; manchettes de dentelle; habit blanc à revers bleus; trois larges boutons blancs sur le revers des manches; col à petits revers rouges ; doubles rangs à larges boutons sur la poitrine et tunique bleue; guêtres blanches à boutons noirs; jarretières noires sous le genou. »

Les différentes garnisons.

Voici les garnisons successives que fit La Tour d'Auvergne avec son régiment :

Marseille, mai 1768;
Antibes, décembre 1768;
Grenoble, décembre 1769.

Nommé lieutenant en second puis en premier.

C'est là qu'il fut nommé lieutenant en second le 16 avril 1771, et lieutenant en premier le 21 mai suivant.

Mont-Dauphin, octobre 1771;
Embrun, novembre 1772;
Marseille, mai 1773.

Scène du théâtre de Marseille.

En janvier 1774, scène du théâtre de Marseille, où des officiers d'Angoumois, parmi lesquels Théophile-Malo, tirent l'épée pour faire respecter leur uniforme insulté par le parterre. Il fut mis avec douze officiers aux arrêts à la citadelle. Mais, dans une lettre à son beau-frère, M. Limon du Timeur, avocat, qui avait épousé sa sœur, Marie-Anne-Michelle de Corret, il dit :

« Dans cette affaire, nous ne nous sommes point écartés un seul moment des principes et des règles de l'honneur dont tous les hommes doivent faire profession, mais surtout les militaires. »

Dans une autre lettre au même, voici, d'ailleurs, comment Corret rend compte de cette affaire et de ses suites :

» Marseille 20 janvier 1774.

« Je vous aurais fait part plus tôt de l'événement arrivé au parterre de Marseille le 12 de ce mois, si je n'avais voulu, auparavant, attendre la décision de la cour, pour vous en marquer le résultat. Mais, présumant aujourd'hui qu'elle peut tarder encore quelque temps, je vais tâcher de vous dire, le plus succinctement que je pourrai, les choses telles qu'elles se sont passées. Le spectacle d'avant celui de mercredi, plusieurs de nos camarades étant dans la loge affectée aux officiers de la garnison, un d'entre nous s'étant levé pour recevoir un chevalier de Malte, du régiment de Bourbon, et lui offrir sa place, et étant resté deux ou trois minutes le dos tourné au parterre, et cela pendant un entr'acte, le parterre, qui, depuis le commencement du spectacle, avait été fort bruyant, et qui s'était déjà attaqué à différents particuliers des premières et des secondes loges, n'ayant plus d'objets d'amusement, crut pouvoir exercer ses clameurs sur l'officier de notre loge qui était resté un moment le dos tourné. Quelques insolents eurent même l'idée d'oser prononcer le

mot d'*à bas l'uniforme*, qu'aucun de nos messieurs n'entendit cependant distinctement. Le lendemain, plusieurs officiers étrangers à notre corps, nous ayant rappelé que les brouhahas du parterre étaient adressés aux officiers de notre loge, les uns disant avoir entendu, les autres ayant seulement cru entendre : *A bas l'uniforme*, etc., pour ne laisser aucun nuage sur la conduite que nous aurions tenue, si quelqu'un de nous avait entendu le propos du parterre, nous remîmes à nous en assurer nous-mêmes au spectacle suivant. Pour cet effet, étant entrés ce jour-là au parterre, qui était fort nombreux, nous crûmes devoir laisser dans notre loge quelques officiers, et leur recommander de se tenir, dans les entr'actes, dans la même position qui, suivant le rapport, avait excité l'animadversion du parterre. Par ce moyen, nous nous flattions de découvrir les insolents moteurs de l'insulte qu'on nous avait rapporté nous avoir été faite. Notre présence ayant contenu, pendant les premiers actes, le parterre, qui pouvait être composé de cinq ou six cents personnes, intrigua le capitaine de quartier, chargé de la police. Ce monsieur, se trouvant à côté d'un officier du régiment, lui demanda quel était le dessein de nos messieurs, et s'ils venaient pour troubler le spectacle. A cela, l'officier du régiment lui répliqua : — Monsieur, nous ne venons pas pour troubler le spectacle, ce n'est pas notre dessein ; mais, comme messieurs les préposés pour veiller à la police s'en acquittent si mal, nous venons ici, monsieur, pour y veiller et pour tâcher de découvrir les insolents qui, à ce que l'on nous a rapporté, ont osé manquer aux égards qu'ils devaient à nos personnes et à notre état. » — L'officier de police n'ayant répondu à cela, tout allait être tranquille ; nous étions convenus de remonter à notre loge, et de n'employer aucune voie de fait. Mais, au moment où l'officier du régiment venait de parler, une rumeur sourde s'était élevée dans le parterre ; plusieurs voix ayant crié de *nous serrer*, un jeune homme du parterre, qui se trouvait à côté de

l'un de nos messieurs, ayant dit d'un ton fort élevé que, le dimanche d'auparavant, nous n'eussions pas osé élever la voix; d'un autre côté, nous voyant pressés de toutes parts, plusieurs de nous, les plus resserrés, tirèrent leurs épées pour se mettre en défense et ne pas se laisser accabler par le nombre. A la vue de nos épées, tout le monde ayant pris la fuite, nous restâmes seuls au parterre. Dans ces entrefaites, le capitaine de quartier (qui est un bourgeois de la ville), s'était porté sur le théâtre, pria tout le monde de se remettre et qu'on allait continuer la pièce, ajoutant, avec beaucoup d'indiscrétion, que nous nous plaignions de ce que plusieurs faquins du parterre avaient osé mâcher quelques paroles mal articulées, que nous n'avions pas entendues, mais qu'on nous avait dit avoir rapport à nous, et que c'étaient ces insolents que nous cherchions à découvrir, pour en demander raison à la police. Le capitaine de quartier étant sorti du théâtre, nous remontâmes à notre loge, priant de continuer le spectacle, qui ne fut plus interrompu. Nous y restâmes jusqu'à la fin de la petite pièce, et pendant l'intervalle de près d'une heure et demie. Le spectacle étant fini, nous nous retirâmes immédiatement après que tout le monde fut sorti : nous n'attaquâmes personne; mais nous nous tînmes sur la défensive, prévenus qu'il s'était attroupé trois ou quatre mille personnes dans la rue, qui menaçaient de fondre sur nous à la sortie de la comédie. Nous trouvâmes, en effet, un nombre prodigieux de jeunes gens armés qui paraissaient nous attendre; mais notre contenance suffit seule pour leur en imposer; six grenadiers, qui avaient été employés dans la comédie, nous ayant suivis, nous rentrâmes dans nos forts sans aucun incident.

« Voilà, dans la plus exacte vérité, le détail et le récit de ce qui s'est passé. Un seul homme s'étant foulé le pied, par son trop d'empressement à sortir, l'accident de cet homme, l'animosité de tous les habitants de Marseille, ont donné lieu à des procédures de toutes les espèces. Nous avons, en con-

séquence, été décrétés au nombre de treize officiers, du nombre desquels sont deux capitaines, et, le reste, lieutenants et sous-lieutenants. Comme cette affaire, envisagée par la justice sous un point de vue différent de celui sous lequel nous le regardons, peut avoir des suites et même retomber sur nos biens, je vous envoie, mon cher frère, ci-joint, une reconnaissance que vous ferez valoir et servir pour me tirer d'embarras, au cas où je m'y trouverais, et, pour vous en prévaloir, en temps et lieu, avec un blanc-seing pour agir pour moi de telle manière que vous le jugerez à propos. Comme, suivant toute apparence, le régiment ne sera pas longtemps ici, quand vous recevrez cette lettre, je vous prie d'adresser à M. Brémond fils, contrôleur du bureau des lettres, celles que vous m'enverrez, vous priant de joindre à votre première lettre de change, pour me remplir de mon second quartier de pension. Quelque événement qui m'arrive, mon très cher frère, ne vous attristez pas sur mon sort. J'ai, pour garants de la manière dont je me suis conduit dans l'affaire que je vous ai détaillée, MM. de Pluvier et de Kervili, qui attesteront, en Bretagne et ailleurs, que je n'ai aucun reproche à me faire et que j'ai suivi le torrent. Au tribunal de la raison, nous avons peut-être tort ; mais à celui de l'honneur nous gagnerons toujours notre cause, et ce sont les principes inflexibles de celui-ci qui doivent diriger tout homme qui en est jaloux. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur, et suis, jusqu'au dernier soupir, votre affectionné frère.

» Théophile-Malo de Corret.

» *P. S.* — Ne lisez pas cette lettre, je vous prie, devant ma mère. »

Le régiment fut changé à cause de cette algarade et envoyé à Avignon, en mai 1774.

Il y eut, dans cette affaire, pour notre héros, quelque chose de plus que la manifestation d'une chatouilleuse susceptibi-

lité du point d'honneur. Elle lui fut l'occasion de montrer à tous ses idées pour les nobles choses et le dévouement dont son cœur était plein. Les deux capitaines, compromis dans l'algarade, auraient dû, par leur âge et leur autorité, contenir la fougue de leurs jeunes camarades. Corret, ayant de suite compris qu'on s'en prendrait à eux plus qu'aux autres, s'arrangea de façon à écarter tout soupçon de ces deux officiers, laissa à l'incartade son caractère d'inconséquence juvénile, et, se désignant lui-même comme meneur et chef de file, se chargea de la plus grande partie des torts encourus.

C'est à cette époque que commencèrent les relations de Corret avec l'homme le plus savant de l'Armorique, Le Brigant, très versé dans la connaissance des antiquités celtiques. Nous avons déjà parlé du célèbre ouvrage de Malo : les *Origines gauloises;* voici le plan qu'il s'en était tracé :

Son livre « Les Origines gauloises ».

« Démontrer les rapports physiques et moraux des Bretons de l'Armorique avec les anciens Gaulois ; établir l'identité de la langue de ces deux peuples, sur la conformité qui règne encore entre le bas-breton et la langue en usage dans les diverses contrées de l'Europe et de l'Asie, où les Gaulois portèrent leurs armes victorieuses et formèrent des établissements ; extraire des monuments de l'histoire ancienne tous les passages cités comme gaulois, les expliquer et les éclaircir par le bas-breton ; chercher, dans des étymologies puisées dans notre langue, la solution d'un grand nombre de problèmes intéressants de l'histoire et de la théogonie des païens ; ressusciter la langue des Celtes, nos ancêtres, cette langue dont l'usage et même l'intelligence paraissent perdus, partout où elle fut connue ; rétablir enfin, sur la liste des nations, les Gaulois, ce peuple célèbre qui semblait en avoir été effacé, tandis qu'il existe encore avec gloire, dans les Bretons de l'Armorique et dans les Gallo-Francs, les Français, leurs originaires descendants. Tel eût été le plan de

cet ouvrage, le fond des idées dont il eût été le développement, le service enfin que j'eusse tenté de rendre à ma patrie, si le désir de lui être utile m'avait donné le talent nécessaire pour m'acquitter dignement d'une tâche aussi honorable. Mais l'exécution de cette pénible et grande entreprise, se trouvant au-dessus de mes forces, je me vois réduit à l'indiquer, à me borner seulement, dans cette discussion historique, à écarter de la route qui mène à nos antiquités les ronces et les épines que le temps y a fait naître. Mes découvertes n'offriront donc ici que des matériaux arrachés à force de travail et de patience, des ruines d'un grand édifice, qui attendront que des mains plus habiles les emploient, les mettent en œuvre, et élèvent un jour à la gloire de mon pays un monument digne de lui être consacré. »

Il dit ailleurs, toujours au sujet de son livre :

« C'est surtout à Le Brigant, mon compatriote, à ce savant animé du même esprit qui m'attache à ma patrie, à qui cette invocation s'adresse ; c'est à lui de s'emparer de cette matière intéressante, à l'agrandir et à l'épurer. En un mot, à augmenter le fonds de nos richesses et à nous en assurer de nouvelles, en publiant celles qu'il possède sur nos origines. »

Le régiment d'Angoumois fut envoyé à Montauban en mai 1775 ; à Huningue en octobre 1777.

Duel de La Tour d'Auvergne.

Là, Corret eut un duel pour une cause inconnue. Il fut blessé dangereusement au bas-ventre et fut obligé d'aller faire deux saisons, l'une à Bourbonne-les-Bains, l'autre à Plombières. Les lettres qui traitent de cette affaire sont touchantes et méritent d'être citées :

« Mon très cher frère, écrit-il à son beau-frère, dans l'état où je me suis trouvé réduit, il m'a été impossible de vous écrire. Pouvant encore à peine tenir ma plume, je donnai

votre adresse à un de mes amis venu de Belfort, et il a dû vous faire part de ma position, qui fut bien alarmante. Un dépôt formé dans le bas-ventre et occasionné par le peu de suppuration de la plaie, qui s'était fermée dès le troisième jour, m'a réduit à toute extrémité. Au milieu de mes malheurs, j'ai été assez heureux pour que cet abcès ait pris son issue par la plaie même, cicatrisée depuis longtemps... Mes maux, hélas! ne me donnent pas de relâche un seul instant... Mes forces sont anéanties, et le peu de vie dont je jouis encore ne mérite plus, en vérité, d'en porter le nom.

» L'absence d'aliments dans mon estomac en laisse une si grande dans ma tête que je la sens bien en vous écrivant, ayant bien de la peine à arranger le sens de mes expressions. J'ai vu souvent la mort de près, elle ne m'effraie aujourd'hui nullement; je crois qu'elle me trouvera très stoïque sur cet événement dernier. Pardon si je suis entré avec vous dans un narré aussi étendu de ma situation, mais j'ai mieux aimé vous donner tout de suite tout à savoir que tout à deviner; ainsi, c'est dans cet esprit que je vous mande, avec la sincérité que j'ai dans le cœur, que je crois qu'il y a beaucoup plus à espérer de ma situation qu'à craindre. Dirigez-vous, d'après cet aveu, auprès des personnes que mon état aurait pu alarmer. Je sens tout mon courage me quitter en songeant aux ménagements dont il faut user en entretenant ma pauvre mère et ma sœur de cet événement. Je remets ce soin entre vos mains, connaissant ce que peut votre amitié en pareille circonstance. Je compte rester vingt jours à Plombières; mon sort sera nécessairement fixé avant ce temps. Mon style n'est pas aussi brûlant que la main qui conduit ma plume; mais mon cœur l'est plus que tout, quand, payant à la nature le tribut que je lui dois, je songe à la famille respectable que je laisse dans l'affliction sur mon état, quand je songe à sa tendresse pour moi et aux bontés dont j'ai été jusqu'au dernier moment l'objet de sa part.

» Théophile-Malo de Corret. »

Il écrit encore quelque temps après :

« J'ai heureusement pu me traîner à Plombières à l'aide d'un petit chariot fait exprès, dans lequel j'étais étendu de toute ma longueur sur deux matelas. Ce n'a pas été, comme vous l'imaginez bien, sans souffrir beaucoup des secousses fréquentes de la voiture... Je ne puis plus du tout me servir de mes jambes... Je n'ai pas encore clos l'œil depuis mon arrivée ici... Je ne crois pas que tout mon individu pèse cinquante livres... Enfin, je suis dans l'état de délabrement le plus complet, n'ayant plus que le souffle vital. Si, dans cet état, je résiste encore cinq ou six jours, je crois que je verrai s'opérer la grande révolution de la dissolution des maux quelconques que je puis renfermer.

» J'ai été assez heureux pour trouver ici trois ou quatre officiers qui veulent bien partager avec moi l'ennui qu'inspire mon état,

» Je continuerai autant qu'il sera en moi, mon très cher frère, à vous faire part de ma situation telle aujourd'hui qu'elle ne peut aller en empirant, mes maux étant à leur comble; mon calme au milieu de ma souffrance devrait étonner mes maux. Enfin, il faut toujours espérer, dit-on, même contre toute espérance. Cependant, je vous assure, de bonne foi, que celui qui m'annoncerait ma mort pour demain m'annoncerait une nouvelle qui me comblerait de joie, et vous savez que, quand je dis quelque chose, on peut me croire. Adieu, mon très cher frère, puissiez-vous vivre longtemps heureux au milieu d'une famille qui vous chérit tendrement; puissiez-vous, ma mère et vous, vivre unis dans ces sentiments.

» Tels sont les vœux de mon cœur pour vous tous.

» Théophile-Malo de Corret.

» *P.-S.* — Ma mère et ma sœur ignorent-elles mon état? Faites, je vous prie, que rien ne transpire jusqu'à elles. Ne négligez pas de me circonstancier, dans votre première,

l'état de ma sœur, que vous m'annonciez incommodée. Je me flatte que j'apprendrai des nouvelles satisfaisantes sur son état dans les premières lettres que je recevrai de Bretagne. »

La Tour d'Auvergne demande à combattre en Amérique.

Garnison de Belfort. avril 1778.

C'est l'époque de la guerre de l'Indépendance américaine. Détestant les Anglais pour tout le mal qu'ils nous ont fait, Théophile-Malo avait embrassé avec ardeur la cause des colonies révoltées contre la métropole britannique. Avec cela, désirant vivement faire campagne, il sollicita l'autorisation de suivre comme volontaire les La Fayette et les Rochambeau. Sa demande parvint sans doute trop tard au ministère de la guerre; en tout cas, elle ne fut pas accueillie, et, rongeant son frein, il ne put partir.

Il prend son nom de La Tour d'Auvergne.

Dans le cours de l'année suivante (1779), Théophile-Malo de Corret, lieutenant d'Angoumois, fut autorisé par son parent, le duc Godefroy de Bouillon, à faire précéder son nom de Corret de celui de La Tour d'Auvergne. Le diplôme, écrit en entier de la main du duc, fut enregistré en la cour de Bouillon le 23 octobre 1779.

En voici un extrait :

« Nous avons dû, d'après les preuves les plus certaines, reconnaître le sieur Théophile-Malo de Corret comme descendant de Henry de Corret, fils naturel de notre très honoré seigneur et quadrisaïeul Henry de La Tour d'Auvergne, duc de Bouillon. En conséquence, nous avons, par ces présentes, signées de notre main, autorisé et autorisons ledit sieur

de Corret à prendre le nom de La Tour d'Auvergne, les armes de notre maison écartelées avec celles de Corret et barrées de gauche à droite, ainsi que ses enfants à naître en légitime mariage et leurs descendants à perpétuité.

» Sedan, 23 octobre 1779.

» GODEFROY, duc de Bouillon. »

« Ce témoignage d'affection et de haute estime, dit M. Calohar dans sa notice, fit sur lui une profonde impression. Le culte qu'il professait, dès son enfance, pour le maréchal de Turenne se réveilla plus ardent, et il jura de porter toujours pur et sans tache le nom glorieux de La Tour d'Auvergne. Il rechercha et trouva, peu de temps après, l'occasion de montrer qu'il était digne de cette faveur. »

Garnison de Strasbourg, 1780.

La guerre d'indépendance des Etats-Unis d'Amérique durait toujours. L'Espagne et la France, alliées, défendaient, comme nous le savons, la cause d'indépendance contre l'Angleterre. Le cabinet de Versailles décida l'Espagne à unir sa marine à la nôtre, en lui montrant l'occasion de s'affranchir des deux hontes de Gibraltar et de Minorque. Une flotte franco-espagnole de 48 vaisseaux s'apprêta à débarquer 14,000 hommes à Minorque.

Il s'embarque pour Minorque.

La Tour d'Auvergne, à cette époque, se proposait d'aller passer un semestre auprès de sa sœur, lorsqu'il entrevit la possibilité de se rendre à Minorque. Il écrivit au général de Wimpffen, attaché au ministère de la guerre, pour lui demander l'autorisation de prendre part à l'expédition. Il écrivit aussi au duc de Bouillon, et, dans sa lettre, il lui disait :

« Mon projet se borne à choisir le camp du général Falkenheim pour lieu de mon semestre, ne pouvant nulle part faire une étude plus réfléchie de mon métier, ni un choix plus conforme à mes goûts. »

Il s'embarqua le 17 octobre 1781, avant d'avoir reçu l'autorisation, s'estimant le plus heureux des hommes de pouvoir consacrer à combattre pour la patrie le congé qu'il avait destiné à réparer, au sein de la famille, une santé toujours languissante depuis son malheureux duel. Il suivit, comme officier volontaire, un détachement du régiment de Bretagne et alla rejoindre l'armée franco-espagnole, qui, sous le duc de Crillon, assiégeait Port-Mahon. Chose bizarre, c'est avec notre régiment (le régiment de Bretagne étant devenu la 46e demi-brigade à la Révolution) que La Tour d'Auvergne commença cette campagne. Un peu de là sans doute vinrent ses sympathies pour ce corps, qui le décidèrent plus tard à le choisir pour y finir sa carrière. A cette époque, le régiment de Bretagne portait l'habit blanc et la veste rouge à galons d'argent, à revers et parements noirs, à boutons blancs; le collet rouge et la culotte blanche.

A peine débarqué à Minorque, la réponse du général de Wimpffen lui arriva ; la voici :

« Le Ministre de la guerre, monsieur, ne peut autoriser votre démarche parce que beaucoup d'officiers ont brigué le même avantage et qu'il s'est obstiné à refuser. Si on pouvait lui citer un seul exemple, il serait perdu et l'on crierait avec raison à l'injustice. D'après cela, vous ne pouvez poursuivre votre projet que comme un officier qui a un semestre et qui préfère l'île de Minorque à tout autre séjour. Arrivé en curieux, le duc de Crillon peut faire usage de votre bonne volonté et de votre zèle. Il est difficile de prévoir le résultat de votre démarche ; il est certain qu'elle ne sera pas improuvée ; et si le succès ne répond pas à vos espérances, vous

aurez du moins par devers vous, aux yeux des gens justes, le mérite d'une volonté louable. »

Le duc de Crillon, général français passé au service de l'Espagne avec son grade, d'après le pacte de famille, commandant en chef de l'expédition, attacha peu après La Tour d'Auvergne au corps des volontaires de Catalogne. Il voulut même lui en donner le commandement, mais notre lieutenant refusa énergiquement par égard pour les officiers espagnols. Le duc, toutefois, se l'attacha comme aide de camp et lui confia, à plusieurs reprises, les plus délicates missions.

Nous voudrions raconter les hauts faits accomplis par lui dans cette campagne, mais nous préférons laisser la parole au général-duc, qui saura mieux que nous, dans son rapport, faire l'éloge du héros.

Rapport élogieux du duc de Crillon.

« Toujours dans les postes les plus périlleux, dit ce rapport, La Tour d'Auvergne étonne les Espagnols et les Anglais par cent traits de la plus brillante intrépidité. Il incendie une frégate anglaise sous le feu du canon et de la mousqueterie de la place ; il met le feu à un bâtiment munitionnaire au milieu même des ennemis ; dans une reconnaissance, à côté même du général en chef, il repousse une sortie inopinée des Anglais, fait prisonnier un sous-officier et le présente sur-le-champ à son général ; dans un combat où les Catalans avaient repoussé les Anglais, un volontaire de Catalogne était resté blessé et sans secours sur les glacis du fort Saint-Philippe : La Tour d'Auvergne retourne seul, au milieu d'un feu épouvantable, le charge sur ses épaules et le transporte dans les rangs des Catalans.

» Sa bonne conduite, sa brillante valeur jointe à la plus grande douceur de caractère et à un excellent cœur, lui ayant attiré l'estime, l'amitié et le suffrage général des deux

armées, je le choisis, continue le duc de Crillon, le 25 décembre 1781, pour commander en second les volontaires de mon nom, que je me faisais moi-même un plaisir d'honorer par ce choix. Je le lui déclarai à l'heure de l'ordre et en présence des officiers généraux de l'armée, de l'état-major et des autres chefs. Il me répondit, avec sa modestie ordinaire, qu'il était venu pour s'instruire et non pour prendre un commandement qu'il jugeait devoir appartenir de préférence aux braves et intelligents officiers espagnols qu'il voyait combattre journellement... Afin que le fruit du travail de M. de La Tour d'Auvergne-Corret et de l'attachement constant qu'il a montré, dans l'armée que je commandais, à tous les devoirs qui doivent former les meilleurs officiers, ne soit pas entièrement perdu pour lui, je l'ai prié de vouloir bien accepter ici ce témoignage authentique de mon estime particulière pour lui, et de tous les sentiments de satisfaction que sa valeur, son zèle, son désir de s'instruire et enfin toutes les vertus sociales que j'ai reconnues en lui m'ont inspirés pour sa personne. »

Il reçoit la décoration de Charles III.

Le duc de Crillon voulut faire entrer notre héros au service de l'Espagne et faire sa fortune militaire, mais La Tour d'Auvergne déclina respectueusement ses offres. L'Espagne, notre alliée, n'était pas pour lui la France, sa patrie. Il reçut cependant pour ses faits de guerre une récompense à laquelle il fut sensible : la décoration de Charles III. Seulement, une pension de 1,000 livres y était jointe. Il accepta avec joie la décoration comme un souvenir de sa première campagne, mais il refusa obstinément la pension, ne voulant pas recevoir d'argent d'un gouvernement étranger. Et voyez quelle prescience des événements et quel guide dans les actions de la vie est l'honnêteté parfaite : nous étions en guerre avec l'Espagne quelques années après, et La Tour d'Auvergne avec sa colonne infernale, dans les Pyrénées,

écrasait, dans toutes les rencontres, les soldats du roi Charles IV qui lui offrait cette pension.

Il est rappelé en France.

Le 13 janvier 1782, il fut rappelé brutalement de Minorque, avant même la fin de son semestre. Et voici ce qu'il écrivait à son ami Le Coz pour lui expliquer ce retour :

« Tous les gens de qualité qui ont demandé d'aller à Mahon et que le ministre de la guerre a refusés ont jeté les hauts cris quand ils ont su que j'y étais et ont taxé d'injustice le ministre. Il a fallu leur prouver que je n'y étais pas par son ordre, et j'ai été rappelé. »

Dans la lettre à son beau-frère, qui suit, il s'épanche plus longuement et il fait connaître les sentiments de discipline dont son âme était pleine :

« Mahon, sous le fort Saint-Philippe, 14 janvier 1782.

» Je reçois à l'instant, mon cher frère, votre lettre du 30 novembre, et j'y réponds sans différer un moment, étant dans les termes de mon départ de Mahon pour me rendre en France, attendant à chaque minute que le bâtiment sur lequel je dois m'embarquer mette à la voile. La lettre que je reçus hier de M. Falkenheim, général de l'armée française, et dont je vous envoie ici copie, vous mettra au fait en deux mots, de ce qui me regarde. Un coup de massue ne m'aurait pas plus abasourdi. Je ne me permets aucune réflexion, mon cher frère, sur tout ce que cette lettre renferme de dur pour moi; les plaintes, dans notre état, sont toujours déplacées : je gémis seulement très amèrement sur la rigueur de mon sort, d'avoir passé ici tout le pénible du siège, et au moment où, après trois mois complets de service, sans distraction à bien dire d'un seul jour, je m'attendais à en cueillir quelque fruit, je reçois l'ordre de retourner en France. Je crois avoir dit à ma sœur, dans ma dernière lettre, que M. de Latour-Dupin-Chambli m'avait dit avoir vu mon nom

inscrit au bureau de la guerre comme employé à Mahon; je rapportai l'obligation de ce service à M. le général baron de Wimpffen, sur la foi, la lettre et la promesse duquel d'arranger mon affaire avec M. de Ségur, j'étais parti à l'avance pour Minorque. Ce général, sur ces entrefaites, est venu à mourir, et moi qu'on avait oublié ici pendant près de trois mois, je suis devenu, au bout de ce temps, l'objet du ressentiment de la cour. C'est un de ces événements que toute la prudence humaine n'aurait pu prévoir. Vous connaissez mon extrême sensibilité, et ce que je dois souffrir au moment où je vous écris : mais ne croyez pas pour cela mon âme abattue par ce revers; il me semble, au contraire, que je trouve dans mon malheur de nouvelles forces. J'aurais trop à rougir, si je croyais avoir à me justifier d'une imputation de désobéissance. Quand on se trompe, on commet une méprise, rien de plus; c'est le cas où je me suis trouvé vis-à-vis du général Falkenheim, qui, me mandant que ses neveux n'avaient pu obtenir de passer avec lui que parce qu'ils avaient un semestre, semblait m'indiquer que je pouvais, par les mêmes raisons, suivre la même route qu'eux. La sensibilité extrême que M. le général duc de Crillon m'a témoignée sur l'événement qui me regarde, m'a pénétré jusqu'à l'âme. Il a poussé la prévenance obligeante jusqu'à m'offrir de prendre sur lui mon séjour dans ce pays jusqu'à la consommation du siège, et de faire demander cette grâce par la cour d'Espagne à celle de France. Je n'ai pu consentir à cette offre, prévoyant ce qui en résulterait un jour de fâcheux pour moi dans mon service, de n'avoir pas déféré sans réplique et sans remise aux ordres du Roi. Je pars pour Versailles avec des lettres du général de la plus intime recommandation pour M. de Ségur, auquel il me demande pour aide de camp. Vous ne sauriez, ainsi que moi, approuver les termes trop flatteurs dont il enivre mon amour-propre dans cette lettre et dans une autre à M. le duc de Bouillon, dont je vous envoie copie.

» Si j'échoue dans cette démarche, sans différer un moment, je passerai probablement à Bouillon pour la prestation du serment que j'ai toujours différé de faire. J'ai été assez heureux de captiver ici, par ma conduite, le suffrage universel des deux armées à un point difficile à vous exprimer. A sonder mes plaies depuis trois mois passés que je suis à ce siège, je ne m'en trouve d'autres que dans le cœur, que j'ai, à la vérité, très ulcéré. Je n'ai éprouvé ici que les faveurs des hasards de notre métier, deux légères contusions qui ne m'ont pas même fait garder la chambre.

» Ma santé est meilleure qu'elle n'a jamais été, quoique, sur quatre nuits, j'en aie passé régulièrement trois au bivouac depuis plus de trois mois.

. . . .

» La Tour d'Auvergne-Corret. »

Dans une autre lettre du mois de février, peu après son arrivée à Paris, rendant compte des démarches qu'il avait faites pour retourner à Mahon, il disait à sa sœur :

» Toutes mes protections, les ducs de Crillon et de Bouillon, l'ambassadeur d'Espagne, M. le marquis de Livron, mon inspecteur, M. de Frémeur, les duchesses de Crillon et de Narbonne, les enfants même de M. de Ségur, ont usé leur constance auprès du Ministre de la guerre pour en obtenir de reprendre ma station devant Mahon, d'aller rejoindre le général comme son aide de camp : il s'est montré inexorable. J'ai tenté même tous les moyens extrêmes, ceux de ma démission : ils ne m'ont pas mieux réussi. Je pars demain, par ordre du roi, pour mon régiment, sans avoir la liberté d'aller ailleurs passer le reste de mon semestre. »

Il reprit en France, avec son régiment, ses pérégrinations à travers les garnisons.

Strasbourg, au retour de Minorque, où était revenu le régiment.

Les officiers d'Angoumois lui manifestèrent à son arrivée

toutes leurs sympathies pour sa belle conduite dans la campagne :

« La réception qu'on m'a faite au régiment, — écrivait-il à son beau frère, — m'a comblé de toutes les manières d'honneur et de joie, et ma conduite en tout a reçu l'approbation la plus flatteuse. »

Il est nommé capitaine.

Perpignan, novembre 1783.

Il y fut nommé capitaine en 2e le 29 octobre 1784.

Collioure, novembre 1784.

Bayonne, 1785.

Il eut à cette époque un second duel, plus heureux que le premier celui-là, car ce fut l'adversaire qui fut blessé dangereusement. C'était un officier de la garnison de Lorient qui avait, dans une cérémonie, manqué d'égards vis-à-vis d'une parente assez éloignée de La Tour d'Auvergne. Celui-ci, chevaleresque comme on le connait, ne put laisser passer l'insulte faite à sa famille. Dès qu'il l'eut connue, il partit brusquement de Bayonne, où il était en garnison, et vint demander raison à l'officier de Lorient. Le duel eut lieu à Vannes et tourna, comme nous l'avons dit, à l'honneur de notre héros.

Fort de Bellegarde, février 1787.

C'est de là qu'il écrivit la lettre que notre salle d'honneur possède. Nous en donnons un extrait ci-dessous. C'est le seul autographe que nous ayons vu de La Tour d'Auvergne. L'écriture en est belle, allongée, très nette et très lisible. Cette lettre est adressée au colonel du régiment d'Angoumois :

« De Bellegarde, le 18 février 1787.

» Monsieur de Caldagués,

» J'ai reçu, Monsieur, avec bien de la reconnaissance les différents objets de nécessité indispensable concernant mon

détachement dont j'avais eu l'honneur de vous faire la demande, également les modèles d'états en usage au régiment, auxquels je me conformerai désormais exactement. Il vient encore de me déserter un militaire de mon détachement étant de garde, nommé Isnard, de la compagnie de Roys. Il manque à l'appel du 13. J'ai été dans l'impossibilité de vous en rendre compte plus tôt, toutes les communications ayant été interceptées depuis près de huit jours par le mauvais temps qui a régné. »

Il termine en donnant les précautions qu'il prend pour empêcher de nouvelles désertions et assure M. de Caldaguès qu'il n'y est pour rien non plus que ses bas-officiers.

La Tour d'Auvergne au fort de Socoa.

Garnison de Saint-Jean-de-Luz, avril 1788.

La Tour d'Auvergne, détaché, commande 300 hommes au fort de Socoa. Il émerveille ses soldats par les soins qu'il prend de leur bien-être et par les dispositions qu'il ordonne pour leur sûreté. Et, de front avec l'accomplissement le plus strict de ses devoirs militaires, il mène sans peine ses études les plus remarquables et ses recherches les plus ardues. Sa passion se partageait entre ses soldats et ses travaux intellectuels. Voici une anecdote relative à ce séjour et qui fut racontée dans le *Moniteur* du temps par un ingénieur nommé Descolins. Elle prouvera comment il méritait l'amour de ses hommes :

« La Tour d'Auvergne se baigne souvent à la mer à l'entrée du port de Socoa. Deux de ses hommes se trouvent un de ces jours derniers entraînés par la marée. Il vole à leur secours ; il est entraîné lui-même. Un jeune tambour s'élance et le sauve. Les soldats sont recueillis par des marins. Mais l'épouvante a duré, parmi les spectateurs, des minutes qui ont paru des heures. O brave jeune homme, tu sais comme tu fus porté en triomphe par tes camarades ! Comme tu fus

béni d'avoir sauvé leur commandant, bien plus encore, leur ami! »

Garnison de Bayonne, mai 1790.

Composition de l'infanterie à cette époque.

A cette époque, l'infanterie française comprenait :

Le régiment des gardes françaises à 6 bataillons;

Le régiment des gardes suisses
Le régiment du roi } à 4 bataillons;

101 régiments à 2 bataillons;

7 régiments d'infanterie des colonies;

1 régiment de marine.

Le régiment d'Angoumois était compris dans les 101 régiments à 2 bataillons. Ces bataillons étaient formés chacun à 9 compagnies, dont une d'élite, prenant la droite, dite de grenadiers.

Le 1er janvier 1791, parut un règlement supprimant les noms portés par les régiments. On numérota ceux-ci d'après leur ancien rang et Angoumois devint le 80e d'infanterie.

Première édition des « Origines gauloises ».

C'est à Bayonne, où La Tour d'Auvergne tenait garnison depuis mai 1790, que parut, chez P. Fauvet, in-8, la 1re édition de son livre dont nous avons déjà donné le plan. Il vit le jour sous le titre de : *Nouvelles recherches sur les langues, l'origine et les antiquités des Bretons, pour servir à l'histoire de ce peuple*, par M. L. T. D. C., capitaine au 80e régiment d'infanterie. — Cette édition est devenue fort rare, l'auteur, plus tard mécontent de son œuvre, en ayant fait disparaître le plus grand nombre d'exemplaires.

Il est fait chevalier de Saint-Louis.

Le 6 octobre 1791, le roi Louis XVI le fit chevalier de Saint-Louis.

Capitaine de grenadiers.

Le 5 février 1792, il fut nommé capitaine de grenadiers et placé à la tête de la compagnie de grenadiers du 2e bataillon.

La Révolution, cependant, était commencée. La Tour d'Auvergne, tout en adoptant les sages principes de réforme de 1789 qui ouvraient pour notre pays une ère nouvelle de puissance, ne prit aucune part au mouvement social qui ébranlait la vieille France. Etranger aux partis politiques, il se montra seulement dévoué à sa patrie et prêt à sacrifier, pour la défendre, son repos, sa fortune, sa vie. Quoique noble, cependant, il était admirateur de la liberté et trouvait juste l'émancipation du Tiers-Etat et son arrivée au pouvoir. Mais dans cette tourmente, où tant d'autres esprits perdirent le sens vrai des choses, ce qu'il faut admirer surtout chez La Tour d'Auvergne, c'est qu'il resta inébranlable dans ses convictions sur le serment, sur les devoirs militaires et le dévouement à la patrie.

Le mouvement révolutionnaire, cependant, s'accentuait. La noblesse, inquiétée, s'effraya et commença à émigrer. L'armée, surtout, fut atteinte dans ses cadres d'officiers.

La Tour d'Auvergne et l'émigration.

Un matin de mars 1792, le colonel de Caldaguès, du 80e (ci-devant Angoumois), avec plusieurs officiers, se présenta chez le capitaine La Tour d'Auvergne. Le colonel lui dit, avec émotion d'ailleurs, que le corps d'officiers avait résolu d'émigrer et qu'on attachait un grand prix à ce qu'il imitât ses camarades. Les officiers qui accompagnaient M. de Caldaguès insistèrent, croyant sans doute à de l'hésitation, parlèrent de la monarchie, dont les officiers étaient le dernier soutien, raisonnèrent sur le serment prêté en 1791, etc.

La Tour d'Auvergne avait écouté avec calme et sang-froid.

« Vous vous êtes mépris, Messieurs, répondit-il avec énergie, en me faisant une telle proposition. Rien ne peut légiti-

mer à mes yeux la violation du serment. En vertu d'un décret de l'Assemblée constituante, le roi Louis XVI a ordonné à l'armée de prêter serment d'obéissance au pacte de 1791 ; notre régiment l'a prêté solennellement... et vous me parlez de me parjurer, pour attirer sur moi la honte et la malédiction de la patrie ! En prêtant ce serment, nous avons agi sciemment... Prenez désormais tel parti qu'il vous plaira...; en pareille matière je ne me règle pas sur les autres, et toute l'armée émigrerait que je n'émigrerais pas... »

Le colonel dut se retirer devant un aussi ferme refus.

« Je ne comprends pas, disait après La Tour d'Auvergne, l'émigration des militaires quand la patrie est cernée par une invasion étrangère. Malheur à qui abandonne son pays au moment du danger.... Jusqu'à la mort je serai son ami fidèle, et j'embrasserai sa cause jusqu'au dernier soupir. »

« J'appartiens à la patrie, disait-il encore; soldat, je lui dois mon bras ; citoyen, je dois respect à ses lois. »

Il disait plus tard également à ce sujet à son ami le tribun Roujoux :

« Si j'avais abandonné la France, je n'y serais jamais rentré, car on ne revient pas dans le pays qu'on a trahi sans être soupçonné de méditer une trahison nouvelle. »

Il refuse le grade de colonel.

L'émigration faisait donc de grands vides dans les cadres de nos officiers. La carrière s'ouvrait belle aux officiers de mérite restés fidèles au drapeau, et aussi aux ambitieux. On offrit à La Tour d'Auvergne le commandement du régiment ci-devant de Provence avec le grade de colonel. Il refusa, ne voulant pas profiter du bouleversement universel pour conquérir un grade où il devait naturellement s'élever. Toujours ce même désintéressement qu'on a déjà vu à Minorque et qu'on retrouvera plus tard en plusieurs circonstances. Il faut bien dire aussi cependant qu'il craignit qu'on ne sus-

pectât les raisons qui l'avaient empêché de passer à l'étranger avec M. de Caldaguès et qu'on supposât qu'il n'était resté que par ambition, pour obtenir les hauts grades militaires.

Il est envoyé à l'armée des Alpes.

La Tour d'Auvergne était, on se le rappelle, capitaine de grenadiers depuis le 5 février 1792 au 2e bataillon du 80e (ci-devant Angoumois). Ce bataillon fut détaché du régiment et envoyé à l'armée des Alpes, qui, sous le commandement du général de Montesquiou-Fézensac, devait se réunir à Toulon. La Tour d'Auvergne arriva dans cette ville le 11 septembre 1792 avec son bataillon, lequel fila bientôt sur Pont-de-Beauvoisin.

Tandis que les Prussiens envahissaient la Champagne et que les Autrichiens entraient en France du côté de Lille et de Thionville, le roi de Sardaigne, après avoir longtemps hésité, se joignait à la coalition. Le général de Montesquiou, envoyé en Provence, sollicitait de la manière la plus pressante l'autorisation d'entrer en Savoie. Le 11 septembre, il ordonna au général Anselme de s'emparer de Nice ; ce général devait combiner sa marche avec celle de la flotte qui allait sortir du port de Toulon sous les ordres de l'amiral Truguet. Le 16 septembre, Montesquiou porta son camp sous le fort Barraux pendant que l'ennemi se fortifiait et que ses redoutes s'élevaient au château des Marches et à Notre-Dame-des-Mians. Ayant appris que les troupes sardes faisaient venir du canon pour garnir les plateaux, le général de Montesquiou envoya le général Larroque tourner les positions. La Tour d'Auvergne, en tête de la colonne, fut chargé de commencer ce mouvement avec sa compagnie de grenadiers. Animé de cette furia à laquelle rien ne résiste, il fonçit sur les Piémontais et les força à abandonner leurs pièces, avant même qu'ils eussent pu s'en servir. Pourchassés

avec vigueur, ils tombèrent de tous côtés sous les coups de notre cavalerie, ou se rendirent prisonniers.

Il entre le premier dans Chambéry.

La Savoie se déclara pour la République française qui venait d'être proclamée le 21 septembre, et La Tour d'Auvergne, marchant à l'avant-garde, entra le 26 à Chambéry, l'épée à la main et suivi de sa troupe victorieuse.

Pendant ce temps, le général Anselme s'emparait du comté de Nice. Douze jours avaient donc suffi au général de Montesquiou pour conquérir une province qui fut réunie à la France sous le nom de département du Mont-Blanc et n'en fut détachée qu'en 1815.

La Suisse, dit M. Thiers dans son *Histoire de la Révolution*, avait vu cette invasion de la Savoie d'un mauvais œil. C'était un danger pour sa neutralité. Les sentiments des cantons étaient très partagés à notre égard. L'aristocratie helvétique, excitée par l'avocat Steiger et par l'ambassadeur d'Angleterre, demandait la guerre contre nous, et faisait valoir le massacre des gardes suisses au 10 août, le désarmement d'un régiment à Aix, et enfin l'occupation des gorges de Porrentruy, qui dépendaient de l'évêché de Bâle, et que le général français Biron avait fait occuper pour fermer le Jura. Le parti modéré l'emporta néanmoins, et on résolut une neutralité armée. Le canton de Berne, plus irrité et plus méfiant, porta des troupes à Nyon, et, sous le prétexte d'une demande des magistrats de Genève, plaça garnison dans cette ville. Or, d'après les anciens traités, Genève en cas de guerre entre la France et la Savoie, ne devait recevoir garnison ni de l'une ni de l'autre puissance. Notre envoyé en sortit aussitôt, et le conseil exécutif français ordonna à Montesquiou de faire exécuter les traités. De plus, on lui enjoignit de mettre lui-même garnison dans la place, c'est-à-dire d'imiter la faute reprochée aux Bernois et de violer comme eux le traité.

La Tour d'Auvergne appelé en conseil.

Montesquiou sentit d'abord qu'il n'avait pas les moyens de prendre Genève, et ensuite, qu'en rompant la neutralité, et en se mettant en guerre avec la Suisse, on ouvrait l'est de la France. Ces considérations furent mûrement examinées et longuement discutées dans un conseil de guerre dont La Tour d'Auvergne fit partie. Il fut résolu d'un côté d'intimider Genève, tandis que de l'autre Montesquiou tâcherait de faire entendre raison au conseil exécutif. Il demanda donc hautement la sortie des troupes bernoises, et essaya de persuader au ministère français qu'on ne pouvait demander davantage. Son projet était, en cas d'extrémité, de bombarder Genève, de se porter par une marche hardie sur le canton de Vaud, pour le mettre en révolution. Genève consentit à la sortie des troupes bernoises, à condition que Montesquiou se retirerait à dix lieues, ce qu'il exécuta sur-le-champ. Cependant cette concession fut blamée à Paris et le général de Montesquiou fut décrété d'accusation par la Convention. Ne songeant pas à lutter, il ne crut pas manquer à son devoir en se soustrayant à l'exécution du décret et se retira en Suisse. La Tour d'Auvergne perdit en lui un protecteur et un ami. L'armée des Alpes resta dans ses cantonnements pendant l'hiver et une partie du printemps de 1793. L'armée des Pyrénées, qu'on préparait à cette époque, avait besoin de troupes. Le bataillon détaché du 80e rejoignit l'autre bataillon du régiment à Bayonne.

Guerre avec l'Espagne.

L'Espagne, à la mort de Louis XVI, rompit avec la France. Le roi Charles IV, arrière-petit-fils de Louis XIV, quand il vit guillotiner son cousin Louis XVI, publia à Aranjuez, le 3 mars 1793, une cédule portant déclaration de guerre à la Convention nationale et invitation à ses sujets de contribuer de tout leur pouvoir au succès de cette entreprise.

C'est l'époque où la patrie fut déclarée en danger et où nous fîmes face à une coalition formidable.

Il fait partie de l'armée des Pyrénées occidentales.

Depuis plusieurs mois, la République s'attendait à cette guerre contre l'Espagne ; elle s'y préparait en conséquence. Gardée par les Pyrénées, elle n'avait pas besoin d'opposer aux Espagnols les mêmes masses qu'aux autres armées ennemies. Deux petites armées s'organisaient à Perpignan et à Toulouse, cette dernière sous les ordres du général Servan ; nous en suivrons les opérations, le régiment de notre héros devant en faire partie ; elle fut appelée armée des Pyrénées occidentales. Le général Servan apprécia vite La Tour d'Auvergne ; il lui manifesta même son étonnement de ne pas le voir déjà général. Il avait en effet près de cinquante ans. Son âge et ses talents militaires pouvaient donc faire attendre de lui une situation plus brillante que celle de capitaine de grenadiers. De nouveau, il fut près d'être nommé colonel.

Le 25 janvier 1793, Servan écrivait à la Convention : « J'ai proposé pour colonel du 20e régiment d'infanterie le capitaine de grenadiers La Tour d'Auvergne. » Les représentants du peuple, sur ce rapport, le nommèrent immédiatement colonel dudit régiment à titre provisoire. Mais il refusa et persista à rester capitaine, prouvant ainsi une fois de plus que c'était bien par pur patriotisme et non par ambition qu'il n'avait pas émigré.

Il est appelé au conseil des généraux.

Servan ne lui garda pas rancune de ce refus ; il sut l'utiliser avec finesse, comme nous le verrons, connaissant aussi bien son expérience que son désintéressement et sa modestie. Il l'appela même, avant les premières opérations, au conseil des généraux quand on le réunit pour développer le plan



CARTE devant servir aux campagnes de La Tour d'Auvergne à l'armee des PYRENÉES OCCIDENTALES en 1793 et 1794.

Frontière Franco-espagnole ---------

Carte faite d'après celles des Mémoires sur cette campagne.
Le Lieutenant

de défense. Comme La Tour d'Auvergne, qui avait été maintes fois en garnison de ce côté de la France et qui avait fait de fréquentes excursions dans les Pyrénées, connaissait fort bien le pays, que son audace égalait sa prudence et que l'exécution de ce qu'il proposa fut réclamée par lui, on approuva fort et les idées qu'il émit et la façon énergique dont il prononça son discours. Il avait terminé par ces mots :

« *Res, non verba*, ce que je propose, je me charge de l'exécuter avec mes grenadiers. »

Description de la frontière.

La partie de la frontière que l'armée des Pyrénées occidentales avait à défendre s'étend du val d'Aran à l'Océan. Les Pyrénées, à mesure qu'elles descendent vers la mer, offrent des passages plus faciles, et dès lors, il était indispensable de porter les moyens de défense en échelons croissants vers l'Océan. Plus de soixante passages, nommés par les Français *cols*, et par les Espagnols *puertos*, traversent les Pyrénées dans cette étendue. La plupart sont rudes, pénibles, à peine praticables pour les bêtes de charge. Ceux où peuvent passer des mulets sont fréquemment dégradés par les neiges. La nature semble avoir mis ces frontières dans un état formidable de défense. En général, toutes les vallées ont des plaines ou bassins et des défilés ; cette organisation est entièrement en faveur de celui qui défend le terrain ; car si l'attaqué est inférieur en nombre à l'attaquant, il l'attend dans les défilés ; s'il lui est supérieur, il combat son ennemi dans la plaine.

La défense des passages par St-Jean-Pied-de-Port exigeait des moyens plus étendus que celle des autres points de la chaîne. En effet, la route qui mène de Saint-Jean à Pampelune est une des plus belles conduisant de France en Espagne. Elle monte d'abord vers Orisson sur un plan fort incliné, et quoique tracée en zig-zag, les voitures y montent difficilement. Depuis Orisson, la pente est moins rude, et la route, passant

par Roncevaux, se dirige ensuite vers Pampelune. Sur cette route, s'est déroulée une partie de la campagne.

Considérons maintenant la vraie route de France en Espagne, la grande, celle de Bayonne à Pampelune. Elle est comparable aux plus belles de France, au moins d'Irun à Pampelune. Ce fut donc, comme on le pense, la possession de cette route qui nous fut le plus souvent et le plus longtemps disputée par les Espagnols.

Après cette courte notice sur les Pyrénées, nous passons au récit des événements.

Force de l'armée française.

L'armée des Pyrénées occidentales était forte, au mois de mars 1793, de 14 bataillons d'infanterie, de 1 bataillon d'infanterie légère, de 18 compagnies franches, et de 15 compagnies de canonniers. Elle formait environ 8,000 hommes, dont un tiers environ de volontaires formés en bataillons. Elle était sous les ordres du général Servan, avec les généraux de brigade Rènier et Lagenetière.

Force de l'armée espagnole.

Du côté espagnol, l'armée défensive du Guipuscoa et de la Navarre fut confiée au lieutenant général don Ventura Caro. Il avait sous ses ordres 22,000 hommes, dont 8,000 seulement de troupes de ligne, pour couvrir trente-deux lieues de frontières, depuis Fontarabie jusqu'au val d'Aran. Il fut contraint par les localités de disséminer ses troupes pour garder les nombreux défilés et passages accessibles et ne put guère avoir de rôle offensif, malgré sa supériorité numérique.

Attaque du val d'Aran. — La Tour d'Auvergne au col du Portillon.

Le général Servan reçut l'ordre de s'emparer du val d'Aran, pendant que sa droite devait continuer de s'orga-

niser défensivement devant la Bidassoa. Il fractionna les troupes destinées à la première opération en deux colonnes, à cause de la difficulté de la marche dans la montagne. Il occupa ainsi Bagnères-de-Luchon et Saint-Béat, et attaqua, le 31 mars 1793, un dimanche. Les postes se choquent, les Espagnols se défendent avec énergie et gardent leurs positions.

Mais la possession du val nous était indispensable ; aussi La Tour d'Auvergne, qui connaissait son terrain, s'engagea, le 2 avril, dans le col glacé du Portillon, que la chute des neiges avait rendu impraticable.

Certain de son pouvoir sur les hommes admirables qu'il commandait, sur ses grenadiers qui l'aimaient comme un père, il fit battre les neiges par des pionniers armés de longues rames, au moyen desquels ils aplanissaient les couches supérieures; puis il s'avança à la tête de ses grenadiers et les troupes passèrent sans crainte sur cette route périlleuse, qu'un rayon de soleil pouvait faire disparaitre sous leurs pas. Il arriva ainsi dans la vallée sur les derrières de l'ennemi, lui fit mettre bas les armes et nettoya ainsi le val d'Aran par la rapidité de sa manœuvre et son audace vraiment extraordinaire.

Du val d'Aran, après cette opération remarquable qui faisait bien présager de la guerre, les troupes appuyèrent vers la droite et l'armée du général Servan fut réunie presque entière sur la Bidassoa.

Le camp de Saro.

Le 30 avril 1793, La Tour d'Auvergne se trouvait au camp de Saro, sous le commandement du colonel La Chapellette, qui avait remplacé au 80° (ci-devant Angoumois) le colonel de Caldaguès, lorsque don Ventura Caro, avec des forces considérables, vint y jeter le désordre. Les Espagnols se mirent en marche à 2 heures du matin, en deux colonnes. Celle de droite, partant de Lesaca, fut retardée dans sa

marche; mais la colonne de gauche, partie de Berra, prit position dans un bois qui est tout près de Saro. Il était 3 heures, et le feu que les troupes de droite devaient ouvrir n'était pas commencé. Alors, don Ventura Caro, sans attendre, se mit en marche avec six compagnies d'infanterie. Il dépassa les avant-postes de la droite des Français et, sans avoir été aperçu, se trouva sur le flanc du camp; il attaqua alors vigoureusement.

Surpris par cette fusillade imprévue et nocturne, nos jeunes soldats se dispersèrent et fuirent; les Espagnols s'emparèrent de deux canons et des retranchements du camp. Sans rien perdre de son sang-froid au milieu de cette échauffourée, le colonel La Chapellette ordonna à un détachement de 100 hommes, que La Tour d'Auvergne venait de rassembler à la hâte, d'empêcher les Espagnols d'envahir le camp.

Les braves grenadiers, La Tour d'Auvergne en tête, se portèrent rapidement sur la hauteur de Sainte-Barbe et attendirent en silence les colonnes ennemies. La Tour d'Auvergne fit alors charger les fusils et ordonna de ne pas tirer. L'ennemi, croyant que ce détachement se rendait prisonnier, s'avança tranquillement. Et quand les Espagnols furent à cinquante pas : « Feu ! » s'écria l'intrépide capitaine; puis il effectua en bon ordre sa retraite et prit une bonne position en arrière, avant que les ennemis fussent revenus de l'épouvante et du désordre que cette décharge à bout portant avait jetés dans leurs rangs. Cependant, revenus de leur surprise et au nombre de plus de mille, ils ne pouvaient reculer devant notre poignée de braves. La Tour d'Auvergne leur tint tête une demi-heure encore, puis, craignant d'être enveloppé, se replia sur le camp, où le colonel La Chapellette n'avait pu ramener l'ordre. Les soldats fuyaient en pleine panique par le chemin d'Aïnhoué, laissant quatre pièces de canon. La Tour d'Auvergne qui, par son énergique attitude, son remarquable sang-froid, avait

maintenu ses grenadiers, fit atteler les chevaux aux pièces et put en sauver trois. La quatrième fut enclouée, et notre héros, lentement, pas à pas, couvrit la retraite jusqu'à Ustariz, où, enfin, nos soldats se rallièrent. Il y fut comblé de félicitations. Cette journée coûta cher aux Français en officiers et soldats tués ou blessés, ou pris.

Le camp de Bidart.

Après l'évacuation du camp de Saro, les Français, ayant leurs flancs dépassés, ne purent occuper plus longtemps leurs positions défensives de Biriatou, Jolimont et Urrugue, etc., et durent se porter en arrière sur les hauteurs de Bidart, à deux lieues en avant de Bayonne. Le général Servan y établit un camp pour couvrir cette place. Il sentit que, dans l'état de désorganisation où se trouvaient les troupes, il fallait les plier peu à peu aux institutions militaires, et que les placer en ce moment dans une position sujette à être disputée, c'était exposer au hasard du plus léger revers le salut de toute la frontière. Il poussa cependant une avant-garde de deux bataillons et de cent dragons jusqu'à Saint-Jean-de-Luz ; il envoya les grenadiers, sous les ordres de La Tour d'Auvergne, à Saint-Pée, à une lieue derrière Saro. Les Espagnols, qui y étaient venus quelques jours auparavant, avaient imposé une contribution de troupeaux sur cette commune, acquittable dans l'espace de huit jours ; cette contribution ne fut point payée et les Espagnols ne vinrent pas. Vers le milieu de mai, La Tour d'Auvergne alla occuper la position de Serres, qui surveillait les gorges d'Ascain et d'Olette.

Le séjour au camp de Bidart peut être considéré comme l'époque de l'organisation de l'armée des Pyrénées occidentales. L'arrivée des recrues, résultat de la levée des trois cent mille hommes ordonnée par la loi du 21 février 1793, un exercice continuel, une discipline plus régulière, un com-

mandement plein de fermeté, donnèrent en peu de temps une attitude vraiment militaire à ces troupes.

La Tour d'Auvergne à Castel-Pignon.

On retrouve notre infatigable capitaine des grenadiers à Castel-Pignon, où il secondait heureusement son camarade et ami, depuis maréchal de France, alors le capitaine Moncey. Les hostilités avaient recommencé du côté de Saint-Jean-Pied-de-Port. Notre camp, trois bataillons, étaient établi sur la route de Pampelune, derrière Castel-Pignon, entre Orisson et Altobiscar. Le plateau sur lequel le camp était assis était traversé dans sa largeur par un faible redan, qui se terminait à une vieille masure où était autrefois construit le château. On en avait fait une espèce de citadelle, et deux canons de 8 y avaient été placés. L'avant-garde, douze compagnies de chasseurs, sous les ordres de Moncey, s'était établie en avant de Castel-Pignon. Le 18 mai, les Espagnols nous disputèrent la vallée des Aldules, que nous dûmes évacuer le 27 suivant. Le 3 juin, attaque de la Fonderie. Enfin, Ventura Caro, avec 4,000 hommes de renfort, attaqua, le 6 juin au matin notre camp de Castel-Pignon. Malgré l'héroïsme de Moncey et l'expérience de La Tour d'Auvergne, les Français furent écrasés et rejetés sur Saint-Jean-Pied-de-Port. Le général Lagenetière fut fait prisonnier. Malgré cet échec et pour sa belle conduite, Moncey fut nommé chef de bataillon. On le verra bientôt général.

Les Espagnols n'ayant pas poussé plus loin leurs efforts du côté de Saint-Jean-Pied-de-Port, et s'étant même retirés, malgré leur succès, La Tour d'Auvergne fut renvoyé vers Saint-Jean-de-Luz.

La Tour d'Auvergne à Urrugue.

Le 13 juin 1793, les ennemis se montrèrent à la gauche d'Urrugue; les grenadiers qui défendaient cette partie, sous les ordres de notre capitaine, les forcèrent à une prompte retraite.

Depuis ce dernier événement, les Espagnols paraissaient chaque jour sur la Croix-aux-Bouquets et sur les collines environnantes. Leur dessein était d'attirer ainsi des détachements imprudents loin du reste de l'armée. Dans ce pays extrêmement rompu, où les collines, les ravins et les sentiers couverts abondent, les embuscades étaient faciles à tendre, et les plus légers traits de courage devenaient funestes. Mais La Tour d'Auvergne joignait la prudence la plus consommée à la bravoure la plus éclairée. Il sut retenir ses grenadiers dans ses lignes et ne tomba nullement dans les pièges grossiers de l'ennemi.

La Tour d'Auvergne à Hendaye.

Le 17 juin 1793, le général Servan prit position devant Andaye (Hendaye). — Andaye est l'orthographe des rapports officiels. — Il appuyait sa gauche au fort et gardait sur son front la hauteur appelée camp républicain. L'objectif était de faire repasser la Bidassoa aux Espagnols. Servan forma ses 3,000 hommes (chiffre bien inférieur aux ennemis) en trois colonnes d'attaque, La Tour d'Auvergne à la colonne du centre, cette dernière destinée, avec celle de gauche, à s'emparer des redoutables batteries que don Ventura Caro avait placées sur le flanc de la Montagne dite de Louis XIV. En avant de la Bidassoa-frontière, les Espagnols avaient établi un poste important dans une grande propriété dont les murs avaient été crénélés. La mousqueterie et la canonnade empêchèrent La Tour d'Auvergne d'enlever sa troupe. Alors, il

s'avança seul, frappa la porte de l'habitation avec une hache, criant dans leur langue, aux Espagnols, qu'il allait les brûler s'ils résistaient encore. Succès oblige, car immédiatement ils parlementèrent et se rendirent. Ceci n'était rien; il fallait maintenant s'attaquer à la montagne de Louis XIV. Les batteries espagnoles canonnaient nos positions avec vigueur. La Tour d'Auvergne enleva ses grenadiers à la baïonnette, cette arme si terrible et si française, gravit avec eux la montagne, franchit les retranchements et força l'ennemi à la retraite. Ce jour-là, 22 juin, La Tour d'Auvergne reçut cinq balles dans ses vêtements. Depuis qu'il faisait la guerre, il n'avait pas encore été blessé, et cela faisait dire aux grenadiers en riant : « Il charme les balles. » D'ailleurs, on peut le dire ici, sa première blessure causa sa mort.

Félicité le lendemain, par le général La Bourdonnaye, pour son exploit, La Tour d'Auvergne lui répondit :

« Citoyen, le général ne devait aucun remerciement aux grenadiers ou à leurs officiers pour la conduite qu'ils ont tenue dans la journée du 22; ils n'ont fait que leur devoir. Leur conduite a été conforme aux sentiments qu'ils n'ont cessé de montrer pour le soutien de la cause glorieuse qu'ils défendent. »

Combats de la Croix-aux-Bouquets et de Biriatou.

Le 13 juillet suivant, La Tour d'Auvergne, à la tête des compagnies d'élite du 80e et des grenadiers du 2e bataillon du Tarn, entra le premier dans les retranchements ennemis (combat de la Croix-aux-Bouquets et de Biriatou). Voici ce qu'il écrivait le soir au général en chef :

« J'ajouterai à la relation de l'attaque de l'église et du retranchement de Biriatou, que la citoyenne Liberté-Rose Barreau, née à Saint-Malens, district de Cahors, âgée de 19 ans, mariée à un grenadier du 2e bataillon du Tarn, grenadier elle-même dans la compagnie à laquelle est attaché

son mari, s'est montrée plus qu'un homme dans l'attaque du retranchement de l'église crénelée de Biriatou jusqu'au moment où son époux est tombé à ses côtés. » Et le bon et héroïque La Tour d'Auvergne recommande en terminant cette courageuse femme au général.

Peu de temps après cette opération, Servan fut destitué, et conduit à Paris. Son passage au ministère de la guerre lui avait créé beaucoup d'ennemis. Il fut remplacé par Delbecq.

La Tour d'Auvergne refuse à ce moment le grade de lieutenant-colonel. La place venait d'être vacante à son régiment et il avait toutes les chances possibles pour la remplir. Mais, toujours guidé par son grand esprit de désintéressement, il n'en voulut pas. Voici la lettre du colonel du 80e, alors Dumas, qui donne des détails intéressants sur cette affaire :

« *Au citoyen La Tour d'Auvergne-Corret.*

» Au camp de gauche, 31 juillet 1793.
an II de la République.

» Ce que j'avais prévu, cher ami, sur l'élection au choix de la lieutenance-colonelle, vacante au régiment, est arrivé : tu as réuni les suffrages de la manière la plus satisfaisante, puisque tu as 560 voix ; pour le scrutin épuratoire, il n'y a eu qu'une voix. Il ne nous reste qu'un vœu à former qui est que, malgré la répugnance que tu as marquée sur l'élévation à aucun grade, tu acceptes la place. Il y va des plus grands intérets pour toi et pour le régiment :

» 1° Parce que personne n'est plus en état d'en remplir les fonctions que toi et que si tu venais à refuser ce serait immanquablement X... (1) qui te remplacerait, à notre grand regret, au lieu de Miollis que nous, anciens Angoumois, au-

(1) M. Frédéric Masson, qui communique cette lettre, dit que le nom qui figurait ici a été effacé sur l'original par La Tour d'Auvergne même.

rions voulu porter à ton défaut, à cette place. Il y a une cabale formée à cet égard, bien claire, Miollis n'ayant obtenu que 27 voix, tandis que X... en a obtenu 170.

» 2° En acceptant, cela ne dérange rien à tes projets, tu peux quitter à la fin de la campagne, lieutenant-colonel, comme simple capitaine.

» 3° Cela arrange tout le monde. . Tu as beau dire qu'ayant refusé un grade supérieur dans un autre corps, tu ne peux en accepter un inférieur, mais tous les jours on a vu et on voit des anciens officiers avoir refusé et refuser des places d'officier supérieur dans un corps étranger et l'accepter dans le sien : moi-même j'ai refusé, lors de la décision de Durognon, avec qui j'étais en concurrence pour la lieutenance-colonelle, d'en prendre une que mon frère avait obtenue dans un autre corps. Je crois te l'avoir dit dans nos entretiens.

» De grâce, cher ami, au nom de l'amitié et du bien du régiment, laisse-toi fléchir, encore un sacrifice pour le bien de la chose; tu es accoutumé à en faire : celui-ci ne doit rien te coûter, d'autant mieux qu'il ne nuit en rien à tes intérêts, ni à tes vues ultérieures qui me seront toujours aussi à cœur que les miens propres.

» Tu sais les sentiments d'amitié et d'attachement que t'a voués pour la vie ton meilleur camarade et ami,

» Dumas. »

Il était difficile de résister à une adjuration exprimée par une amitié aussi vraie et aussi pure. Nous ne connaissons pas la réponse de La Tour d'Auvergne à son colonel, mais nous savons que rien ne put ébranler la décision qu'il avait prise au début de la Révolution. Cela, certes, dut lui coûter de contrarier ainsi les désirs de tous ses amis, mais sa haute pensée et sa ferme droiture le consolaient des chagrins qu'il causait ainsi.

Formation de la 148e demi-brigade.

On était alors à une époque toute de transformation. La loi du 21 février 1793, prescrivant une nouvelle organisation de l'infanterie (l'amalgame), n'avait pu cependant recevoir encore son application dans cette petite et brave armée combattant toujours. D'après cette loi, un bataillon des anciennes troupes était destiné à constituer le noyau de chacune des demi-brigades de bataille qui recevait, en outre, deux bataillons nationaux. On détacha du 80e le 2e bataillon, celui de La Tour d'Auvergne, et le 20 septembre 1793, à Saint-Jean-de-Luz, fut organisée la 148e demi-brigade de bataille. Les deux bataillons qui vinrent joindre celui du 80e (ci-devant Angoumois) furent : le 7e bataillon de la Gironde, formé le 9 août 1792, et le 11e bataillon du même département, formé le 13 août 1793. La 148e était constituée. Elle comprenait 92 officiers et 2.265 hommes de troupe. Elle eut pour premier chef de brigade (colonel) Joseph Dumas. Les trois chefs de bataillon s'appelaient : Vigent, Hardel, Maluquer. Cette demi-brigade fut aussitôt placée à la division de droite de l'armée, division qui, sous les ordres du général Desprez-Crassier, campait en avant de Saint-Jean-de-Luz, faisant face à une division espagnole qui bordait la rive gauche de la Bidassoa, de Biriatou, poste fortifié, à la mer.

A cette époque, l'armée des Pyrénées-Occidentales s'étendait depuis le val d'Aran jusqu'à Hendaye. Elle était forte de 34 bataillons et de quelques compagnies de chasseurs faisant environ 28,000 hommes d'infanterie, d'environ 700 hommes de cavalerie et de 1,500 canonniers. L'artillerie n'avait guère que des pièces de 4, de 8 et de 12 en fonte et quelques-unes de 18 en fer. 4,000 chevaux ou mulets étaient employés aux divers services de l'armée. De bons officiers se formaient en silence dans cette guerre continuelle de postes, et par les exemples des Moncey, des La Tour d'Auvergne, des Dessein,

des Willot. L'organisation administrative, dit Beylac, dans son Mémoire sur cette campagne, créée dans cette armée par le commissaire-ordonnateur Dubreton, avait pris une forme respectable, et malgré l'inexpérience des premiers agents, nulle part on n'essuya moins de pertes.

La colonne infernale.

Ce fut après les exploits racontés plus haut que La Tour d'Auvergne, qui s'était fait remarquer dans toute cette armée par son audace et sa bravoure extraordinaires, fut placé à la tête de ce qu'on appela la « Colonne infernale ». Voici comment. Les généraux, malgré leur insistance, n'avaient pu lui faire quitter sa compagnie de grenadiers. Ils décidèrent alors de l'amener peu à peu à accepter un commandement plus important que celui exercé par un capitaine. On réunissait ensemble les compagnies d'élite de la demi-brigade pour une opération difficile et on les lui confiait. Se trouvant le plus ancien, il acceptait toujours sans difficulté. Le lendemain, on réunissait les mêmes compagnies de deux demi-brigades ou de toute la division, et il en prenait de même le commandement. Enfin, plusieurs fois, on rassembla, sous le nom de division d'avant-garde, toutes les compagnies de grenadiers de l'armée et l'on formait ainsi un corps formidable d'hommes d'élite, dont le plus ancien capitaine de ces compagnies devenait chef. On savait que La Tour d'Auvergne, capitaine depuis 1784, ne pouvait trouver aucun officier de ce grade aussi ancien que lui dans toute l'armée des Pyrénées et on le forçait par ce moyen à exercer un commandement important. Il le prenait toujours sans crainte ; c'était un droit, et sa modestie n'avait pas à s'en effaroucher.

Portrait du héros.

Il avait alors 49 ans. Haute stature, solidité à toute épreuve; physionomie mâle; cheveux blanchis dans les camps; savoir et grandeur d'âme, il avait à un degré remarquable toutes les qualités morales et physiques pour imposer son vouloir et imprimer l'obéissance. C'était le véritable entraîneur d'hommes. Et ce furent ces grenadiers, soldats aguerris, endurcis et disciplinés, qu'on réunissait ainsi pour lancer en avant, qui furent appelés par nos ennemis eux-mêmes la « Colonne infernale ». Ce nom, donné ainsi, n'en était que plus juste et mieux mérité.

Opinion du général Foy sur la colonne infernale.

« Presque toujours, dit le général Foy dans son *Histoire des guerres de la Péninsule*, la colonne infernale avait défait les Espagnols quand l'armée arrivait sur le champ de bataille. Cette colonne ambitionnait, sous le commandement de La Tour d'Auvergne, tous les titres de gloire militaire, d'intrépidité, d'humanité; elle observait une discipline qui rappelle la conduite des armées romaines dans les beaux temps de la République: elle campait une fois en Biscaye, dans des vergers plantés de cerisiers, et les soldats n'osèrent pas cueillir les fruits qui pendaient aux arbres... Paix aux chaumières : telle était la devise qu'ils avaient reçue de leur chef, et leur respect pour les propriétés s'étendait à la demeure du riche comme à celle du pauvre. »

La Tour d'Auvergne au camp des Sans-Culottes.

Le général Muller, qui avait remplacé le général Delbecq, destitué comme son prédécesseur Servan, vint prendre le

commandement de l'armée des Pyrénées-Occidentales (14 octobre 1793). Les renforts considérables arrivés sur la frontière, soit en recrues de la levée en masse, soit en nouveaux bataillons, inspirèrent à tous le désir d'une guerre offensive. Cependant, les approches de l'hiver, le besoin d'exercer ou d'aguerrir les nouveaux soldats ne permettaient point de songer à des entreprises trop étendues et l'on était las de ces petites affaires sans objet, après lesquelles on s'était trouvé au même point qu'auparavant. La résolution fut prise de s'établir dans une position avantageuse et beaucoup moins distante de la Bidassoa, afin de laisser aux ennemis le moins d'espace possible pour faire des incursions sur notre territoire et en même temps afin de faciliter nos opérations au printemps.

Trois bataillons vinrent se placer pendant la nuit du 10 au 11 novembre 1793 sur la colline de Sainte-Anne, près de la Bidassoa. On appela cette position le camp des Sans-Culottes. Elle domine par la droite tout le terrain qui s'étend jusqu'à la mer, et sa gauche est défendue pas un ravin profond ; ses communications étaient assurées avec Saint-Jean-de-Luz. Au point du jour, l'étonnement des Espagnols fut extrême lorsqu'ils aperçurent presque sous leurs yeux ces tentes nouvelles : et, soit effet de cette surprise, soit circonspection pusillanime, ils n'osèrent inquiéter les travaux qui furent faits pour fortifier et consolider cet établissement nouveau. En peu de temps, des redoutes formidables protégèrent le camp français, et des baraques en bois remplacèrent les tentes dont l'hiver rendait l'abri presque nul.

La Tour d'Auvergne, qui déjà avait prouvé l'excellence de cette position, en s'y maintenant près de deux mois avec quelques compagnies de grenadiers, occupait alors la droite le long de la mer. Ses mouvements continuels, son maintien toujours menaçant, ses chicanes de parti, cet art de la petite guerre enfin qu'il possédait éminemment, tenaient les Espagnols dans des alarmes chaque jour renaissantes qui ne con-

tribuèrent pas peu à les détourner de toute entreprise sérieuse.

Le 13 décembre 1793, les Espagnols firent cependant une tentative sur un des avant-postes du camp des Sans-Culottes. Le poste attaqué n'avait que quarante chasseurs qui furent contraints de battre en retraite. Le capitaine La Tour d'Auvergne accourut avec 150 de ses intrépides grenadiers et ramena les chasseurs sur leur première position. Des renforts arrivèrent. Mais le combat restait indécis. Alors, La Tour d'Auvergne, impatient, se jetant à la tête des grenadiers de la 148e, exécuta une charge à la baïonnette à laquelle rien ne put résister. Les Espagnols furent culbutés dans la Bidassoa et perdirent plus de 100 hommes. Nous n'avions que 6 tués et 12 blessés.

Attaque des Espagnols.

Le 17 pluviôse (5 février 1794), les Espagnols se décidèrent enfin à une attaque sérieuse. A la pointe du jour, trois colonnes ennemies fortes ensemble de 13,000 hommes d'infanterie, de 700 chevaux, avec une nombreuse artillerie, débouchant par le chemin de Berra et par Hendaye, envahirent nos positions, et, de la Croix-aux-Bouquets, foudroyèrent notre camp des Sans-Culottes. Ce mouvement brusque et bien combiné jeta un moment le désordre dans l'armée française, et La Tour d'Auvergne, à droite, risquait d'être enveloppé, si deux fautes graves que firent les Espagnols n'avaient arraché la victoire de leurs mains. Le général ennemi, Urrutia, maître de la montagne du Calvaire, y resta stationnaire : s'il se fût porté avec rapidité sur Urrugue, il eût rompu la ligne française, sur ce point dégarnie ; il eût ainsi assuré le succès de l'attaque du centre contre la redoute dite de la Liberté, dont la prise ouvrait les derrières du camp. La seconde faute fut le peu d'obstination de cette colonne dans son agression : il est probable que la redoute

de la Liberté aurait été emportée. Le général Muller, profitant de l'hésitation du général Urrutia, ordonna un mouvement général en avant et La Tour d'Auvergne, reprenant le dessus, déploya avec ses grenadiers une valeur admirable et rejeta sur la Bidassoa les Espagnols, après un combat de sept heures. La perte monta des deux côtés à 200 morts et 800 blessés, ce qui prouve la longueur et la vivacité de l'action.

Lettre du général Muller à La Tour d'Auvergne.

Afin de peindre dans leur héroïque naïveté les mœurs de l'époque, nous croyons devoir citer la lettre que le général en chef Muller adressa à l'issue de ce combat à La Tour d'Auvergne :

« *Muller, général en chef, au citoyen La Tour d'Auvergne, capitaine commandant les grenadiers.*

« Je sais, mon camarade, que ton âme fière n'ambitionne pas d'éloges, et qu'elle est assez satisfaite quand elle peut se dire à elle-même : « Tu as bien fait, tu as bien servi ta Patrie. » Aussi, je ne prends la plume que pour satisfaire à un besoin invincible de mon cœur, qui me porte à te dire la joie inexprimable que m'inspire ta conduite dans l'affaire du 17 courant, où tu as rallié nos troupes avec ta sublime bravoure, une intelligence rare et la confiance ; enfin, où tu as contribué d'une manière bien immédiate aux succès remportés sur nos ennemis. Ce sont là les sentiments de l'armée, dont je ne suis que l'écho dans cette circonstance.

» Salut et estime.

» MULLER. »

Passage de la Bidassoa.

Le vice-roi de Navarre, comte de Coloméra, qui avait remplacé le général Ventura Caro dans son commandement,

avait chargé le général de Saint-Simon de couvrir la fonderie d'Eguy et les derrières de la vallée de Bastan. Avec 7,000 Espagnols, il vint prendre position face à nos postes de Berderitz et Mizpira, sur la montagne d'Arquinzun. Le 23 uin 1794 (5 messidor). La Tour d'Auvergne et sa colonne qu'on avait, dès la nouvelle de l'apparition de forces imposantes, envoyés de ce côté, passèrent la Bidassoa, vers Eratza, en face les Espagnols, et culbutèrent leurs avant-postes.

Combat de la montagne d'Arquinzun.

Quelque temps après, Moncey, devenu général depuis peu, et mis à la tête des chasseurs cantabres, appuyé par La Tour d'Auvergne, son camarade et ami, fut chargé de déloger Saint-Simon de sa position d'Arquinzun. Le 9 juillet 1794, au matin (22 messidor), Moncey attaqua la hauteur de front, tandis que La Tour d'Auvergne tournait les derrières. Le jour commençait à poindre, et les troupes d'attaque de front étaient embusquées dans les bois au pied du rocher presque à pic. La plus grande sécurité régnait parmi l'ennemi ; il ne fallait qu'attendre un moment jusqu'à ce que la colonne de La Tour d'Auvergne eût accompli son mouvement : mais on n'attendit point. Le jour s'avançant, le général Digonet, qui commandait sous Moncey, crut l'occasion manquée s'il tardait davantage, et fit attaquer le rocher. La colonne française, accueillie par une vive fusillade, s'élança à la baïonnette et arriva sur les retranchements, d'où elle força Saint-Simon à battre rapidement en retraite. Mais, à ce moment, les Espagnols se heurtèrent à La Tour d'Auvergne qui, avec la colonne infernale, avait gravi les sentiers les plus difficiles n'avait pu, par ce fait, arriver à temps pour tourner la position, et venait seulement de se jeter sur leur flanc. Les grenadiers avaient été obligés de monter à l'aide des saillies de rochers en s'aidant des pieds et des mains et, malgré des difficultés qui

semblaient insurmontables, ils parvinrent à hisser avec eux du canon. C'est du sommet, jusque-là réputé inaccessible d'un pic, que la colonne infernale foudroya soudain l'ennemi pris en flanc. « Ce sont des démons ! » criaient les Espagnols en voyant nos grenadiers hissés sur des cimes où les chèvres seules avaient mis le pied. Les malheureux Espagnols se débandèrent alors dans la plus grande confusion et Moncey, qui poursuivit longtemps les fuyards dans les bois, leur fit ce jour-là de nombreux prisonniers.

Le val de Bastan nous était ouvert, mais il n'était pas conquis encore.

Conquête du val de Bastan.

Le 24 juillet (4 thermidor), à la pointe du jour, Moncey, formant ses troupes en trois colonnes, pénétra dans cette vallée par les cols d'Ispéguy, de Berderitz et de Maya. Les grenadiers de La Tour d'Auvergne formaient l'avant-garde. Cette avant-garde se dirigea directement sur le fort de Maya qu'elle devait attaquer. Le feu de l'artillerie ne ralentit pas un instant sa marche rapide. La garnison effrayée s'enfuit dans la montagne, abandonnant quatre pièces d'artillerie et beaucoup de munitions de guerre. Le reste des troupes venait de s'emparer d'Ariscun. L'avant-garde de notre héros poursuivit l'ennemi jusqu'à Elisondo. 200 prisonniers, 6,000 fusils, les 4 canons et les munitions dont on a parlé furent les fruits de cette victoire. La Tour d'Auvergne fut félicité par les représentants du peuple et cité sur leur rapport.

Reprise d'Eratza.

Le 26 juillet (6 thermidor), le village d'Eratza, réoccupé par surprise par les Espagnols, est enlevé brillamment par la colonne infernale, dont le renom est déjà établi dans l'armée ennemie.

Il est inquiété pour sa naissance et son nom.

A cette époque, La Tour d'Auvergne fut inquiété à cause de sa naissance et de son nom aristocratiques. On parla de le destituer. Mais le représentant du peuple Lézanne, rendant justice à son talent et à son courage, prit chaudement sa défense, et on le laissa tranquille.

Voici le rapport du représentant :

« 9 thermidor, an II.

» A l'attaque du val de Bastan, l'infanterie était commandée par le chef de brigade La Tour d'Auvergne, qui a donné des preuves de cette intelligence et de ce sang-froid, de ce courage, de cette audace, de cet amour de la patrie qui assurent nos succès. »

C'est, comme on le voit, un brillant éloge et d'autant plus brillant qu'il est fait par un de ces représentants qui étaient si peu tendres à l'égard des généraux. Le représentant donne à notre héros le titre de chef de brigade, grade équivalent à celui de colonel (cette appellation avait été supprimée). Il désignait ainsi l'emploi rempli à la colonne infernale par La Tour d'Auvergne et non le grade dont il était revêtu et qui ne fut jamais que celui de capitaine.

Prise du camp de Berra.

Pendant ces opérations dans le val de Bastan, la droite de l'armée des Pyrénées-Occidentales, sous les ordres du général Delaborde, s'emparait du camp de Berra, sur la Bidassoa, 27 juillet 1794 (7 thermidor). Les Français eurent dans cette affaire 200 morts et 300 blessés, presque tous de la 148e. La Tour d'Auvergne et les grenadiers, on doit s'en souvenir, avaient été distraits de la demi-brigade et placés provisoirement sous les ordres du général Moncey. Les

suites de cette victoire du général Delaborde furent la prise de Berra, l'évacuation de Biriatou par les Espagnols et la conquête de la vallée de Lérins.

La colonne infernale s'empare d'Irun et de Fontarabie.

Ce qui donnait du prix à cette journée, c'est qu'elle présageait le sort prochain des retranchements d'Irun, désormais faciles à tourner. Les Espagnols voulurent cependant les défendre; ils les garnirent de 50 canons. Mais, le 1er août 1794 (14 thermidor an II), la colonne infernale, débouchant du val de Bastan, les tourna et les fit évacuer. Irun était à nous.

Le soir même, Fontarabie tombait en notre pouvoir.

Après ces deux exploits, le général Moncey reçut l'ordre de s'emparer le plus rapidement possible de Saint-Sébastien à cause des approvisionnements énormes que ce port renfermait, en munitions de guerre, en froment et en riz. Ce fait de guerre est le plus beau de la campagne, et, comme nous allons le voir, tout à l'honneur de notre audacieux capitaine de grenadiers.

Elle enlève le poste du Passage.

Le 2 août 1794 (15 thermidor) au matin, le général Moncey se mit en marche, avec toujours la colonne infernale en avant. Le poste du Passage barrait le chemin. Les grenadiers s'élancèrent et l'enlevèrent en un tour de main, malgré une résistance remarquable de la part des Espagnols, qui se firent presque tous tuer. Profitant de son succès, Moncey se porta sans délai devant Saint-Sébastien. La colonne infernale s'empara des hauteurs qui dominent la ville et qui sont de niveau avec les batteries de la citadelle. Il fallut réfléchir, car Saint-Sébastien, avec 2,000 hommes de garnison, une artillerie formidable sur ses remparts, ne pouvait s'enlever d'un coup de main. Notre brave armée n'avait pas une pièce de siège ; elle n'avait même qu'une seule

pièce de 8 de campagne, la rapidité de la marche en avant ayant empêché notre rare artillerie, assez mal attelée, d'ailleurs, de suivre.

La Tour d'Auvergne devant Saint-Sébastien.

La Tour d'Auvergne eut une inspiration. Se doutant que les échecs successifs des Espagnols avaient répandu l'effroi chez les habitants de Saint-Sébastien, il s'offrit pour aller menacer le gouverneur et peut-être le faire capituler. C'était admirable d'audace. Durant ces longs séjours à Bayonne, au fort Socoa et sur cette frontière, La Tour d'Auvergne, poursuivant toujours ses études sur les origines des langues, avait appris l'espagnol et le parlait assez correctement. Nous l'avons déjà vu à l'attaque de la maison crénelée du 22 juin 1793.

La ville était partagée d'opinion. Les soldats voulaient se battre, mais les habitants étaient dans des transes; La Tour d'Auvergne avait bien préjugé. Arrivé sur la place publique, il se mit à haranguer le peuple d'une voix forte. Il s'adressa ensuite d'un ton très vif à l'alcade Michelena qu'il effraya. Il épouvanta d'autre part le gouverneur par le tableau de nos forces et menaça finalement de tout réduire en cendres avec notre *artillerie*.

Il fait capituler Saint Sébastien.

Le gouverneur, cédant alors aux alarmes des habitants, se détermina à capituler, mais avec de grandes répugnances, car il était soldat et ne voulait pas se rendre sans combattre. Il le dit d'ailleurs à notre héros en ces termes :

« Mais, seigneur capitaine, nous n'avez pas tiré un seul coup de canon sur la citadelle ; faites-moi au moins l'honneur de la saluer; sans cela, vous sentez que je ne puis vous la rendre. »

Notre heureux parlementaire revint au camp et fit tirer notre seule pièce de 8, à laquelle toutes les pièces de la ville répondirent par une grêle de boulets. L'intrépide La Tour

d'Auvergne retourna immédiatement à Saint-Sébastien et fit ouvrir les portes de la ville à ses grenadiers.

Voici le texte de la capitulation obtenue du gouverneur et des alcades par notre héros :

« AU NOM DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE :

» Art. 1er. — Le gouverneur de la ville et de la citadelle de Saint-Sébastien les livrera aux troupes de la République, dès qu'elles se présenteront.

» Art. 2.— La garnison sortira de la citadelle ou de la place tambour battant, drapeaux déployés, ira se former en bataille sur le glacis : arrivée là, elle déposera les armes et sera prisonnière de guerre.

» Art. 3. — Il sera accordé six chariots découverts pour le transport des équipages de la garnison seulement ; ces équipages seront vérifiés en sortant de la place par un commissaire des guerres.

» Art. 4. — Les magistrats de la ville en remettront les clefs.

» Art. 5. — Les vaisseaux de guerre ou autres bâtiments actuellement en rade ou dans le port, ainsi que leurs cargaisons, appartiendront à la République, excepté ceux dont les habitants justifieront être propriétaires.

» Art. 6. — Les décrets de la Convention nationale ayant consacré la liberté des cultes, l'arrêté des représentants du peuple près cette armée du 30 messidor en ayant assuré aux habitants du pays conquis le libre exercice, le général croirait faire naître un doute injurieux sur l'exécution des lois de la République que d'en faire un article exprès de capitulation.

» Art. 7. — Quant aux autres demandes, relatives à des intérêts particuliers, le général prévient les habitants qu'ils pourront adresser leurs mémoires sur ces différents objets à la Convention nationale, et aux représentants du peuple près cette armée, qui s'empresseront de faire droit à leurs réclamations, si elles sont justes.

» 17 thermidor an II. »

Cette audacieuse opération eut donc lieu le 4 août 1794, date qui correspond à celle précitée. Les soldats espagnols, après les honneurs de la guerre convenus, furent faits prisonniers et envoyés à Oyarzun. Ces hommes montraient un front consterné, et la plupart se plaignaient hautement d'avoir été trahis et livrés. Il en était tout autrement des habitants de Saint-Sébastien : pleins de joie d'avoir échappé aux horreurs d'un siège et du bombardement, ils accueillirent l'armée française par les plus vives démonstrations d'allégresse.

De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ! La Tour d'Auvergne n'avait pas entendu cette énergique apostrophe, mais on voit qu'il la mettait admirablement en pratique.

On trouva dans le port tous les approvisionnements auxquels on s'attendait, ce qui nous fit grand bien dans ces jours où l'alimentation des troupes en campagne et le reapprovisionnement des munitions ne se faisaient pas encore d'une façon régulière. Notre marine, si appauvrie aussi, trouva du chanvre, du cuivre, de la toile, du fer, etc., et surtout, chose inappréciable, 139 pièces d'artillerie. Tout cela, cependant, était l'œuvre de La Tour d'Auvergne, sans compter le côté moral et la conquête presque entière du Guipuzcoa.

La Tour d'Auvergne et les représentants.

Ici, se serait passé, disent certains biographes, un fait assez amusant qui prouverait bien, en tous cas, l'éternel désintéressement de notre héros et son dédain pour les flatteries. Un représentant du peuple, Fabre, fait appeler La Tour d'Auvergne, le flagorne de la façon la plus ridicule, le compare à Epaminondas pour sa frugalité, son désintéressement, son courage et son génie. Le chef de la colonne infernale attend d'un air impassible où veut en venir son interlocuteur. Enfin, le citoyen représentant lui dit qu'il va faire

son rapport au Ministre, qu'il le propose pour un avancement non pas d'un simple grade au-dessus de celui de capitaine, mais proportionné à son mérite ; en conséquence, il l'invite à lui faire connaître ce qu'il désire :

— Vous avez donc bien du crédit, citoyen représentant ? dit La Tour d'Auvergne avec calme et sang-froid.

— Certes, répond l'autre, je puis me flatter d'avoir la confiance du Ministre et du Comité de la guerre. Voulez-vous être chef de brigade, vous n'avez qu'à parler.

— Eh bien ! reprend La Tour d'Auvergne, puisque vous avez tant de pouvoir et que vous m'offrez gracieusement votre crédit, je vous prierai de me faire donner, ainsi qu'à mes grenadiers, des souliers : c'est tout ce dont j'ai besoin pour le moment, et je n'ai pu encore l'obtenir du fournisseur.

Ce dénuement, cette bonhomie, cette belle humeur au milieu de toutes les privations et de tous les dangers, n'est-ce pas un trait charmant et caractéristique de cette petite armée préposée à la garde de ce coin de la frontière !

A un autre représentant qui lui faisait demander par un de ses agents quelle circonstance pouvait l'avoir engagé à se dispenser d'aller le saluer :

« Va dire à ton maître, répond La Tour d'Auvergne, que je ne fais ma cour à personne ; que je ne connais d'autre devoir que celui de combattre l'ennemi de mon pays et de le vaincre. Dis-lui, s'il est tout-puissant comme tu l'annonces, de mettre l'Espagnol en fuite... Je l'entends qui s'avance, je vais faire battre la charge. »

Si cette réponse a été vraiment faite (elle est certifiée par plusieurs), il y avait un certain courage à s'exprimer ainsi vis-à-vis d'un de ces représentants qui jouaient si facilement avec la tête même des généraux. Et de plus, nous devons nous souvenir que La Tour d'Auvergne était noble, par conséquent suspect aux terroristes. De pareilles réponses constituaient donc des actes de réelle témérité. On voit ainsi

qu'aucune crainte n'avait accès dans son âme, que les vertus les plus antiques s'y joignaient : la fermeté et la noblesse, le courage civil aussi bien que le courage militaire. Certes, c'est à cause de l'influence considérable de La Tour sur ses hommes qu'il doit d'avoir échappé à la guillotine. L'amour et la vénération qu'on avait pour lui étaient sans bornes. Et dans ces jours désastreux où les factions déchiraient la France, il disait à ses compagnons d'héroïsme :

« Ne nous occupons pas de politique ; tout ce que nous devons connaître, c'est la position de l'ennemi, pour l'y aller chercher et le vaincre, et repousser l'invasion étrangère. »

Après la prise de Saint-Sébastien, Moncey, qui avait remplacé le général Muller comme général en chef, continua ses succès en prenant Tolosa et en attaquant Pampelune. Les Espagnols se retranchèrent en avant de cette ville ; Moncey les en délogea au bout de trois jours de combat, mais ne put s'emparer de Pampelune. Il se retira sur Tolosa et Saint-Sébastien pour y prendre ses cantonnements, car l'hiver approchait.

Dans le val de Roncevaux.

Pendant cette excursion en Espagne, une colonne, commandée par le général Frégeville et qui comprenait le 1er bataillon de la 148e, s'était jetée vers le centre de la ligne pyrénéenne. Là, les Espagnols avaient fortifié les vallées, entre autres celle de Roncevaux. Les retranchements étaient solidement constitués ; mais, prompts à profiter de leur supériorité, nos grenadiers s'introduisirent sur les derrières des positions et les tournèrent successivement.

Celles du val de Roncevaux, celui-là même illustré par Roland, furent ainsi enlevées les 24, 25 et 26 vendémiaire (16, 17 et 18 octobre 1794). Le 16, combat de Lecumberry où l'on trouva 100,000 cartouches, 4,000 pains. Ce fut le 1er bataillon de la 148e et les grenadiers réunis de la colonne sous La

Tour d'Auvergne qui délogèrent les Espagnols du village. Le 17, la colonne infernale attaqua le poste d'Eguy, défendu par 4,000 Espagnols, sous Filangheri. Les grenadiers enlevèrent avec intrépidité la redoute d'Eguy. 2 pièces de 8 restèrent dans nos mains. Le 18, arrivée à Burguette de la colonne infernale poussant sur Pampelune les derniers Espagnols de la vallée de Roncevaux. Pendant ces opérations, nos grenadiers et leurs camarades gravirent les monts les plus difficiles, les cols les plus inaccessibles : rien ne les lassait ni ne les décourageait. Ils firent en ces jours quelques milliers de prisonniers et s'emparèrent de 50 pièces de canon et de 2 drapeaux. Ces succès furent célébrés par la Convention nationale.

Un repas de La Tour d'Auvergne.

C'est quelques jours après ces combats, qu'un soir une avant-garde de grenadiers, venue camper sur le bord d'une petite rivière et loin de tout village, se trouva sans vivres. Sur l'autre rive, vers un défilé de la montagne, on apercevait un parti d'Espagnols allumant des feux et apprêtant leur repas. Pas de pont à proximité, pas de barque. La Tour d'Auvergne, qui se trouvait là, n'hésita pas une minute :

« Bah ! cria-t-il soudain, qui veut dîner me suive. »

Et, se jetant à l'eau, il traversa la rivière et courut vers l'ennemi. Les grenadiers se précipitèrent sur ses traces. Les Espagnols, voyant à qui ils avaient affaire, s'enfuirent dans la montagne, sans prendre le temps de renverser leurs marmites ni d'emporter leurs vivres et les grenadiers dînèrent gaiement sans qu'on osât les déranger.

Humanité et bonhomie du héros.

La Tour d'Auvergne faisait, comme nous l'avons vu, la guerre avec une audace et une vigueur extraordinaires. Il se battait comme un lion ; mais, la bataille finie, il redevenait le

plus doux, le plus bienveillant des hommes. Sur le territoire espagnol, son devoir militaire accompli, il se montrait aux habitants sous son véritable aspect, humain et familier. Il demandait l'hospitalité aux chefs des hameaux. Il écoutait les vieillards, faisait parler les jeunes gens. Il leur expliquait la mission de la France, terrible pour les envahisseurs, mais bonne et civilisatrice pour les peuples irresponsables. S'asseyant avec les pâtres basques, il parlait leur langue et partout on l'aimait et il faisait aimer la France.

Les troupes souffrirent beaucoup en octobre et novembre 1794. La pluie et la neige tombèrent avec violence pendant trois jours et trois nuits, puis, après un répit de deux jours, reprirent de plus belle. Les communications étaient interrompues. Les soldats, cependant, supportèrent avec beaucoup d'abnégation ces souffrances cruelles, torturés qu'ils étaient à la fois par le froid et par la faim. La 148e fut cantonnée vers Tolosa. Elle prit part, le 28 novembre, à l'affaire de Bergara, près d'Elisondo, dans la vallée de Bastan, où 4,000 Espagnols s'enfuirent dans la montagne. Mais les neiges, venant à tomber avec une grande abondance, interrompirent absolument les hostilités. La 148e fut rappelée à Saint-Sébastien. Elle était bien épuisée, conséquence du manque de nourriture et de vêtements. Les héroïques soldats qui venaient de combattre depuis deux ans dans les montagnes étaient presque nus. Ils avaient bien mérité de la patrie.

C'est l'excursion brillante dans les Hautes-Pyrénées relatée plus haut qui termina dans cette campagne les exploits de La Tour d'Auvergne.

Nous avons ici sous les yeux une lettre du général Moncey que nous croyons utile de citer parce qu'elle donne assez exactement pour deux ou trois circonstances de cette guerre la mesure de l'action personnelle de La Tour d'Auvergne. Cette lettre, ou plutôt cette attestation, se rapporte à la prise du fort de Maya (24 juillet, 4 thermidor an II), que nous

avons racontée plus haut et aux combats du 25 vendémiaire an III, dans le val de Roncevaux. D'ailleurs, la voici :

« Le général Moncey croit qu'il est de la justice de rectifier une erreur qui s'est glissée dans l'état de services du citoyen La Tour d'Auvergne-Corret ; on a oublié de dire qu'à l'attaque du fort de Maya, défendu par 300 hommes et 4 pièces de canon, La Tour d'Auvergne-Corret s'empara de ce poste important, des deux magasins, dont un d'armes et un de munitions de guerre, à la tête de la colonne des grenadiers qu'il commandait ; qu'à l'affaire du 25 vendémiaire, il attaqua avec les grenadiers de la colonne infernale et une compagnie de chasseurs basques, l'arrière-garde d'un corps considérable d'infanterie et de cavalerie de l'armée espagnole. L'ennemi, dans cette affaire, laissa sur la place nombre de cavaliers et de fantassins, 10 chevaux, 16 mulets d'équipages, 2 pièces de canon qui protégeaient sa retraite et 2 caissons d'artillerie ;

» Que le même jour, les grenadiers, commandés par La Tour d'Auvergne-Corret, attaquèrent et contribuèrent puissamment à la défaite entière d'un corps de 5 à 6,000 Espagnols retranchés sur les hauteurs de Biscarret et Guérendain : dans les deux actions, il fut fait 730 prisonniers.

» C'est pour réparer cet oubli que je donne la présente attestation au citoyen La Tour d'Auvergne-Corret.

» Paris, le 30 germinal an IV de la République.

» *Le général en chef,*
» MONCEY. »

Manière de combattre des grenadiers.

Il nous a paru intéressant de rechercher la façon de combattre des grenadiers de la colonne infernale. Beylac, dans son mémoire sur la campagne des Pyrénées-Occidentales, page 198, dit ce qui suit :

« Les grenadiers formèrent un corps distinct et séparé...

C'était un corps d'élite aussi formidable par sa vigueur et son invincible courage, que par le choix de ses chefs : La Tour d'Auvergne, guerrier illustre, formait des héros de tous ceux qui le suivaient.... Quoique, comme les autres corps de ligne, les grenadiers manœuvrassent sur trois rangs, ils furent employés néanmoins fort longtemps en troupes légères. Vers la fin de la campagne, le général en chef Moncey, par son ordre du 13 floréal an III, ordonna que les grenadiers combattraient en ligne, et jamais en tirailleurs. On conçoit qu'exposer sans relâche aux fatigues et aux hasards meurtriers des escarmouches la plus robuste portion de l'armée, c'était la détruire en détail, c'était énerver la ligne qui décide des batailles. A la fin de la guerre, les compagnies de grenadiers étaient fort affaiblies, et renfermaient beaucoup de postiches. (Ces derniers étaient, ajoute Beylac, des hommes tirés prématurément des compagnies du centre, pour remplacer les grenadiers tués ou absents.) »

On peut certes s'étonner ici, et à un juste titre, de la rapidité, de l'entrain, du courage, de la discipline et du sans-cesse en avant, que nous venons de voir déployer par cette masse formée souvent de plusieurs mille grenadiers. Pour l'admettre de suite, il suffit de bien se pénétrer de ce qu'était La Tour d'Auvergne. Nous en avons déjà parlé ; nous y revenons encore : on nous pardonnera pour le sujet, si vraiment attachant. Cette physionomie antique et à part dans les guerres de la Révolution, nous émeut et nous attire. Napoléon, qui se connaissait en hommes, n'a-t-il pas dit de lui ce mot que l'histoire a ratifié : « La Tour d'Auvergne est un homme de Plutarque. » C'est le peindre d'un trait.

Opinion de ses camarades sur lui.

De son temps d'ailleurs, et à l'époque où il combattait encore, ses contemporains le plaçaient déjà au-dessus de tous. Un de ses biographes, M. du Châtellier, raconte que

ses compagnons d'armes des Pyrénées avaient pris à son égard une habitude naïve et touchante, que nous tenons à rapporter ici. Ils l'appelaient entre eux et aussi en lui adressant la parole : « Le *brave* La Tour d'Auvergne. » Cet hommage, cette justice rendus de son vivant au héros et acceptés par lui avec bonhomie, n'est-ce pas tout à fait charmant !

Prestige qu'il exerçait sur les grenadiers.

Mais ceci est l'impression produite sur ses camarades officiers ; revenons donc à ce que nous disions plus haut ; parlons du pouvoir et du prestige que le vieux capitaine exerçait sur les grenadiers, sur les soldats. Nous disions alors que pour admettre cet empire et cette puissance séductrice, il était nécessaire de se bien pénétrer de ce qu'était Théophile-Malo pour les humbles héros de ces guerres. Or, nous savons, par les souvenirs qu'ils en ont gardés et que des mémoires sur cette époque nous ont transmis, qu'il était à leurs yeux l'incarnation vivante de la bravoure, du sang-froid, de la loyauté, de la simplicité ; que, savant et modeste, il leur montrait chaque jour en sa personne le type accompli de l'officier consciencieux, plein de l'honneur et de l'abnégation militaires. Ne résumait-il pas, d'ailleurs, toute la Bretagne, noble, fière, simple et dévouée ! Les grenadiers savaient aussi que, pour rester plus près d'eux, il avait, à plusieurs reprises, refusé les épaulettes de chef de brigade, de général, et ils lui en gardaient une grande reconnaissance. Ils le voyaient également sans cesse appelé à dire son avis dans les conseils où l'invitait le général en chef, Servan comme Delbecq, Muller comme Moncey. Ils en éprouvaient un sentiment de fierté. Malgré sa modestie, Théophile-Malo s'y rendait toujours, forcé par le devoir de l'obéissance. Les grenadiers lisaient dans ses regards la victoire dont il venait de formuler le plan. Pour eux, comme dit Dubreuilh, un autre biographe, « il devenait plus qu'un homme, presque un

Dieu. Au son de sa voix, aux éclairs de son épée, ils se précipitaient dans la fournaise comme des démons. Ah ! certes pour les entraîner, les discours eussent été un luxe bien inutile. Son exemple et sa présence parlaient assez fort au cœur des grenadiers. » Et il avait de plus les autres qualités du soldat : la forme physique, l'énergie, la bonne humeur. Quand on se le représente, on ne doit donc pas oublier que la nature l'avait très heureusement doué, sous le rapport des forces physiques. « Aussi, — dit un auteur (1) de cette époque, qui avait fait avec lui les campagnes des Pyrénées, — qu'il était beau à voir après l'action, quand, tout couvert de sueur, brûlé par la chaleur, et sachant résister à la fatigue d'une course de cinquante ou soixante heures, toujours à travers les montagnes, à la tête des grenadiers, il défiait jusqu'à la cavalerie espagnole et l'obligeait par la fermeté de sa contenance, à battre en retraite à l'aspect de sa troupe et à fuir au loin d'elle. »

Comment il se battait.

Nous avons cherché comment combattait La Tour d'Auvergne, quelle était sa tenue personnelle dans la bataille et nous avons vu qu'il marchait à l'ennemi en gentilhomme, la tête nue, son épée à la main droite, son chapeau et son manteau sous le bras gauche.

Sa frugalité. — Sa conduite aux avant-postes.

« Sa frugalité était extrême, dit M. Buhot de Kersers, et le peu de temps qu'il donnait au sommeil rendait chacune de ses journées plus longue et plus remplie. Au lever de

(1) M. Descolins, déjà cité, qui fut ingénieur plus tard, publia ces renseignements dans *le Moniteur* le 15 thermidor an VIII.

l'aurore, on le voyait avec un livre, sa pipe et son sabre, parcourir les postes, exciter la vigilance des sentinelles, observer les mouvements de l'ennemi. »

« Constamment dans les camps, dit Maisonneufve dans sa notice, sous sa tente ou sa baraque toujours placée aux avant-postes, il avait sans cesse quelques livres à côté de son épée. Aussi, sa tente ne servait pas seulement à abriter le guerrier, elle était le cabinet du philosophe. Entouré des grenadiers qu'il appelait avec raison ses enfants, il charmait leurs loisirs par des entretiens toujours intéressants et variés que lui fournissaient une imagination féconde et une longue expérience. Il rappelait les temps héroïques où le chef n'était distingué au milieu de ses soldats que par le respect qu'ils lui portaient. »

La Tour d'Auvergne et son cheval.

Sa bonté à l'égard de ses grenadiers égalait son savoir et son courage. On raconte qu'ayant reçu un cheval quand il commandait la *Colonne infernale,* il le montait rarement. Lorsqu'il allait à quelque expédition, le cheval suivait conduit par la bride. Quelque grenadier paraissait-il fatigué par la marche : « — Camarade, disait-il, monte ce cheval, il me gêne à conduire ainsi. »

Sa modestie.

Maisonneufve, que nous avons déjà plusieurs fois cité, s'attache surtout et avec raison à faire ressortir la grande modestie de La Tour d'Auvergne. Il le montre consommé dans l'art militaire, non seulement à cause de sa bravoure, mais encore par suite des connaissances qu'il avait puisées dans ses livres, et voyant sans le moindre regret ses élèves et ses camarades devenir ses supérieurs ; il le fait voir persistant toujours et jusqu'à la fin de sa carrière à refuser les grades élevés qu'on lui offrit à diverses reprises avec insistance.

« Je me trouve heureux, disait-il, de veiller dans un poste avancé au salut de l'armée. Je ne désire pas d'autre rôle. »

Il y avait cependant dans le chef de la colonne infernale un homme supérieur, joignant à l'intrépidité du soldat le savoir, l'expérience, la justesse d'esprit, les vues élevées et cette admirable sagacité qui l'auraient rendu aussi célèbre comme général qu'il le fut comme capitaine. Et Maisonneufve ajoute avec raison « qu'il faut regretter que sa modestie trop grande ait empêché son activité de se mouvoir dans une plus grande sphère : car il eût rendu des services plus éminents encore à l'armée et à la patrie, et se serait montré aussi grand que d'autres, hélas! morts à peu près en même temps que lui : Hoche, Marceau, Desaix, Kléber ».

Il refuse les épaulettes de chef de brigade.

Vers la fin de la campagne des Pyrénées, le gouvernement fit offrir encore une fois à La Tour d'Auvergne de le nommer chef de brigade (colonel) de la demi-brigade ci-devant régiment de Champagne. Il en reçut avis au camp devant ses grenadiers. Il le leur dit. Ceux-ci, mornes et tristes, baissaient la tête, demeurant consternés, sans pouvoir répondre ; mais il était visible qu'ils avaient peur de le perdre. Ils ne se doutaient pas que bientôt la paix allait venir accomplir cette douloureuse séparation. Très attendri, La Tour d'Auvergne les consola de suite :

« Mes amis, leur dit-il, je vois que cela vous afflige. Je vous aime comme mes enfants. Je vais renvoyer ma commission. »

La colonne infernale dissoute.

La guerre avec l'Espagne, cependant, allait se terminer. Le roi Charles IV, que nos succès avaient refroidi pour la coalition, demanda à traiter. Des pourparlers eurent lieu

entre les chefs des armées espagnoles, aux deux extrémités des Pyrénées, et, de notre côté, Moncey et Pérignon, ce dernier pour l'armée des Pyrénées-Orientales. Pendant ce temps, le gouvernement espagnol envoyait le chevalier Yriarte, comme plénipotentiaire, au congrès de Bâle qui venait de s'ouvrir. La paix elle-même ne fut signée définitivement que le 16 juillet 1795, à Bâle.

Dès le commencement des pourparlers, qui n'interrompirent que peu, du reste, les hostilités, reprises avec vigueur par Moncey et menées avec succès jusqu'à la paix, on avait dissous le corps des grenadiers réunis et renvoyé chaque compagnie à sa demi-brigade respective. Ce ne fut pas sans un vif regret que ces braves se séparèrent de leur commandant, et lors de l'allocution qu'il leur adressa en les quittant, plus d'une larme sillonna les joues de ces vieux guerriers.

Son mémoire de retraite.

Depuis trois ans, La Tour d'Auvergne était continuellement en campagne, couchant au bivouac, soumis à toutes les privations, à toutes les fatigues et à tous les dangers d'une guerre de montagne. Il voulait aller retrouver sa famille, sa chère Bretagne, y prendre un repos nécessaire et aussi se remettre à ses études favorites sur l'antiquité et les origines gauloises. Croyant la guerre finie et sa présence devenue inutile, il demanda son congé au Ministre de la guerre.

Son mémoire de retraite, écrit de sa main et présenté par lui-même, avait la teneur suivante :

ARMÉE
des
PYRÉNÉES-OCCIDENTALES.

148e demi-brigade.

LIBERTÉ. — ÉGALITÉ.

MÉMOIRE DE RETRAITE.

« *Date et lieu de naissance. Etat de ses parents.* — Théophile-Malo La Tour d'Auvergne-Corret, né à Carhaix, département du Finistère, le 23 décembre 1743 (vieux style), a été baptisé sous le nom de Théophile-Malo de Corret. Reconnu, il y a quinze ans, par le chef de la famille de Bouillon, La Tour d'Auvergne fut autorisé, par un diplôme de sa main, enregistré en la cour de Bouillon, à faire précéder son nom de Corret de celui de La Tour d'Auvergne.

» Son père était homme de loi et lui a laissé pour fortune une maison et quelques arpents de terre qui suffisent à ses besoins.

» *Services avant et pendant la Révolution.* — Il a commencé à servir dans les mousquetaires noirs, le 3 avril 1767. Il passa de ce corps dans le régiment d'Angoumois, le 7 septembre de la même année. Il y fut promu successivement, du grade de sous-lieutenant à celui de lieutenant, et ensuite à celui de capitaine. Il a 33 ans de services accomplis sous les mêmes drapeaux, en y comprenant cinq campagnes, dont une à Mahon, une en Savoie et trois dans les Pyrénées-Occidentales.

» *Complexion et moyens physiques.* — Son corps usé, sa santé épuisée par les années, les veilles, les fatigues ; réduit par la privation des dents supérieures, à ne vivre, à bien dire, que de lait et d'aliments légers, attaqué d'un vice dans les organes de la vue ; parvenu, enfin, à l'extinction de ses moyens physiques, il vient solliciter de la justice de la Convention de vouloir bien lui accorder sa retraite à l'expiration de cette campagne : à l'égard de son traitement, il demande qu'il soit appliqué aux citoyens nécessiteux de la ville où il est né.

» *Conduite.* — Il ne fera ici aucun exposé de sa conduite militaire ni de ses sentiments civiques ; ses frères d'armes peuvent attester s'il s'est jamais écarté de la ligne des principes et si quelqu'un l'a emporté sur lui par son dévouement à la patrie, à la cause glorieuse qu'il a embrassée.

» A Guérendain, le 14 brumaire an III.

» LA TOUR D'AUVERGNE-CORRET,

» *Capitaine dans la* 148e *demi-brigade, commandant la colonne des grenadiers de la division du général de la Borde.* »

Ce mémoire fut annoté par le général de La Borde de la manière flatteuse suivante :

« Nous, général commandant la division à laquelle est attachée la colonne de grenadiers aux ordres du capitaine La Tour d'Auvergne-Corret, certifions que cet officier, étant éloigné d'au delà de cinq lieues de son bataillon, n'a pu faire viser par le conseil d'administration de son corps, le présent mémoire de retraite auquel j'ai cru devoir suppléer en y apposant ma signature.

» J'atteste que, pendant tout le temps que le citoyen La Tour d'Auvergne-Corret a été employé dans la division dont le commandement m'est confié, il s'est comporté en militaire brave, intelligent, qu'il n'a cessé de donner des preuves non équivoques de son dévouement à la cause de la liberté, et que toutes ses qualités civiques et militaires ont toujours été utiles aux succès qu'a obtenus la division, en combattant les Espagnols.

» Guérendain, 14 brumaire an III.

» DE LA BORDE. »

Le commissaire des guerres attaché à cette division, de son côté, ajoutait ce qui suit :

« Je certifie d'après l'opinion qui m'est bien connue de mes frères d'armes de cette armée, que le capitaine La Tour d'Auvergne, qui en a toujours été l'exemple par ses vertus civiques et guerrières, emporte tous nos regrets; que, témoin de ses travaux, de ses veilles et de ses fatigues toujours soutenues, aux avant-postes, c'est avec douleur que nous voyons tous l'épuisement de ses forces qui nous privent d'un militaire dont l'expérience et les talents ont infiniment contribué aux brillants succès que nous avons remportés sur l'Espagne.

» Lecumberri (Navarre espagnole).

» Vu par nous, commissaire des guerres attaché à la division du général de La Borde,

» J.-B. Bailas. »

Les représentants du peuple à cette armée joignirent au mémoire de retraite l'attestation qui suit :

» Les représentants du peuple près de l'armée des Pyrénées-Occidentales, témoins de la conduite que le citoyen La Tour d'Auvergne, capitaine dans la 148e demi-brigade et commandant les grenadiers de la division La Borde a tenue depuis le commencement de la guerre contre l'Espagne,

» Attestent que ce citoyen a, dans toutes les circonstances, démontré autant de zèle que de dévouement à la chose publique.

» Ses talents militaires, ses vertus civiques, son intrépidité dans les combats, lui ont constamment attiré la confiance, l'estime et l'attachement de tous ses frères d'armes et des représentants du peuple.

» Sa retraite est une perte pour l'armée, mais elle est fondée sur de longs et importants services et par l'impossibilité de les continuer.

» Subiri, avant-garde de l'armée, 22 brumaire an III.

» Garrau, M. A. Baudot. »

Enfin, les mêmes représentants, après l'envoi au Ministre du dossier de demande de retraite, voyant le désir du héros de partir pour sa chère Bretagne, prirent à son égard l'arrêté suivant :

« Au nom du peuple français,

» Les représentants du peuple près l'armée des Pyrénées Occidentales,

» Vu l'état des services du citoyen La Tour d'Auvergne-Corret, capitaine dans la 148e demi-brigade, commandant les grenadiers de la 3e division de cette armée ;

» Vu aussi la retraite qui va lui être accordée, fondée uniquement sur le mauvais état de sa santé ;

» ARRÊTENT :

» Le citoyen La Tour d'Auvergne-Corret pourra se retirer dans le sein de sa famille, à Carhaix, où dans tel autre lieu de la République qu'il croira devoir choisir ;

» Déclarent, en outre, que ses services ont été très utiles à l'armée des Pyrénées-Occidentales, qu'il est pourvu des témoignages les plus authentiques de toute l'armée, invitent, en conséquence, toutes les autorités civiles et militaires à l'accueillir comme un défenseur éprouvé de la cause publique, partout où il se présentera.

» Bayonne, 19 frimaire, an III.

» M. A. BAUDOT. GARRAU. »

Et enfin, le général en chef Moncey lui délivra le permis qu'on va lire et qui est intéressant et remarquable autant par le nom de celui qui l'accorde que par ce qu'il dit même :

« Vu l'arrêté des représentants du peuple qui autorise le capitaine La Tour d'Auvergne-Corret à se retirer chez lui ou dans tout autre lieu de la République, pour y attendre une retraite qu'il a justement méritée par de longs, de péni-

bles et d'utiles services, il lui est permis de quitter l'armée dès qu'il le désirera.

» La haute réputation du brave La Tour d'Auvergne, connu par ses talents militaires et par son courage héroïque, me dispense de lui donner des attestations qui seront toujours bien au-dessous de celles que la renommée lui a prodiguées à si juste titre.

» Bayonne, 19 frimaire, an III.

» *Le général en chef*,
» MONCEY. »

Il s'embarque pour Brest.

Il partit donc, comme nous voyons, avant la liquidation de sa pension. Il se séparait ainsi bien malgré lui de sa brave compagnie de grenadiers, de ses compagnons de gloire qui le pleurèrent longtemps. Il devait en revoir quelques-uns cependant, mais dans d'autres circonstances, et personne ne pouvait alors le prévoir. Il s'embarqua à Bordeaux pour Brest le 5 janvier 1795 (16 nivôse an III) sur un petit transport de l'Etat, la *Lormontaise*. Il laissait sa demi-brigade, la 148ᵉ, à Saint-Sébastien, où elle était cantonnée depuis les premiers jours de décembre. Voici une lettre curieuse, à son neveu, M. Guillart de Kersausie, qui avait épousé sa nièce, Jeanne-Marie-Sainte Limon du Timeur. Elle est datée de la rivière de Bordeaux, vis-à-vis de Pouillac, à bord de la *Lormontaise*, 15 nivôse an III :

« Ayant obtenu des représentants du peuple et du général en chef la permission de me retirer en tel lieu qu'il me plait de choisir, je me rends à Brest, et je vous prie de m'envoyer dans cette ville une charrette pour prendre deux barriques de vin rouge vieux que j'ai achetées par ici, dont une vous est destinée et l'autre à votre beau-père. Si vous pouvez me faire venir, par la même occasion, un cheval de chez vous

ou de Carhaix, je me rendrai par ce moyen à La Haie (1). A tout événement, je vous envoie copie de l'arrêté des représentants et de la décision du général Moncey. »

Comme l'on voit, il voulait payer son droit de joyeux retour. Malheureusement, la destinée en avait décidé autrement, le vin rouge vieux ne fut pas bu par ceux auxquels il était réservé ! En effet, l'escadre anglaise, qui, à cette époque, observait les côtes de France, captura le transport à hauteur du Camaret, tout près de Brest.

Prisonnier par les Anglais.

La Tour d'Auvergne fut considéré comme prisonnier de guerre et emmené en captivité sur les pontons anglais, à Plymouth, où il resta quatre mois. Il fut ensuite emmené à travers les terres, à Bodmin, petite ville du comté de Cornouailles, au nord-ouest de Plymouth. Il y resta environ dix mois. Au début, il y fut considéré comme prisonnier sur parole. Voici une lettre adressée par lui à son ami Le Coz, alors évêque de Rennes, qui sortait des prisons de Carrier, lettre datée du 15 pluviôse an IV, dans laquelle il raconte les circonstances et les péripéties de son emprisonnement :

« Quelle émotion j'ai éprouvée, au récit de vos malheurs et des dangers auxquels vous avez été exposé, pendant que, de mon côté, je luttais contre l'infortune et contre la persécution anglaise. Mais l'idée de nous voir aujourd'hui rendus à nos amis, à nos parents, à notre patrie, est douce à envisager, tandis que le ressouvenir de nos malheurs ne laisserait dans nos âmes qu'un sentiment pénible qu'il faudrait repousser. Mais, comme vous êtes entré avec moi dans quelques détails sur les persécutions auxquelles vous avez été en butte, je dois, à mon tour, vous dire comment je suis tombé au pouvoir des Anglais, les plus cruels et les plus perfides de nos ennemis. Dans le délabrement total où se

(1) La Haie. propriété de M. de Kersausie, près de Carhaix.

trouva ma santé, à la fin de ma campagne des Pyrénées Occidentales, j'obtins un congé pour retourner dans ma famille, en attendant ma retraite que j'avais sollicitée. Je m'embarquai pour Brest sur un transport, la *Lormontaise*, afin d'éviter les chouans qui bataillaient vers La Rochelle et Nantes. Après avoir battu la mer pendant vingt-cinq jours, jeté par la tempête sur le rocher Le Coq, à quatre lieues du Camaret qui tient à Brest, notre bâtiment faisait trois pieds d'eau par heure et était prêt à s'entr'ouvrir, quand nous nous vîmes entourés par cinq frégates anglaises, auxquelles notre petit esquif, sur lequel il ne se trouvait pas un fusil, fut forcé de se rendre. Je ne vous entretiendrai pas de tout ce que j'ai eu à souffrir, pendant un an de captivité, de la part des Anglais. Mon âme ne connaissant pas la faiblesse de dissimuler et de se prêter aux circonstances, je me montrai toujours tel que j'étais, Français et patriote. Le signe révéré de ma nation, la cocarde tricolore, fut toujours sur mon casque, et mon costume dans les fers fut celui que j'avais dans les batailles. De là, la haine qui se déchaîna contre moi et les persécutions que j'ai eues à endurer. Je suis sorti de ma prison le 7 janvier, sur ma parole de m'échanger pour un officier anglais de mon grade, ce que le ministre de la guerre, à qui j'avais écrit, m'a obligeamment accordé. Débarqué au Havre, le 12, mes pieds, pour la première fois depuis plus d'un an, marchèrent fièrement sur le sol de la patrie. Quelle différence entre elle et le pays que je viens de quitter ! Partout j'ai été reçu et accueilli, non avec des démonstrations, mais avec les sentiments du plus sincère intérêt, et surtout à Paris, où tous les députés sans exception m'ont comblé de caresses. Qu'il est doux, qu'il est heureux d'être aimé ! Je n'ai fait ce chemin dans le cœur des Français que par ma fidélité inviolable, dans l'adversité comme dans la prospérité, à la cause glorieuse que j'ai embrassée. Je suis venu ici solliciter mon échange et ma retraite. Mon pays natal étant occupé par les chouans, et

n'y voyant aucune possibilité d'y finir tranquillement mes jours, je pense à me retirer dans le pays des Basques et près des frontières où j'ai combattu et où je suis plus particulièrement connu.

» La Tour d'Auvergne-Corret. »

Sa cocarde tricolore.

Dans cette lettre, il ne parle qu'incidemment de sa cocarde ; elle fut cependant la cause d'un acte remarquable de courage et de patriotisme de sa part. Des soldats et marins anglais voulurent lui enlever de vive force la cocarde tricolore qu'il portait à son chapeau. Il la saisit, la transperça jusqu'à la garde de son épée, et, résolu à mourir plutôt que de la rendre :

« Je vous attends, cria-t-il, venez la prendre ; vous ne me l'arracherez qu'avec la vie. »

Devant une attitude si fière et si noble, on le laissa tranquille et il garda à son chapeau sa cocarde tricolore.

La lettre suivante complète le récit qui précède :

« 1er octobre 1795, an IV de la République.

» *A M. Wallis, agent chargé de la police des prisonniers français sur parole, à Bodmin.*

» Monsieur,

» Je m'adresse à vous comme à l'agent chargé par votre gouvernement de la police immédiate des prisonniers français à Bodmin, pour vous faire part de l'outrage qui vient de m'être fait par plusieurs soldats du détachement anglais en garnison dans cette ville, et qui, en revenant de l'exercice, d'accord avec quelques marins, m'ont assailli avec leurs armes et se sont portés aux plus violentes extrémités à mon égard, dans la vue de m'arracher (ce qu'ils n'ont pu d'ail-

leurs) ma cocarde tricolore, distinction qui fait partie de mon uniforme militaire. Je l'ai portée depuis ma détention en Angleterre, et les officiers de votre nation, prisonniers dans ma patrie, y ont toujours porté la leur sans aucune contradiction. Il est impossible, Monsieur, qu'une telle conduite envers un officier de la République française ait été ordonnée par votre gouvernement, et qu'il autorise aucun outrage envers des prisonniers paisibles qui sont ici sous votre sauvegarde. Dans ces sentiments, Monsieur, je vous prie avec instance de vouloir bien aller à la source de l'insulte qui m'a été faite, afin que je puisse y conformer ma conduite ultérieure. Dans quelque extrémité où je me trouve réduit par ma détermination de ne pas quitter ma distinction caractéristique, je ne regarderai jamais comme une infortune des malheurs ou des molestations dont la source aura été si honorable pour moi.

» Agréez, je vous prie, les assurances des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

» La Tour d'Auvergne-Corret. »

Cette lettre noble et fière n'obtint pas le résultat qu'elle cherchait ; au contraire. Les Anglais se trouvèrent blessés de ce qu'ils appelèrent sa hauteur et La Tour d'Auvergne perdit sa qualité de prisonnier sur parole. Il fut interné à la prison de la ville, où il rejoignit d'autres Français prisonniers de guerre, marins et bretons pour la plupart, capturés en mer.

Sa fermeté dans les fers.

Dans les fers, il conserva une sérénité admirable et sa fermeté et sa résignation soutinrent le courage de ses compagnons de captivité. Lorsque les nouvelles de France lui apprenaient quelque victoire, il la célébrait avec joie : « Un peu de pain et un verre d'eau devenaient alors un repas solennel et les voûtes du cachot retentissaient de chants de triomphe. »

On le croit mort.

En France, on fut partout sans nouvelles du héros dont la renommée aux cent voix avait fait connaître à tous et le nom et la grandeur du caractère. Tour à tour on le crut tué aux Pyrénées ou sombré en mer, et tout le monde était désolé de cette perte. Enfin, un matin de nivôse an IV, un journal fit paraître cet entrefilet qui, comme bien on pense, fit sensation :

« On vient enfin de savoir ce qu'est devenu le brave La Tour d'Auvergne. Il n'est point mort comme on l'a cru. Il a été capturé en mer et depuis un an environ, se trouve dans les prisons de l'Angleterre. »

Cette heureuse nouvelle rassura ses nombreux amis et compagnons de gloire. Ce fut même elle qui fut cause de l'échange du vieux capitaine breton, car elle engagea Le Coz à écrire à ce sujet à Petiet, ministre de la guerre ou plutôt commissaire-ordonnateur des guerres, comme on disait alors. Nous reparlerons de cette lettre tout à l'heure.

Sa retraite et sa pension.

Deux jours après son embarquement à Bordeaux, le 7 janvier 1795 (18 nivôse an III) un arrêté du Comité de salut public lui accorda sa retraite. On se rappelle sans doute que, dans le mémoire qu'il présenta pour l'obtenir, il demandait que le traitement qui devait lui être alloué fût appliqué aux citoyens nécessiteux de Carhaix. Le Comité de salut public ne crut pas devoir se rendre à la prière du héros et lui accorda, libre à lui d'en faire l'usage qu'il voudrait, une pension annuelle de capitaine, de 800 francs. On verra plus loin combien la générosité de La Tour d'Auvergne avait été imprudente et combien aussi fut raisonnable la décision du célèbre Comité. Dans la suite même, par un arrêté dont nous ne connaissons

pas la date, on lui laissa, exception de toute justice, ses émoluments d'activité. Il avait, à l'époque de sa retraite, 51 ans d'âge et 33 ans de services, dont 5 campagnes.

Il est échangé.

Comme nous l'avons vu par la lettre adressée à Le Coz, il fut échangé en l'an IV, avec un officier anglais du même grade. Mais ce fut Le Coz, ainsi qu'il est relaté plus haut, qui informa Petiet, commissaire-ordonnateur des guerres, de la situation de son ami. La lettre envoyée d'Angleterre par La Tour d'Auvergne à Petiet ne lui était pas parvenue. Notre capitaine, ne mettant pas à exécution son projet de se retirer du côté des Pyrénées, vint s'installer à Passy, 66, rue Basse, aujourd'hui rue Raynouard (1), chez les frères Paullian, ses amis, dont un était colonel en retraite.

Son désintéressement.

C'est alors que le Directoire, qui avait été touché par le désintéressement du modeste et glorieux soldat, et qui lui reconnaissait d'ailleurs des titres à une pension plus élevée par suite des commandements importants qu'il avait exercés, voulut le récompenser dignement. Il profita de son retour et de son installation près de Paris pour lui offrir la retraite de général de brigade. Le vieux capitaine refusa noblement et

(1) Plusieurs biographes indiquent formellement la maison habitée à Passy par La Tour d'Auvergne. Elle se trouvait rue Raynouard, à l'époque rue Basse, vers les pavillons Delessert, après l'hôtel Valentinois et celui dit de la Vista, tout près enfin de la rue des Vignes, probablement sur le terrain qu'on appelle aujourd'hui Passage des Eaux. Nous nous joignons de tout cœur à M. Maisonneufve qui, dans la biographie publiée vers 1875, exprimait le vœu de voir placer à cet endroit un buste de La Tour d'Auvergne, ou tout au moins une inscription rappelant son séjour à Passy. A notre époque, où le culte des célébrités disparues fait dresser des statues partout, Paris doit bien cela au moins au souvenir du Premier Grenadier.

ce ne fut que plus tard et pour se donner la facilité de faire de plus nombreuses charités, qu'il accepta son ancien traitement d'activité. Cependant sa fortune était modique : il n'avait que sa pension et un revenu de 1,200 livres environ en Bretagne, qu'il ne recevait d'ailleurs que fort irrégulièrement. C'est pourtant au moyen de ce faible revenu qu'il constitua une rente viagère de 500 francs en faveur d'une mère de famille, veuve d'un de ses amis, tombée d'une position brillante dans la plus grande indigence. Sa générosité égalait ses autres vertus. Il écrivait à un ami :

« Quoique je ne reçoive que 25 livres par mois en numéraire et le reste en mandats, j'en ai assez pour aller doucement dans la vie. Je me prosterne bien plus volontiers devant la Providence pour la remercier que pour lui rien demander : du pain, du lait, la liberté et un cœur qui ne puisse s'ouvrir à l'ambition, voilà l'objet de tous mes désirs. »

Son repos à Passy.

La Tour d'Auvergne avait donc à cette époque plus de cinquante ans. Les guerres l'avaient beaucoup fatigué. Il se reposa dans le silence de Passy, au milieu d'amis et de travaux scientifiques ; il put mettre la dernière main à ses *Origines gauloises*, et, en l'an V, il en donna une deuxième édition. Il eût désiré, nous le savons déjà, s'éloigner plus qu'il ne l'était de Paris. Une lettre, datée du 28 floréal an V, à son ami Le Coz en fait foi. Voici ce qu'il lui disait :

« La raison qui me fait désirer quitter Paris est que la vie qu'on y mène a quelque chose de trop agité pour satisfaire les goûts d'un homme simple, qui a besoin aujourd'hui de faire succéder un peu de repos à de longues fatigues et à de pénibles travaux. A la campagne ou dans les petites villes, on se trouve dans sa situation naturelle ; et, étant placé entre la société et la retraite, aussi bien qu'entre le repos et d'agréables occupations, l'on se tire de la dépendance en

cherchant les sentiers qui nous dérobent à la foule, et l'on jouit enfin de cette précieuse liberté, sans laquelle on ne peut être véritablement heureux. C'est dans ces sentiments que je quitterais Paris et la grande scène des événements pour chercher l'oubli et l'obscurité.

» Mais comme le gouvernement s'est ménagé de me rappeler au premier moment à son service, certes, si la Patrie se trouvait réduite à appeler encore autour d'elle ses vieux défenseurs, vous sentez avec quels transports je viendrais me ranger de nouveau sous ses drapeaux. Toutes mes richesses, mon cher ami, sont dans mon cœur, dans mon amour pour le pays où je suis né, tout prêt à combattre et à mourir pour lui et pour l'honneur du nom français.

» Je ne varierai certainement jamais dans ces sentiments ni dans ceux que je vous ai voués.

« La Tour d'Auvergne-Corret. »

A cette époque, cependant, Passy n'était pas enclavé dans Paris comme aujourd'hui. Ce n'était pas la grande ville. c'était déjà la campagne; il s'y plut et y resta.

Ses amis.

Il recevait beaucoup de visites : son ami d'enfance, Le Coz, son compatriote, le général Moreau, son camarade de bataille, le général Moncey, Dessoles, également général, et une foule de savants s'occupant de linguistique et d'antiquité, entre autres Eloi Johanneau. président de l'Académie celtique, le tribun Roujoux, Le Gonidec, un autre compatriote.

Voici une lettre digne d'intérêt qu'il adressa à son ami Guezno aîné, membre du conseil des Cinq-Cents, à Audierne, et dans laquelle il lui peignait sa situation à cette époque :

« Passy, 10 ventôse an VI.

» J'ai reçu, mon cher et respectable compatriote, votre

lettre dans un moment où, souffrant et languissant d'une affreuse chute de cheval, j'étais dans l'impossibilité d'y répondre. J'ai constamment gardé, depuis trois semaines, le lit ou la chambre. Mon corps a été couvert de contusions...

» Je tiens une grande vanité d'avoir obtenu votre approbation sur ma conduite dans une circonstance où les honneurs sont venus me chercher, sans que je m'y attende.

» Vous savez sur quelle ligne j'ai toujours marché; on ne me verra jamais m'en écarter, et, comme vous, je mourrai dans la persévérance finale. Vous connaissez aussi, mon cher Guezno, les tendres sentiments qui m'attachent à vous.

» Une cruelle et effrayante expérience m'a, depuis quelque temps, pénétré d'une vérité à laquelle mon cœur ne peut plus se refuser : c'est que l'apathie glace ici tous ou presque tous les hommes, dès que l'intérêt particulier ne les remue pas; cette idée éloignée, toutes les autres ne les occupent et ne les touchent que bien faiblement. Je ne sais où cette morosité nous conduira; n'en jouissons pas moins avec reconnaissance de tous les maux et les plaisirs attachés à la sociabilité et à l'amour du bien public; on prend aisément un goût pour les vertus, quand on en chérit en vous le modèle.

» J'attends avec impatience le moment d'être délivré de mes insupportables douleurs de reins, pour revoir le pays qui m'a vu naître et duquel je suis absent depuis plus de huit ans. Les routes de la Bretagne étant devenues libres, je fais état de diriger la mienne par Quimper, et de là, je pousserai une pointe vers Douarnenez, pour y traiter de mes affaires. Mais ce qui entre le plus dans l'objet de ce voyage, est le plaisir que je me propose de vous aller embrasser à Audierne et de passer avec vous une couple de jours; cette idée m'occupe déjà bien agréablement. Ce que nous ne pouvons nous transmettre par lettre, nous nous le communiquerons, sans crainte, de vive voix.

» Pendant votre séjour à Paris, vous m'avez rendu bien

doux les sentiments qui sortent de l'épanchement du cœur; vous m'en avez fait un besoin.

» Adieu, mon très digne ami, vous êtes heureux par votre propre estime; mais si celle d'un homme qui a su apprécier vos vertus et vos grandes qualités peut encore ajouter à votre satisfaction et à vos jouissances, vous pouvez, avec bien de la certitude, compter sur celle de votre concitoyen et ami.

» La Tour d'Auvergne-Corret. »

Cette lettre, ainsi que celle qui la précède, prouve bien la grandeur et la délicatesse des sentiments du citoyen-soldat. Nous avons, dans notre étude, publié déjà quelques-unes de ses lettres. On nous en fera peut-être un reproche. Nous en donnerons cependant encore d'autres. Notre avis est qu'un biographe qui ne place pas sous les yeux de ses lecteurs la correspondance de son héros ne saurait donner une idée exacte de l'homme dont il raconte la vie. En effet, ses lettres font connaître ses pensées intimes, le fond de son cœur, son véritable caractère. Nous avons été très heureux de pouvoir communiquer quelques-unes des plus intéressantes de La Tour d'Auvergne, celles surtout où il se montre si grand par la modestie et l'élévation de la pensée.

Son opinion sur son époque.

Ses moindres discours également portaient l'empreinte d'une belle âme. Un jour, ses amis lui parlaient de l'armée, de son désintéressement pour les hauts grades et de la perspective qu'il envisageait parfois de son retour dans les camps. Il leur répondit:

« A un nouveau régime, il faut des hommes nouveaux. D'ailleurs, dans ces guerres gigantesques, telles qu'on les fait depuis quelque temps, il faut toute l'activité, tout le feu, toute l'ardeur de la jeunesse, pour pouvoir résister aux fati-

gues d'un pareil métier. On m'a souvent reproché de n'avoir pas accepté de grade supérieur; mais si je ne l'ai pas fait, c'est que je savais bien que je n'étais pas de force à supporter un tel fardeau. Dans ma dernière campagne, on m'a forcé en quelque sorte d'accepter un commandement qui avait une certaine importance ; je l'ai rempli du mieux que j'ai pu; mais aussi, à bout de forces, et si la paix n'était pas venue me donner un peu de repos, j'aurais succombé à la fatigue. Franchement, je suis trop vieux pour pouvoir me charger d'un commandement quelconque; seulement, si la patrie avait encore besoin de mes services, je pourrais faire encore le coup de fusil comme vétéran et comme grenadier. »

Il est menacé de perdre son nom. — Lettre au Directoire.

La Tour d'Auvergne tenait beaucoup à sa parenté avec la famille de Turenne, et à son nom qui la rappelait sans cesse. Un décret du Directoire allait cependant le priver du droit de porter ce nom. Il écrivit alors la lettre suivante :

« *Aux citoyens composant le Directoire exécutif.*

» Passy, le 22 nivôse, an VI,

» Citoyens Directeurs,

» Un officier qui a mérité l'estime de ses concitoyens, pour avoir courageusement et constamment servi la patrie et la cause de la liberté dans la double carrière des armes et des lettres, le capitaine Théophile-Malo La Tour d'Auvergne-Corret, apprenant que le Directoire exécutif s'occupe en ce moment de mesures pour l'exécution de la loi qui interdit à tout citoyen français de prendre d'autres noms et prénoms que ceux portés dans leur acte de naissance, cet officier demande s'il peut être atteint par cette loi, d'après un acte authentique qu'il offre de produire du chef de la maison de Bouillon, le Duc Godefroy, de La Tour d'Auvergne, qui l'a

reconnu descendant de Henry de Corret, fils naturel de Henry de La Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, prince souverain de Sedan et Raucourt, et père du maréchal de Turenne. Cet acte ou diplôme a été enregistré en la ci-devant cour souveraine de Bouillon, le 23 octobre 1779, et a été confirmé par un second, le 5 avril 1785. Le réclamant, Théophile-Malo de Corret, y est autorisé à faire précéder son nom de Corret de celui de La Tour d'Auvergne. Cette addition de nom, qui ne lui a jamais été contestée sur ses brevets et commissions, avant ni depuis la Révolution, la serait-elle aujourd'hui, où cet officier s'efforce, devant les ennemis de son pays, de rendre au nom qu'il porte une partie du lustre qu'il en retire. Comme il justifie d'un acte ancien et authentique, il demande, par un arrêté supplétif du Directoire, à être maintenu dans la possession du nom de la famille qui l'a reconnu, ainsi que dans son état civil.

» Le citoyen Théophile-Malo La Tour d'Auvergne-Corret.

» ancien commandant de grenadiers
dans l'armée des Pyrénées-Occidentales. »

Cette requête si noble fut écoutée et La Tour d'Auvergne put conserver son nom.

Sa bienfaisance.

Son humanité était inépuisable et il se serait mis dans la misère pour secourir les malheureux qui l'approchaient. Il en était réduit à son humble pension de capitaine et encore on arriva à ne le payer qu'en assignats. Un jour cependant vint où il eut besoin d'argent, de numéraire. Il demanda au ministère une avance de quelques écus. Le Ministre de la guerre mit immédiatement 1,200 francs à sa disposition. La Tour d'Auvergne prit 120 francs seulement en disant :

« Je reviendrai à la charge, si j'ai de nouveaux besoins. »

Et non seulement il n'y retourna pas, mais encore il rendit quelques mois plus tard l'avance même qu'on lui avait faite.

La Tour d'Auvergne et le duc de Bouillon.

Le duc de Bouillon, son parent, que La Tour d'Auvergne avait fait rayer de la liste des émigrés, lui vouait toujours une grande affection. Un jour qu'il était à dîner chez le prince, il fut le seul à l'appeler citoyen. Connaissant le mauvais état de sa fortune, le duc voulut lui faire accepter sa terre de Beaumont-sur-Eure qui rapportait 10,000 livres de revenus. La réponse de La Tour fut celle-ci :

— Je vous remercie, citoyen-duc, je n'accepterai pas. J'ai ce qu'il me faut.

« Vos bontés, lui écrivait-il encore à ce sujet, et les offres que vous me faites pénètrent mon cœur de reconnaissance; mais mon cœur est tel, que s'il s'ouvre avec joie à ce sentiment, il se ferme par antipathie à toutes sortes de dons. N'attribuez, je vous prie, ce refus à une ridicule vanité; celle-ci est aussi éloignée de mon caractère qu'elle me conviendrait peu vis-à-vis de vous. »

La Tour d'Auvergne sur la liste des Directeurs.

On eut l'idée de l'inscrire sur une liste dans laquelle se choisissait le remplaçant d'un des cinq Directeurs sortant à cette époque. Il écrivit, à cette occasion, à son beau-frère :

« Passy, 12 ventôse an VI.

» Je ne sais comment je me suis trouvé placé sur une liste de quinze personnes, dont l'une serait désignée pour remplacer celui des directeurs qui doit quitter au 1er germinal. Tout le monde connaît mon incapacité et mon abnégation des honneurs et des rangs, que j'ai toujours repoussés. Je n'ai apporté dans la Révolution d'autres sentiments, d'autres idées que ceux du bonheur et de l'indépendance de ma patrie, et je n'ai jamais séparé l'amour de l'ordre et du bien public de toute ma conduite civique. Mon atta-

chement inviolable aux lois constitutionnelles de mon pays a nécessairement dû me faire beaucoup d'ennemis, moi qui ne hais personne ; aussi, je range au nombre de leurs procédés insidieux la désignation qu'ils auraient faite de moi en me plaçant dans le nombre des quinze dont je viens de parler, désignation d'autant plus insignifiante et ridicule que le choix des remplaçants en question n'appartient qu'aux deux conseils. Vous avez bien pu vous apercevoir combien j'étais insensible aux honneurs par toute ma conduite dans la Révolution. En me parlant, dans votre dernière, des intentions de notre département en ma faveur, à l'époque des élections, avez-vous rien trouvé dans ma réponse qui annonçât mon inclination de répondre à l'honorable souvenir de mes compatriotes ?

» La Tour d'Auvergne-Corret. »

Son dictionnaire et son glossaire.

Notre héros, rétabli peu à peu de ses fatigues, s'était jeté en plein dans ses travaux littéraires et il en jouissait délicieusement ; la guerre et les changements fréquents de garnison lui en avaient toujours refusé les facilités si nécessaires. C'est à cette époque qu'il composa son Dictionnaire breton-gallois et français, et qu'il commença son Glossaire polyglotte où les mots de 42 langues, tant vivantes que mortes, sont mis en parallèle. Ces deux ouvrages, dont le second inachevé, sont restés manuscrits. Il serait difficile de dire ce qu'il apporta dans ces travaux de recherches érudites et consciencieuses. Outre les langues anciennes qu'il avait étudiées dans sa jeunesse, il possédait à peu près toutes les langues vivantes de l'Europe, et, de plus, il était très versé dans les différentes branches de l'histoire ancienne. Il était en correspondance avec les savants de différents pays, et il faisait partie depuis 1788 de l'Académie espagnole d'histoire.

La Tour d'Auvergne et la renommée.

Les vertus, la modestie de La Tour d'Auvergne l'avaient fait connaître à la foule et parfois, dans les gazettes, on racontait quelque trait, quelque réponse de lui. Cela le chagrinait considérablement. Un jour, on avait prononcé son nom au Directoire ; il en fut morose pendant plus de huit jours. Une fois, se trouvant chez le citoyen Le Bour, libraire, il déchira les pages d'un livre où l'on faisait son éloge. Il en paya le prix, mais Le Bour conserva religieusement les trois volumes dont La Tour d'Auvergne arracha ainsi les pages.

Il remplace à l'armée le fils de Le Brigant.

Un événement imprévu vint l'arracher à son repos si longtemps rêvé, à ses travaux si chèrement aimés. Le Brigant, ce savant qui était son compatriote et ami, lui avait écrit cette lettre :

« Je me suis marié deux fois ; j'ai été père de douze enfants ; une partie sont morts, les autres sont établis loin de moi et ne peuvent m'être d'aucun secours. Je viens de perdre une de mes filles, qui était mon seul soutien. Trois de mes fils sont morts en combattant pour la patrie ; il ne me reste plus que mon plus jeune, mon Benjamin, celui que je considérais comme l'appui de ma vieillesse ; la réquisition vient de me l'enlever, et il a été envoyé à l'armée de Sambre-et-Meuse. Je viens, mon cher ami, vous prier d'appuyer de votre crédit la demande que j'adresse au Directoire pour me faire rendre cet enfant chéri. J'ai soixante-seize ans, et il me semble qu'après avoir fourni trois défenseurs morts glorieusement au champ d'honneur, on peut bien ne pas me priver du seul enfant qui me reste. Je connais assez votre cœur pour être persuadé que vous ferez

tous vos efforts pour me faire accorder une faveur qui ne sera en réalité qu'un acte de justice. »

Quelques jours après, Le Brigant reçut cette réponse de La Tour d'Auvergne :

« Mon cher ami, votre fils vous sera rendu. Je lui ai trouvé un remplaçant. »

Or, ce remplaçant, c'était lui-même, qui demanda comme une faveur et obtint d'être admis à remplacer le fils de son ami. N'est-ce pas magnifique et grand, ce dévouement et cette simplicité dans le sacrifice ?

La Tour d'Auvergne rejoignit l'armée en Suisse, et choisit son rang dans les grenadiers de la 46e demi-brigade, commandée par son ami Forty. Il savait d'ailleurs retrouver, dans cette armée, quelques-uns des héros de son ancienne et célèbre *colonne infernale*. La 148e demi-brigade n'existait plus ; il y fût certainement, sans cela, venu reprendre sa place à l'ombre de son drapeau. Après avoir fait partie de l'armée des Côtes de l'Océan, en Vendée, sous Hoche, cette demi-brigade fut envoyée, après la pacification de la contrée, en garnison à Tours. Là, le 19 février 1797, elle fut dissoute ou du moins amalgamée de nouveau avec la 85e et quatre bataillons de nouvelle formation pour composer la 34e demi-brigade de ligne de deuxième formation. La Tour d'Auvergne, après tous ces changements, préféra combattre à l'armée de Suisse, dont le général Dessoles, son ami, faisait partie, et dans la demi-brigade d'un autre ami, le chef de brigade Forty. Cette 46e demi-brigade ne venait pas, comme on l'a cru, du 46e d'infanterie formé par le ci-devant régiment de Bretagne, lorsque le règlement du 1er janvier 1791 supprima les noms portés par les régiments. Ce premier 46e, par la loi du 21 février 1793, et dans le courant de l'année suivante, disparut et chacun de ses deux bataillons constitua le noyau de deux demi-brigades qui prirent les numéros 91 et 92. Ce fut seulement au commencement de l'an V, en Bretagne, que la 46e demi-bri-

gade, à laquelle vint La Tour d'Auvergne en Suisse, fut organisée (1er brumaire-22 octobre 1796). Ses cadres (officiers et sous-officiers) furent pris à l'ancienne 17e demi-brigade de bataille, à la 107e, au 2e bataillon du 9e d'infanterie (ci-devant Normandie) et aux deux bataillons du 39e (ci-devant Ile-de-France). Quant aux soldats, on les reçut par détachements de 20 hommes de chacun des corps d'infanterie de l'armée de l'Ouest. On voit que le régiment de Bretagne ne fut pour rien dans cette formation; cependant comme le numéro 46 était celui de son ordre de bataille avant 1791, on fut toujours poussé, dans tous les corps qui prirent ce numéro, à garder les traditions de l'ancien régiment de la monarchie. C'est ce qui fait que notre 46e actuel, qui est resté le même depuis sa dernière organisation sous la Restauration (1821), a repris la devise du régiment de Bretagne et a considéré comme siens tous les faits, événements et personnages se rapportant au numéro du régiment.

Nous avons dit que les hommes venaient des corps de l'armée de l'Ouest. Or, nous savons que la 148e avait été envoyée dans cette région et qu'elle y avait formé la 34e demi-brigade, à peu près au même moment où s'organisait la 46e. Vingt soldats certainement en furent tirés et notre héros dut retrouver de ses frères d'armes des Pyrénées dans les rangs de sa nouvelle famille militaire.

Dans un historique manuscrit du régiment, nous avons lu qu'à la formation de la 46e demi-brigade, la compagnie de grenadiers de la 148e, commandée autrefois par La Tour d'Auvergne, y avait été versée entière, et que c'était là la raison qui le fit venir à la 46e. Il nous a été impossible de vérifier cette assertion, dont nulle autre part, du reste, nous n'avons pu trouver trace.

Arrêtés du Directoire.

Voici deux pièces intéressantes émanant du Directoire auquel la demande de La Tour était parvenue. La première est l'arrêté que le Directoire prit, la seconde est un extrait de ses Registres :

Arrêté du 9 germinal an VII de la République française.

« Le Directoire exécutif, sur le rapport du Ministre de la guerre,

» ARRÊTE :

» ART. Ier.

» Le citoyen La Tour d'Auvergne-Corret est autorisé à rejoindre une des armées de la République.

» ART. II.

» Il fera le service de son grade comme volontaire, et jouira du traitement de capitaine de 3e classe.

» ART. III.

» Le Ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent arrêté qui ne sera pas imprimé. »

» Pour expédition conforme :

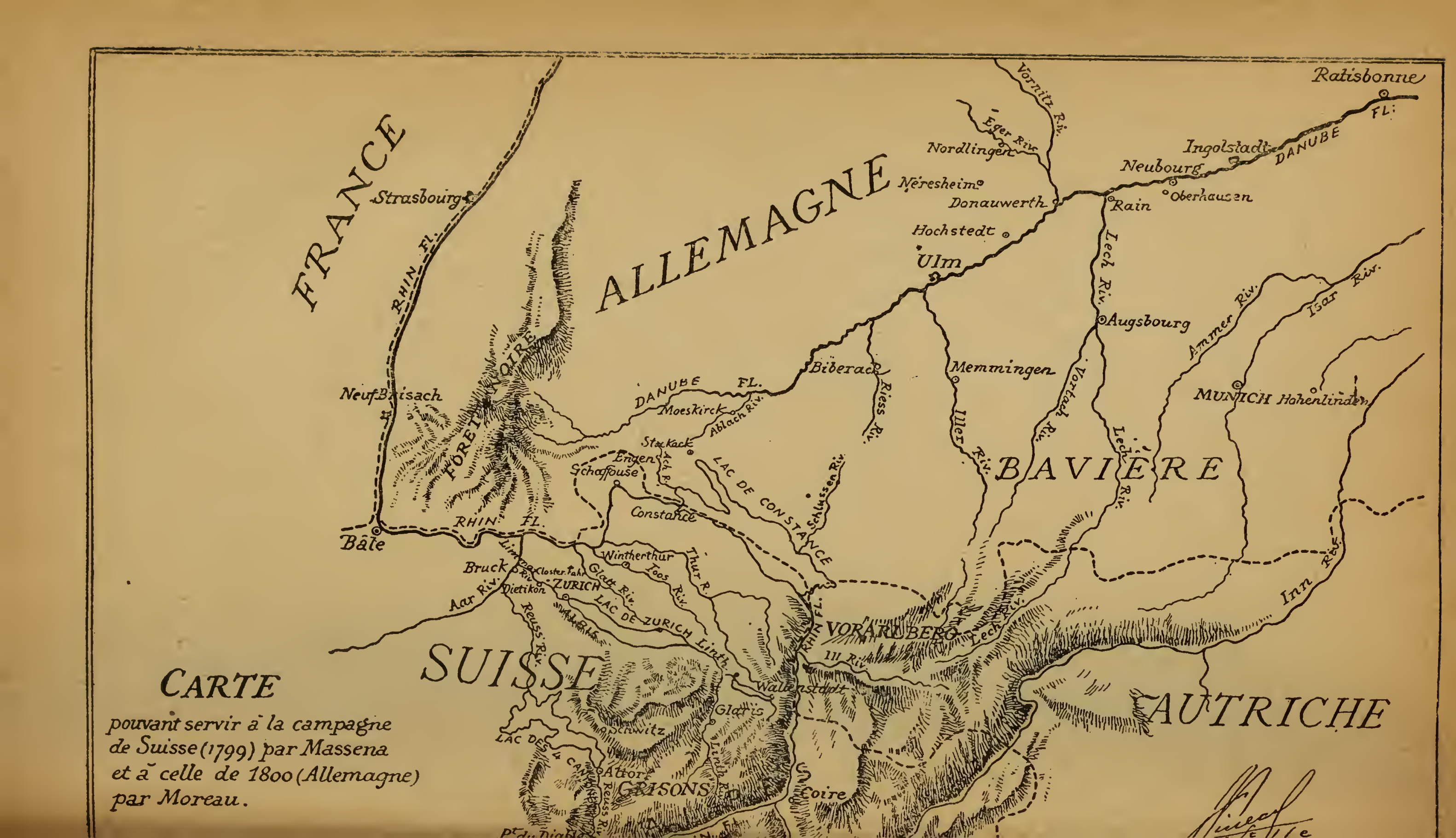
» *Le Président du Directoire exécutif.*

» Signé : P. BARRAS. »

Extrait des Registres du Directoire exécutif du 23 floréal an VII de la République française.

» Le Directoire exécutif, sur la proposition du Ministre de la guerre, arrête ce qui suit :

« Le citoyen La Tour d'Auvergne-Corret, ancien capitaine d'infanterie, autorisé par arrêté du 9 germinal dernier, à rejoindre une des armées de la République, pour y faire le



CARTE

pouvant servir à la campagne de Suisse (1799) par Massena et à celle de 1800 (Allemagne) par Moreau.

service de son grade, comme volontaire et avec les appointements de 3e classe attribués aux capitaines, y jouira de ceux de la 1re classe de ce grade, à compter du jour de son arrivée à l'armée.

« Le Ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui ne sera pas imprimé.

» Signé : P. Barras. »

Comme on voit, il ne servit pas comme simple grenadier, ainsi qu'on le croit généralement, mais bien en qualité de capitaine volontaire. A son arrivée à la 46e demi-brigade, vainement le capitaine de la compagnie de grenadiers du 2e bataillon, à laquelle il vint se placer, voulut-il lui en céder le commandement, La Tour d'Auvergne ne consentit qu'à partager avec lui.

Situation de la France et de l'armée.

Lorsqu'il arriva à l'armée, en Suisse, sous le général Masséna, voici quelle était la situation (1). La France avait à lutter contre l'Autriche, la Russie, l'Angleterre. Depuis le commencement de la Révolution, notre pays ne s'était pas trouvé dans une position aussi critique. Nos frontières étaient partout menacées, sauf aux Pyrénées. Les Russes et les Autrichiens, avec Souwarof et Kray, nous avaient repris l'Italie, l'archiduc Charles et Korsakof menaçaient fortement Masséna en Suisse ; Anglais et Russes débarquaient en Hollande, et en repoussaient Brune. La situation était terrible. Déjà, des yeux inquiets regardaient vers l'Egypte, où s'immortalisait Bonaparte, pour y trouver un sauveur.

Masséna avait 100,000 hommes contre 140,000 Autrichiens et 40,000 Russes. Il venait de quitter la ligne du Rhin pour occuper d'abord celle de la Thur, ensuite celle de la Limmat et de la Linth, à hauteur de Zurich. Lecourbe

(1) Tous les détails de cette campagne sont empruntés en partie à l'*Histoire des Français*, de Lavallée.



était sur la Reuss et communiquait par Altorf. C'est pendant ce mouvement de retraite que La Tour d'Auvergne arriva à notre régiment, apportant l'appoint de son courage et de ses talents militaires. En Suisse, il se retrouvait. Ne connaissait-il pas à fond cette guerre de montagne que Lecourbe mena si heureusement pendant toute la campagne?

La 46e demi-brigade faisait alors partie du corps de réserve commandé par le général Klein et occupait Mellingen, sur la Reuss, au sud de Bruck.

Masséna se retrancha sur les hauteurs en avant de Zurich. L'archiduc Charles vint l'y attaquer les 16 et 17 juin 1799; il fut repoussé. Mais Masséna, quoique vainqueur, se décida à évacuer la ville et les hauteurs pour se replier derrière la Limmat, sur les montagnes de l'Albis, où il resta sur la défensive pendant trois mois.

Vers la fin d'août, la 46e quitta la réserve pour prendre rang à la division Ménard. Toutefois, les compagnies de grenadiers, comme toutes celles du centre et de la gauche de l'armée, furent réunies en un corps d'élite qui fut placé sous les ordres du général Humbert. Ce corps de grenadiers fit partie de la division Klein.

En Italie, Russes et Autrichiens ne s'entendaient pas. Souwarof, hautain et brutal, déplaisait. On décida de l'envoyer en Suisse au secours de l'archiduc; il devait franchir le Saint-Gothard. Avec toutes ces forces, on devait fatalement écraser Masséna et pénétrer en France par Bâle.

Masséna n'avait plus que 60.000 hommes; Lecourbe, avec 12,000, gardait le Saint-Gothard, la Reuss et la Haute-Linth; Soult, avec 15,000, était posté entre les lacs Wallenstadt et Zurich; Masséna, avec 30,000, allait de Zurich à Bruck. Tous les regards étaient fixés sur cette armée, d'où dépendait le salut du pays; une bataille perdue conduisait les Cosaques et les Uhlans dans la Bourgogne et jusqu'aux portes de Paris. Le danger semblait plus grand qu'à l'époque de Valmy.

Bataille de Zurich.

Korsakof, ayant résolu une attaque générale sur la Linth-Limmat pour favoriser les opérations de Souwarof contre le Saint-Gothard, porta le gros de ses forces dans Zurich, pour déboucher de là sur l'Albis, pendant que le général autrichien Hotze passerait la Linth et que son compatriote Jellachich arriverait à Schwitz.

Masséna le prévint. Après avoir ordonné à Soult de prendre l'offensive sur la Linth, et à Molitor (aile gauche de Lecourbe) de gagner Glaris, il laissa Mortier et Klein avec 15,000 hommes sur la rive gauche devant Zurich, fit forcer par Oudinot, le Bayard de l'armée, avec 15.000 hommes, le passage de la Limmat à Dietikon et se porta sur Zurich par la rive droite, en coupant la route de Wintherthur. De cette façon, la 46e, dans la division Ménard, marchait sous Oudinot, tandis que La Tour d'Auvergne, avec les grenadiers de la 46e, restait sur la rive gauche avec Klein.

Les Russes furent surpris sur les deux rives. Masséna et Oudinot, sur la rive droite, les battirent et les refoulèrent violemment dans la ville (25 septembre 1799). Sur l'autre rive, ce même jour, Mortier, qui s'était ébranlé dès le matin, avait dû un moment reculer devant les forces supérieures de l'ennemi ; mais la division Klein, dans laquelle combattait avec une ardeur juvénile La Tour d'Auvergne à la tête de nos grenadiers, rétablit le combat et obligea les Russes à se retirer sous le rempart de Zurich. Ils étaient enveloppés de toutes parts et n'avaient plus qu'à se faire jour ou à mettre bas les armes.

Le lendemain 26, Masséna et Mortier redoublèrent leurs efforts, et Zurich, enveloppée de feux, allait être emportée ; alors Korsakof, ayant ramené toutes ses troupes à la rive droite, pour s'ouvrir un passage vers le Rhin, forma une seule colonne de son armée et chargea Masséna avec furie.

L'infanterie parvint à passer ; mais Oudinot, survenant à temps, fit battre la charge, s'avança sur le centre ennemi, la baïonnette en avant, et, culbutant tout devant lui, emporta la porte de la Limmat, tandis que Klein pénétrait dans Zurich par la rive gauche avec ses grenadiers. La cavalerie, l'artillerie russes, ainsi que les bagages furent rejetés dans la ville et pris. Korsakof s'enfuit en désordre sur le Rhin, qu'il repassa avec 14,000 hommes seulement.

La Tour d'Auvergne à Zurich.

Pendant cette admirable manœuvre, La Tour d'Auvergne se distingua par son entrain retrouvé de ses anciennes campagnes, par son courage héroïque et surtout par sa grande humanité. Le fait suivant en est un touchant exemple.

A l'attaque de Zurich, il entra le premier dans la ville avec ses grenadiers. Il empêcha, par son sang-froid et sa fermeté, une inutile boucherie. Un petit tambour russe, plus enragé que les autres, résistait malgré tout et battait la charge quand même. La Tour d'Auvergne courut à l'enfant, lui tira paternellement l'oreille en lui disant :

« Mais rends-toi donc, petit entêté. »

Dans cette circonstance, on voit la bonté et le fond généreux du cœur de ce vieux soldat. Il abhorrait l'effusion inutile du sang et prenait les prisonniers sous sa protection. Son grand soin était, dans cette campagne comme dans celles des Pyrénées, de préserver des fléaux de la guerre les vieillards, les femmes, les enfants, tous ces pauvres gens qui doivent subir la présence de l'ennemi de leur pays et qui se trouvent à sa merci.

On ne prête qu'aux riches. Ce proverbe s'applique parfaitement à La Tour d'Auvergne et à l'humanité touchante qui animait son âme. Deux de ses biographes racontent le fait suivant, qui nous paraît controuvé.

Trois bataillons russes défendaient le pont de la Limmat

à Dietikon. Surpris, confondus par la vivacité de l'attaque et les forces considérables qui arrivaient, les Russes se replièrent et se retranchèrent sur le plateau de Closter-Fahr, dans un bois. On les enveloppa et on essaya de leur faire mettre bas les armes. Mais ils se défendaient avec le courage du désespoir et ne voulaient nullement se rendre. Il fallait les tuer l'un après l'autre pour les déloger. Plus des deux tiers étaient par terre, quand La Tour d'Auvergne, émerveillé de ce courage et désolé de voir cette boucherie, se serait avancé seul, aurait fait cesser le feu des nôtres, et, à l'aide de son savoir en linguistique, se serait fait comprendre des Russes. Ces pauvres diables, qui s'attendaient tous à mourir, auraient alors jeté leurs armes et se seraient constitués prisonniers.

S'il n'y a pas d'erreur de lieu, c'est-à-dire si c'est bien à Closter-Fahr que cet acte d'humanité a été accompli, nous sommes forcé de constater que La Tour d'Auvergne y a été complètement étranger, car il se trouvait à ce moment avec les grenadiers, sous Klein, sur la rive gauche. Il y a donc lieu de considérer ce récit comme apocryphe, à moins qu'un autre officier de la 46e demi-brigade, qui, elle, combattait en effet avec Oudinot à Dietikon et à Closter-Fahr, n'en ait été le véritable héros, et qu'on en ait ensuite, en vertu du proverbe qu'on citait plus haut, fait bénéficier La Tour d'Auvergne, qui n'avait cependant pas besoin de cela pour passer aux yeux de la postérité comme un des guerriers les plus humains de son époque.

La victoire de Zurich.

Pendant ces deux journées de combats qui tournèrent si heureusement à l'avantage de Masséna, ses lieutenants complétaient sa victoire. Soult tuait Hotze sur la Linth et lui faisait 3,000 prisonniers; Lecourbe, opposé à Souvarof, défendit pied à pied chaque gorge, chaque rocher, chaque torrent. Les tirailleurs infatigables semèrent de

cadavres russes l'effroyable vallée de la Reuss, du Trou-d'Uri, du Pont-du-Diable. Souvarof se rejeta sur Altorf, puis sur Schwitz, mais il y trouva Masséna; il essaya de percer vers Glaris, mais la route était barrée par Molitor; alors, abandonnant ses bagages, il se jeta dans les neiges vers Coire et y arriva, furieux contre les Autrichiens, avec seulement 12,000 hommes.

Ce fut la fin des opérations mémorables qui prirent le nom de bataille de Zurich, bataille à laquelle la 46e demi-brigade, avec La Tour d'Auvergne, prit une part glorieuse. Notre drapeau en porte fièrement aujourd'hui, en lettres d'or, le souvenir dans ses plis. Masséna, c'est sa plus grande gloire, avait empêché l'invasion. Les victoires, quelles qu'elles soient, sont toujours belles, mais bien plus belles et grandes sont celles qui sauvent la patrie! Et la bataille de Zurich est une de celles-là.

Il rentre à Passy.

La campagne de 1799 terminée, La Tour d'Auvergne revint à Passy. Il rapportait des médailles de Vindonisse et de précieux trésors de science découverts en Suisse et en faisait hommage à son ami Le Brigant, le remerciant de lui avoir fait faire une si belle campagne. Sa lettre à Le Brigant nous fait d'ailleurs entrevoir le secret de toute sa vie, si modeste et si désintéressée. Citons ce fragment :

« Mon cher Le Brigant,

. . . .

» . . . Je me suis excusé d'accepter la place dont vous me parlez (celle de membre du Corps législatif, nomination dont nous dirons un mot tout à l'heure). La faveur, la fortune, l'éclat des rangs et des honneurs ne m'ont jamais ébloui; je me suis toujours tenu à la place où la Révolution m'a trouvé et l'ai gardée avec autant de soin que le soldat fidèle en met

à conserver le poste qui lui est confié. Mon âge et mes infirmités m'ayant mis hors de la lice, je vis maintenant dans la plus profonde retraite avec ma pension de réforme. Je ne vais plus à Paris et n'approche d'aucune personne en place. Je ne lis aucun journal, me trouvant beaucoup plus heureux par ce qu'on me laisse ignorer que par ce qu'on pourrait m'apprendre.

» Vous me parlez toujours de votre reconnaissance, tandis que c'est moi qui vous en dois une bien grande de m'avoir mis à même de faire une bonne action. Ne m'humiliez pas, je vous prie, en la publiant, et ne me faites pas perdre le désir qui m'occupe sans cesse de trouver des occasions d'obliger mes semblables.

» J'ose attendre cette grâce de votre amitié ; si je l'obtiens je veux la payer de toute ma reconnaissance, ainsi que de mon invariable attachement.

» La Tour d'Auvergne-Corret.

» 4 nivôse an VIII, Passy. »

La Tour d'Auvergne et le petit-fils du maréchal de Saxe.

Pendant sa campagne en Suisse, il eut à s'occuper d'un petit-fils du maréchal de Saxe, nommé Maurice Dupin, qu'on lui avait recommandé. Il écrivait de Passy, à sa mère, Mme Dupin-Francueil (1), le 18 brumaire an VII, la lettre suivante :

« Tout me fait un devoir, Madame, de répondre, dans l'instant même, à votre obligeante lettre du 9, qui vient de m'être remise dans ce moment seulement. Je paie, à tous les sentiments qui y sont exprimés, un juste tribut d'admiration et de vénération. Le combat intéressant qui y règne, d'un bout à l'autre, entre la tendresse d'une mère et l'amour

---

(1) Mme Dupin-Francueil, née de Saxe, est la grand'mère de George Sand.

de la gloire qui la frappe en d'heureux instants, laisse de bien douces impressions dans le cœur d'un homme qui a aussi eu le bonheur d'avoir une mère tendre et douée, en même temps, d'une âme forte et courageuse.

» Soyez tranquille, Madame, sur le sort de votre enfant : le grand homme sur les traces duquel il marche fièrement veille sur ses jours et sur sa destinée. Vous lui cherchez des protections : il me semble, Madame, que vous lui en avez ménagé de bien puissantes en contribuant, comme vous l'avez fait, à la perfection morale et physique de son individu. J'ai été témoin de l'impression que sa présence fit sur nos généraux, à notre rencontre à Rieder-Willer. Sa conduite, pendant tout le temps qu'il y resta, nous offrit à tous un assemblage de discrétion, de politesse, de douceur et de liant dans ses manières, qui lui gagnèrent tous les cœurs. Le général Humbert voulut obtenir sa parole qu'il le suivrait en Irlande. Le général Molitor vient de l'appeler près de lui pour suppléer un de ses aides de camp qui est malade. Tout annonce qu'il ne tardera pas à se mettre à la place où son éducation, son caractère et beaucoup d'autres avantages l'auraient déjà mis, si les principes qui nous régissent n'avaient point été si défavorables à ses premiers pas dans la carrière.

» Son premier capitaine, le citoyen Coussaud, vient d'être nommé adjudant-général. Il est l'ami intime de Masséna et peut tout auprès du général en chef. Vous ne désapprouverez peut-être pas, Madame, que je vous engage à lui écrire ; l'intérêt qu'il a déjà paru prendre au jeune Maurice, et les conseils qu'il s'est quelquefois permis de lui donner, inspirent la plus grande confiance dans les démarches que je suis bien sûr qu'il s'offrira encore de grand cœur de faire en sa faveur. Je reste toujours bien persuadé, Madame, que nous aurons la paix cet hiver; je l'ai prédit à votre fils et je vous prie d'enregistrer ma prédiction. J'espère que l'événement justifiera ce que j'ai prévu, et que cette paix, si dé-

sirée, vous consolera de vos longues souffrances en vous restituant l'objet de votre tendresse, au sort duquel je ne cesserai jamais de m'intéresser.

» Agréez, je vous prie, Madame, etc.

» LA TOUR D'AUVERGNE-CORRET. »

Pour le même jeune homme, il écrivait ce qui suit au général Lacuée, alors employé au ministère de la guerre :

« Passy, rue Basse, n° 66, 17 frimaire an VII.

» Général,

» J'ai fait jusqu'ici diverses tentatives pour obtenir un congé d'hiver au petit-fils du maréchal de Saxe, le jeune Maurice Dupin, fils unique, doué de tous les avantages que donnent la nature, la fortune et l'éducation la plus soignée. Ce jeune homme, sans être de la réquisition, vint, l'année dernière, de son propre mouvement, s'offrir à faire la campagne. Je le plaçai dans le 10e chasseurs à cheval, où son courage et sa bonne conduite l'ont fait élever au grade de brigadier. Sa santé est si délicate qu'il me paraît impossible qu'il puisse résister à une campagne d'hiver. Le vœu de sa mère serait qu'il lui fût accordé un congé de trois mois pour le rétablissement de sa santé. Je joins ici la lettre que je reçois de la fille du grand Maurice. Je connais votre cœur, vous ne la lirez pas sans émotion : vous lui accorderez protection et faveur. Je vous ai déjà entretenu de cette affaire délicate. S'il s'agissait de mes intérêts propres, je serais réservé dans la crainte de vous importuner; mais, dans cette circonstance, si je deviens importun, c'est par la crainte de n'être pas assez pressant.

» Daignez, général, etc.

» LA TOUR D'AUVERGNE-CORRET,

» Capitaine de grenadiers à la 46e demi-brigade »

Son attitude au 18 Brumaire.

Le général Bonaparte, cependant, était revenu d'Egypte. On sait comment, le 18 brumaire, il renversa le Directoire et la Constitution de l'an III, et s'empara du pouvoir comme Premier Consul. La Tour d'Auvergne, dans sa retraite de Passy, avait vu passer cette révolution sans y prendre part, ne songeant qu'à ses travaux littéraires. Tandis que tant d'autres s'agitaient auprès du nouveau pouvoir pour en avoir des places, lui se tint dans l'ombre et se renferma dans ses études et le commerce des amis nombreux que nous lui connaissons et qui, de nouveau, vinrent le visiter dans sa petite maison de Passy. Malgré la tranquillité et le repos qu'il y goûtait, il gardait toutefois au fond de son cœur un grand désir de ne pas y terminer ses jours. Ecoutons-le, dans la lettre qui suit, nous résumer, dans un abandon intime et charmant, toute son existence et ses derniers projets :

« *Au citoyen Girard, propriétaire foncier, à Auch, département du Gers.*

» Passy, 13 pluviôse an VIII.

» Citoyen,

» Un hasard heureux m'a fait rencontrer l'ami Kieulin, qui me remit votre lettre du 16 nivôse. Je n'ai pas besoin d'autre excuse auprès de vous, si j'ai tant tardé à vous répondre. Parvenu à l'extinction des forces physiques, je vis ici de la manière la plus conforme à mes goûts, dans la retraite et l'obscurité la plus profonde, n'approchant les hommes constitués en dignité que pour les saluer, jamais pour leur rien demander. J'attends le moment où ma malheureuse patrie, la Bretagne, soit tranquille, pour revoir mes foyers, habiter une chaumière qui m'est restée, et aller choisir mon tombeau, à côté de mon berceau. Voilà quelle est aujourd'hui

mon unique ambition, après celle de voir la France libre, heureuse et en paix. Si je recouvre une partie de la bienveillante santé que j'ai perdue, j'emploierai à écrire, pour le pays qui m'a vu naître, le temps où je me verrai réduit à ne pouvoir plus le servir de mon épée. Cette douce occupation, à laquelle se mêlera souvent le souvenir de mes amis, fera le principal bonheur du soir de ma vie. Adieu, citoyen, il ne sera jamais en mon pouvoir d'oublier les marques de votre amitié. Elles m'autorisent à vous prier de croire toujours à celle du capitaine

» La Tour d'Auvergne-Corret. »

Il est nommé député, puis sénateur.

Il fuyait avec persévérance, il le dit et nous le savions déjà, les dignités et les honneurs ; un beau jour, cependant, ceux-ci vinrent le trouver dans sa retraite. Dans les grands corps de l'Etat, on se reprocha l'oubli dans lequel on laissait un tel héros, et on voulut le réparer. Des membres du Corps législatif l'appelèrent parmi eux (voir plus haut la lettre à Le Brigant); ils le savaient d'ailleurs aussi distingué comme administrateur militaire que comme homme d'exécution. Sa rare modestie était bien connue, il fut nommé sans avoir été consulté. Il se hâta de décliner cet honneur, non par indifférence, ni dédain, mais parce qu'il pensait être plus utile à sa patrie sur les champs de bataille :

« Mon poste à moi, disait-il, est aux armées. Je ne puis bien faire deux choses à la fois, me battre et faire des lois ; je ne veux en ce moment que les observer et les défendre. Si la France jouissait de la paix, je n'aurais pas hésité à servir encore mon pays dans le sein du Corps législatif ou du Sénat ; mais l'instant n'est pas arrivé. »

Au Corps législatif, il fut remplacé par Devisme, en pluviôse an IX, et, malgré ses refus, il obtint encore, pour une

place de sénateur vacante, presque la majorité des voix au scrutin indicatif des candidats. Nous donnons une des lettres qu'il écrivit pour demander que sa démission fût acceptée ; elle mérite vraiment d'être citée :

« Passy, 15 nivôse an VIII.

» Citoyens sénateurs,

» J'ose vous demander avec insistance de vouloir bien satisfaire à la chose publique en acceptant la démission que j'ai déjà pris la liberté de vous offrir, d'une place que je suis hors d'état de pouvoir remplir (celle de législateur), à laquelle une prévention beaucoup trop favorable de votre part m'avait élevé. Mais en même temps, comme je n'eus jamais à rougir d'avoir hésité de servir ma patrie, ni d'avoir été sourd à sa voix, ne consultant ni mon âge ni mes infirmités, je déclare être prêt à retourner dans les rangs de nos valeureux défenseurs, et à marcher partout où la gloire et l'intérêt de la Patrie pourraient de nouveau m'appeler. D'autres la serviront avec plus d'avantage et de succès pour elle, mais personne avec plus d'affection et de dévouement. Ces sentiments et le souvenir de vos bontés seront toujours unis dans mon cœur à la sincère et respectueuse reconnaissance dont je vous prie d'agréer ici l'hommage,

» La Tour d'Auvergne-Corret,

» *Capitaine réformé d'infanterie.* »

Cette admirable lettre, si pleine de patriotisme, fut lue en séance publique au Sénat ; elle souleva d'unanimes applaudissements. Le modeste et héroïque soldat n'en demandait pas tant.

Le général Lamarque et notre héros.

Quelques jours avant l'envoi de la précédente lettre aux sénateurs, il écrivait à l'adjudant général Lamarque cette autre page, où se peint à nouveau et d'une manière plus éclatante que jamais sa modestie touchante et presque unique dans l'histoire des hommes :

« Passy, 9 nivôse an VIII.

» Mon cher camarade,

» J'ai à regretter qu'une de ces contradictions du sort auxquelles je suis plus accoutumé que personne m'ait privé du plaisir de vous découvrir à Paris pendant le séjour que vous y avez fait.

» Depuis le 28 vendémiaire, je suis en réforme : ma mise en cette position avait déjà été arrêtée par une loi du 28 fructidor précédent, à la suite d'une mesure générale dans laquelle je me suis trouvé compris.

» L'histoire des campagnes des Pyrénées, confiée à une plume telle que la vôtre et à un des braves qui s'y signalèrent, ne peut manquer d'exciter le plus vif intérêt. Ce que vous me dites du passage où je suis désigné, est beaucoup trop flatteur ; ma faible portion de mérite, si j'en ai obtenu dans cette armée, consiste uniquement en celle que mes braves frères d'armes ont fait réfléchir sur moi : ainsi, elle leur est due ; c'est à eux que je vous conjure de la reporter. Qu'une prévention trop favorable, mon cher Lamarque, ne vous égare pas sur mon compte. Vous connaissez les traits de l'envie ; si vous et moi avions pu échapper à la haine des méchants, nous n'aurions peut-être encore en ce moment aucune idée du malheur. Vous avez de l'amitié pour moi, vous me le prouverez en ne faisant aucune mention d'un officier qui n'a jamais été employé qu'en sous-ordre. Je n'ai plus

d'autre ambition que celle de finir ma carrière dans l'oubli et dans la plus profonde obscurité ; aidez-moi, je vous prie, dans ce projet, et faites que mon cœur qui s'ouvre sans effort à la reconnaissance puisse vous rapporter cette obligation. Je vous réitère ici, avec un nouveau plaisir, ces assurances de ma constante amitié. Il m'est bien flatteur de pouvoir me vanter d'avoir quelque part à la vôtre.

» Le capitaine La Tour d'Auvergne-Corret. »

Bonaparte le nomme premier grenadier.

Le Premier Consul, cependant, avait entendu parler du désintéressement, de la modestie, des vertus du héros. Admirateur de ce beau caractère, il voulut le récompenser d'une manière éclatante. Sur le rapport de Carnot, ministre de la guerre, il décerna à La Tour d'Auvergne un sabre d'honneur avec le titre de : *Premier grenadier des armées de la République.*

Rapport de Carnot.

A cette époque, on se plaisait à faire revivre les choses du temps de Rome et de Sparte. Le rapport de Carnot en est un exemple. Il a pour nous toute la beauté antique et les propositions sévères d'un discours de Romain ou de Spartiate. Arrêtez-vous-y un instant et demandez-vous si vous ne croiriez pas vraiment lire une page de Plutarque. Le voici :

« En fixant mes regards sur les hommes dont l'armée s'honore, je vous ai vu, citoyen, et j'ai dit au Premier Consul :

» — La Tour d'Auvergne-Corret, né dans la famille de Turenne, a hérité de sa bravoure et de ses vertus.

» C'est l'un des plus anciens officiers de l'armée ; c'est

celui qui compte le plus d'actions d'éclat ; partout les braves l'ont surnommé le plus brave.

» Modeste autant qu'intrépide, il ne s'est montré avide que de gloire et a refusé tous les grades. Aux Pyrénées occidentales, le général commandant l'armée rassembla toutes les compagnies de grenadiers, et, pendant le reste de la guerre, ne leur donna point de chef. Le plus ancien capitaine devait commander : c'était La Tour d'Auverge. Il obéit, et bientôt ce corps fut nommé *la colonne infernale*.

» Un de ses amis n'avait plus qu'un fils, dont les bras étaient nécessaires à sa subsistance ; la conscription l'appelle. La Tour d'Auvergne, brisé de fatigues, ne peut travailler, mais il peut encore se battre. Il vole à l'armée du Rhin remplacer le fils de son ami ; et pendant la campagne, au premier rang, il est à toutes les affaires et anime les grenadiers par ses discours et par son exemple.

» Pauvre, mais fier, il vient de refuser le don d'une terre que lui offrait le chef de sa famille. Ses mœurs sont simples, sa vie est sobre ; il ne jouit que du modique traitement de capitaine à la suite et ne se plaint pas.

» Plein d'érudition, parlant toutes les langues, son savoir égale sa bravoure ; et on lui doit l'ouvrage intéressant intitulé : *Les Origines gauloises*.

» Tant de vertus et de talents appartiennent à l'histoire ; mais il appartient au Premier Consul de la devancer. » —

» Le Premier Consul, citoyen, a entendu ce précis avec l'émotion que j'éprouvais moi-même ; il vous a nommé sur le champ *Premier Grenadier des armées de la République*, et vous décerne un sabre d'honneur.

» Salut et fraternité.

» Signé : Carnot. »

Ce titre ne voulait pas dire, comme on l'a cru, que Théophile-Malo n'était que grenadier ou avait perdu sa qualité d'officier. C'est de là qu'est sortie la légende du La Tour d'Au-

vergne simple soldat. Le général Bonaparte, qui savait bien que le héros refuserait encore grades et honneurs, avait cherché quelque chose de grand et d'un peu extraordinaire, et l'avait alors placé le premier parmi les meilleurs soldats de l'armée, confondant à dessein les grenadiers et leurs officiers. Cette récompense, donnée ainsi, par celui qui sut si bien remuer le cœur du soldat, n'égale-t-elle pas, devant la postérité, les plus hautes et les plus grandes dignités, et La Tour d'Auvergne, Premier Grenadier, ne vivra-t-il pas plus longtemps dans la mémoire des hommes que s'il eût été fait général ?

La France, l'armée entière, et surtout les grenadiers qui tous le revendiquaient comme leur commandant, applaudirent à la pensée du général Bonaparte, mais la modestie de La Tour d'Auvergne s'en effaroucha :

« Quant à moi, disait-il à ses amis, je ne pense point comme vous ; je regarde cette distinction si exceptionnelle dont m'honore le Premier Consul comme injuste et impolitique : injuste, parce qu'il est fort douteux que je sois le plus brave ; impolitique, parce que la palme du courage devrait toujours rester indécise. »

Il ne veut pas du titre de Premier Grenadier.

Il répondit au Ministre de la guerre (par intérim) Lacuée :

« Passy, 22 floréal an VIII (12 mai 1800).

» Citoyen Ministre,

» Mon cœur est oppressé ; votre lettre m'a trouvé plongé dans la plus profonde douleur : je n'ai plus d'espoir que dans les changements que le Premier Consul voudrait bien apporter à ses dispositions en ma faveur, dans le brevet d'honneur que vous m'annoncez m'être destiné. Il m'est impossible de

soutenir l'idée que mes titres à ce brevet restent fondés sur un mérite et des qualités que ma pensée repousse et que je me contesterai jusqu'au dernier de mes jours. Une attention convenable donnée en cette circonstance à ce que ma position a de cruel et de pénible ferait honneur au cœur sensible du Premier Consul ; le vôtre en sera également touché. Vous connaissez le mien, citoyen ministre, et ce qu'il est capable d'éprouver au moment où je vous réitère ici combien respectueusement vous est attaché

« Le citoyen La Tour d'Auvergne-Corret. »

A son ami Le Coz qui l'avait félicité comme tout le monde et plus que tout le monde il disait :

« Passy, 23 floréal an VIII (13 mai 1800.)

» Mon cher ami,

» J'ai lu et relu votre aimable lettre, avec cette émotion qui a sa source au fond d'un cœur que vous avez formé depuis longtemps à vous aimer. Vous me deviez des consolations bien plus que des félicitations sur les événements dont vous me parlez. Avant d'accepter un rang aussi éminent que celui de Premier Grenadier, j'ai dû commencer à compter avec moi-même. Comme je n'ai rien aperçu en ma personne qui pût justifier l'insigne faveur dont le gouvernement me rendait l'objet, et que la distinction éclatante dont il m'honorait ne me paraissait fondée que sur des qualités que je suis le premier à me contester, tout m'a fait un devoir de m'excuser de l'accepter, et de ne me point parer d'un titre qui, à mes yeux, ne paraît applicable à aucun soldat français, et surtout à un soldat attaché à un corps où l'on ne connut jamais ni premier ni dernier. Je suis trop jaloux de conserver des droits à l'estime des grenadiers de l'armée et à leur amitié, pour aliéner de moi leur cœur en blessant leur délicatesse.

Les voies où j'ai marché ont toujours été droites et faciles. Quelqu'un qui ne compta jamais avec sa patrie que pour briguer l'honneur de la servir, et qui rangea toujours parmi les choses les plus indifférentes les éloges et les honneurs, pouvait-il n'être pas vivement affecté de se voir louer en face et d'une manière qui ne ménageait pas même sa pudeur ? Ce considérant fera longtemps le tourment de ma vie. Mais il est des contrariétés dont toute la prudence humaine ne saurait nous garantir; et je vois que dans une révolution, celui qui a été assez heureux pour éviter la ciguë doit au moins s'attendre à boire l'absinthe à longs traits. »

Le Premier Consul et le Ministre insistèrent, car il s'agissait de récompense nationale. Ses amis combattirent ses scrupules et enfin on le convainquit d'accepter le titre de *Premier Grenadier de France*. Mais il ne s'en para jamais. En vain lui écrivait-on de toutes parts que l'armée entière applaudissait à cet honneur, il garda toujours en son âme une grande amertume d'avoir ainsi été placé en vue et rien ne put l'en consoler. Mais s'il fut ennuyé du titre, il accepta du moins avec une grande joie le sabre d'honneur. Son cœur de vieux soldat fut très sensible à ce don symbolisant si bien son existence toute d'honneur et tout entière vouée à la carrière des armes. Il écrivait ce qui suit au sujet de ces choses :

« Passy-sur-Seine, 25 floréal an VIII (15 mai).

» *Le citoyen La Tour d'Auvergne-Corret au citoyen Guilmer, libraire à Morlaix.*

» Citoyen,

» En vous adressant un certain nombre d'exemplaires de mon ouvrage, il n'entra jamais dans ma pensée d'en fixer le prix. Mes concitoyens y en mettront un bien grand, s'ils consentent à le lire. Il leur sera facile d'y découvrir les sentiments qui ont dirigé ma plume; je les ai tous puisés dans mon attache-

ment sans bornes au pays qui m'a vu naître. Veuillez bien, je vous prie, être l'interprète de mes sentiments de gratitude auprès de vos concitoyens, pour l'aimable souvenir dont il leur a plu de m'honorer dans votre lettre. J'ai accepté avec une reconnaissance respectueuse le sabre d'honneur qui m'a été accordé par le héros qui a acquis sur tous les Français jaloux de la gloire, de la liberté de leur pays, les mêmes droits que la patrie dont les destinées lui sont confiées. En l'acceptant, j'ai pensé qu'on ne me le mettait entre les mains que pour contribuer avec mes braves frères d'armes à conquérir la paix dans la campagne qui va s'ouvrir. A l'égard du titre éclatant de premier grenadier de l'armée, comme cette palme du courage doit toujours rester indécise entre les guerriers français, tout me faisait un devoir de m'excuser d'accepter un titre qui, sous aucun rapport, ne pouvait m'appartenir.

» Salut et estime.

» La Tour d'Auvergne-Corret. »

Description du sabre d'honneur.

Nous citons comme document intéressant l'envoi par la manufacture d'armes au Ministre de la guerre du sabre d'honneur et de son ceinturon : on y trouve leur description sommaire :

« Versailles, 4 prairial an VIII (24 mai).

Le Conseil d'administration de la manufacture d'armes de Versailles au Ministre de la guerre.

» Citoyen Ministre.

» Nous avons l'honneur de vous faire remettre l'épée de bataille destinée pour le capitaine La Tour d'Auvergne, ainsi que le porte votre lettre du 17 floréal. Cette épée est

en vermeil garnie d'un ceinturon richement brodé en or, et d'une plaque enrichie d'une tête de victoire et de grenades, plus une dragonne en or du grade de capitaine.

» Salut et respect.

» Signé : Brou et Boulet. »

Ici encore, comme dans les arrêtés du Directoire, nous voyons le héros désigné par son grade de capitaine, et, cependant, il s'agit cette fois du sabre d'honneur donné au Premier Grenadier. La légende ici perd donc de nouveau ses droits.

Lettre au Premier Consul.

La guerre allait recommencer en Allemagne et en Italie. La Tour d'Auvergne ne crut pas devoir rester sans combattre encore et écrivit cette lettre admirable au Premier Consul, lettre venue à notre connaissance par la copie que le commandant d'artillerie du Pontavice de Heussey, alors capitaine, envoyait à la bibliothèque du régiment en 1886 :

« 8 floréal an VIII (28 avril 1800).

Le capitaine La Tour d'Auvergne-Corret au Premier Consul de la République française, le général Bonaparte.

» Général,

» Le mérite de mes faibles services ne serait jamais parvenu jusqu'à moi, n'y ayant jamais attaché aucune importance. Vous les rappelez, et vous les récompensez d'une manière si éclatante que j'éprouve combien il est difficile à un soldat français, honoré de votre estime et de votre suffrage, de se défendre d'un sentiment d'orgueil. De tous les devoirs qui me sont aujourd'hui imposés, je sens qu'il n'en est qu'un seul qui me soit facile à remplir, parce qu'il me

reste un cœur qui n'est point usé. Je suis cependant un de ces vieux guerriers sensibles à l'honneur et à la gloire, qui brûlent aussi de vous suivre dans cette campagne décisive. Si ceux chez lesquels les forces du corps ne secondent plus celles de l'âme, sont réduits à se trainer, il n'en est aucun parmi eux qui ne trouve encore beaucoup de gloire à marcher de loin sur vos traces. Pénétré de ce sentiment, je désirerais (si ce désir n'est point indiscret) rejoindre une de nos armées; mais, comme l'on s'identifie par instinct autant que par goût avec le corps dans lequel on a servi, avec les principes d'honneur qu'on y a puisés, ne pouvant et ne devant plus rechercher d'autre rang que celui de volontaire, s'il m'était permis d'exprimer un souhait, ce serait qu'il me fût accordé de combattre jusqu'à l'extinction de mes forces physiques à côté des valeureux grenadiers dont j'ai partagé les travaux pendant les dernières campagnes, dans les rangs de ceux de la 46e demi-brigade de ligne.

» Si je suis assez heureux pour obtenir de vous cette faveur, vous mettrez le comble aux bontés dont vous m'avez honoré.

» Je suis, avec la reconnaissance la plus respectueuse.

» Le citoyen La Tour d'Auvergne-Corret. »

Immédiatement, le Premier Consul, et par son ordre le Ministre de la guerre, autorisa La Tour d'Auvergne à reprendre du service à la 46e demi-brigade, toujours commandée par son ami Forty. La 46e faisait alors partie de l'armée du Rhin, sous le général Moreau.

Pressentiments et dispositions de départ.

Par suite d'un pressentiment bizarre et qui se justifia d'ailleurs entièrement, il pensa ne pas revenir de cette dernière campagne ; il prit les dispositions les plus complètes

avant son départ, fit son testament, écrivit à tous ses amis, fit ses derniers adieux à tous.

« Mon destin, écrivait-il au général Moncey, est de finir sur les champs de bataille. Mon titre de premier grenadier de France a été pour moi un brevet de mort. »

A l'un de ses amis, il donna la tasse qui lui avait servi aux Pyrénées :

« Rappelez-vous, mon cher camarade, La Tour d'Auvergne.... nous étions amis.... ma carrière va finir. L'armée est ma famille ; et c'est au sein de ma famille que je dois mourir ! Toujours en paix avec ma conscience, j'ai toujours été heureux ».

A un autre, Roujoux, il envoie cette page superbe :

« Je pars comblé des grâces du gouvernement. Il croit que je vaux encore un coup de fusil. Il m'a jeté le gant : en bon Breton, je l'ai relevé ! Je vais rejoindre l'armée de Moreau, mon ami, mon compatriote. . Je retrouverai là mes anciens camarades de bivouac et de bataille, les grenadiers de la 46e. Cette épée d'honneur, je la montrerai de près à l'ennemi ; j'inspirerai à mes frères d'armes le désir d'obtenir la même récompense : à 57 ans, la mort la plus désirable est celle d'un grenadier sur le champ de bataille, et j'espère que je l'y trouverai. »

Le dernier jour fut consacré à un ami, M. Eloi Johanneau, auquel il confia son testament cacheté de noir. C'est chez lui qu'il acquitta également la pension viagère dont nous avons parlé et qu'il avait créée en faveur d'une famille des plus pauvres. Le lendemain matin, à 5 heures, La Tour d'Auvergne devait partir de Passy. MM. Paullian, ses hôtes, montèrent dans sa chambre, et trouvèrent notre héros à genoux et priant. Il leur tomba dans les bras, les embrassa et partit. Il ne devait revenir jamais.

Situation des armées sur le Rhin.

L'Autriche n'avait pas désarmé ; au contraire (1). Deux grandes armées, fortes chacune de 120,000 hommes, menaçaient nos frontières. La première, en Italie, sous Mélas, assiégeait Gênes que défendait si héroïquement Masséna, et s'avançait vers Nice. La deuxième, sous M. de Kray, couvrait le Rhin, en donnant, par les Grisons et le Vorarlberg, avec le prince de Reuss, la main à l'armée d'Italie.

Voici le plan que conçut et exécuta Bonaparte : il laissa l'armée française d'Italie, refugiée dans l'Apennin et réduite à 30,000 hommes, défendre la rivière de Gênes et arrêter Mélas. Il porta l'armée du Rhin à 100,000 hommes, lui ordonna de passer le fleuve, de se placer sur le flanc gauche de l'ennemi en tournant la Forêt-Noire, et de le pousser en Bavière, en lui coupant ses communications avec l'Italie. La masse des Alpes entre le Danube et le Pô se trouverait ainsi dégagée et sans aucune défense ; alors lui-même devait, avec une armée de réserve, dont il cachait soigneusement la formation, fondre tout à coup, par le centre des Alpes, au cœur de l'Italie.

L'armée du Rhin, que Bonaparte confia à Moreau était la plus belle que la France eût jamais eue jusqu'alors. Elle portait peut-être, dit M. Thiers, les haillons de la misère, mais elle était superbe de discipline, d'entrain, de dévouement. Elle se composait de ces vieux soldats qui, sous Pichegru, Kléber, Hoche, Moreau, avaient conquis la Hollande, les rives du Rhin, franchi ce fleuve et déjà paru sur le Danube. Et les chefs ; les nommer, c'est tout dire. La formation en divisions séparées, complètes en toutes armes, et

---

(1) La plupart des détails de cette campagne sont empruntés à l'*Histoire des Français*, de Lavallée.

agissant à part, avait développé au point le plus élevé le talent des divisionnaires, Lecourbe, Richepanse, Ney, Gouvion Saint-Cyr. Et à leur tête était Moreau, esprit lent, mais ferme, et de force à commander 100,000 hommes.

Opérations de Moreau sur le Danube.

Moreau passa le Rhin le 25 avril 1800 (5 floréal an VIII). Il repoussa M. de Kray sur le Danube, après les combats d'Engen, 8 mai (18 floréal), de Stockack (8 mai), de Moëskirch (9 mai), de Biberach (10 mai), de Memmingen (11 mai). Kray est rejeté définitivement dans le camp retranché d'Ulm et séparé du prince de Reuss. La masse des Alpes était libre. Le Premier Consul pouvait exécuter son passage prodigieux du Saint-Bernard, qui devait amener Marengo, 14 juin 1800 (25 prairial an VIII).

Pendant cette belle campagne de Bonaparte, le général Moreau était resté un mois à manœuvrer devant Ulm pour faire sortir Kray de son camp retranché. A la fin, il se porta, la droite en avant, sur le Lech, prit Augsbourg, avec tous les passages de cette rivière, et ferma ainsi la rive droite du Danube à son adversaire; puis il se rabattit sur le fleuve qu'il borda d'Ulm à Donauwerth, le passa sur plusieurs points, écrasa la droite autrichienne dans une série de combats qui portent le nom de bataille d'Hochstedt, et menaça Kray de le couper de Vienne par la rive gauche comme par la rive droite (19 juin 1800); alors, le général autrichien quitta Ulm et se dirigea rapidement, par Neresheim, sur Nordlingen.

La Tour d'Auvergne arrive à la 46e demi-brigade. — Sa mort.

C'est à ce moment que La Tour d'Auvergne arriva à l'armée et rejoignit les grenadiers du 2e bataillon de la

46e demi-brigade, toujours sous les ordres, nous le répétons, de son ami le chef de brigade Forty. C'était le 21 juin (2 messidor). La 46e, à cette époque, faisait partie de la division Grandjean, ancienne Delmas. Cette division était la première du centre de l'armée.

M. de Kray, se voyant poursuivi mollement, au lieu de filer sur Nordlingen, tourna brusquement à droite sur le Danube, pour le passer à Neubourg et reprendre par derrière la ligne du Lech. Mais Moreau avait jeté Lecourbe sur la rive droite du Danube par Donauwerth et Rain.

Les Autrichiens et les troupes de Lecourbe se rencontrèrent à Neubourg, sur la rive droite du fleuve (27 juin) pendant que les uns et les autres marchaient sur l'Isar. Les deux divisions de Lecourbe, Gudin et Montrichard, furent très éprouvées. La 46e demi-brigade, en marche de Rain sur Neubourg, fut amenée au pas de course au secours de Lecourbe et fut engagée sur les hauteurs en arrière d'Oberhausen. Elle soutint là un combat long et acharné contre deux régiments autrichiens. La lutte ne fut pas interrompue par le commencement de la nuit. Le général Montrichard, qui commandait la colonne soutenue par la 46e, accourut avec quelques compagnies pour la dégager. Un régiment de uhlans autrichiens fut aussitôt lancé à la charge pour l'arrêter. On se battait presque dans l'obscurité. Pas de détonations, on n'entendait que le choc des lances et des baïonnettes, l'essoufflement des chevaux et les cris des combattants. Les uhlans, malgré leurs efforts pour percer, furent tenus en respect par les grenadiers, et ramenés ; mais, lancés à nouveau, ils chargèrent d'un élan furieux la ligne française.

C'est alors que la Tour d'Auvergne, qui, au premier rang, calme et plein de sang-froid, encourageait et maintenait ses hommes, tomba, percé d'un coup de lance au cœur, par un uhlan. Il était 11 heures du soir. Il expira sans dire une parole. Son ami Forty venait d'être tué une heure avant.

Quelques historiens prétendent que La Tour d'Auvergne avait pris, à cette mort, le commandement suprême de la 46e et que c'est comme tel qu'il fut tué.

Il y a loin de là, comme nous voyons, à le faire mourir simple grenadier, un fusil à la main. Mais c'est peut-être aller trop loin. Nous croyons, nous, qu'il tomba simplement en capitaine, à la tête de sa compagnie de grenadiers.

La consternation de ceux-ci fut sans bornes. L'un d'eux, se souvenant sans doute de la mort de Bayard, souleva son corps et s'écria :

« Il ne faut pas que celui qui n'a jamais tourné le dos à l'ennemi durant sa vie, le lui tourne après sa mort ! »

A ce cri, les grenadiers, un instant abattus, s'élancèrent à la charge, culbutèrent les Autrichiens et restèrent maîtres du terrain.

Le bruit de sa mort se répandit vite dans l'armée. Officiers et soldats se montrèrent désolés comme si l'on eût perdu une grande bataille. Les grenadiers de toutes les demi-brigades, surtout, pleurèrent celui qu'ils considéraient comme leur capitaine, leur modèle et le premier, enfin, d'entre eux. Mais ce fut la 46e, elle si fière de compter dans ses rangs le Premier Grenadier de France, qui fut la plus consternée et la plus frappée de cette perte.

Sur l'ordre de Moreau, qui se souvint de son amitié pour son compatriote héroïque, la tombe de la Tour d'Auvergne s'éleva sur le champ de bataille même, à la place où il fut tué, au revers de la colline qui regarde la Bavière. Des feuilles de laurier et de chêne lui servirent de linceul. Un grenadier le plaça la face tournée vers l'ennemi. On prononça son oraison funèbre. Un monument fort simple fut élevé par l'ordre de Moreau, qui le fit même consacrer le 21 août suivant par le clergé d'Oberhausen. Ce tombeau, qui renfermait aussi le brave chef de brigade Forty et deux grenadiers tombés aux côtés de la Tour d'Auvergne, était un grand sarcophage de pierre, élevé sur plusieurs lits de

gazon, et entouré de bornes liées entre elles par des chaînes de fer. L'inhumation fut enregistrée dans le livre des décès du curé d'Oberhausen sous la mention suivante :

« La Tour d'Auvergne, Premier Grenadier de France, et Forty, chef de brigade de la 46e demi-brigade française, ont été enterrés avec deux autres soldats à Oberhausen. »

Le registre existe toujours. Les voyageurs passant par Oberhausen et qui s'intéressent aux choses touchant les morts illustres, pourront encore aujourd'hui lire dans l'église de ce village ce curieux acte d'inhumation.

Le chef d'état-major de l'armée du Rhin, général Dessoles, fit au sujet du glorieux trépas de La Tour d'Auvergne l'ordre général suivant :

« Du quartier général, à Augsbourg, 12 messidor an VIII.

» Mes chers Camarades,

» Le brave La Tour d'Auvergne a trouvé une mort glorieuse. Les soldats à la tête desquels il combattit si souvent lui doivent un témoignage solennel de regret et d'admiration. En conséquence, le général en chef ordonne :

» 1° Les tambours des compagnies de grenadiers de toute l'armée seront pendant trois jours voilés de crêpe noir ;

» 2° Le nom de La Tour d'Auvergne sera conservé à la tête du contrôle de la compagnie de la 46e demi-brigade où il avait choisi son rang. Sa place ne sera point remplie ;

» 3° Il sera élevé un monument sur la hauteur d'Oberhausen, au lieu même où la Tour d'Auvergne a été tué ; les restes du chef de brigade Forty, commandant la 46e, et qui a reçu la mort à ses côtés, après avoir fait des prodiges de valeur, y seront aussi déposés ;

» 4° Ce monument, consacré aux vertus et au courage, est mis sous la sauvegarde de tous les pays.

» Signé : Dessoles,

» Chef de l'Etat-Major général de l'armée du Rhin. »

Voici ce que, d'un autre côté, ce général écrivait au Ministre de la guerre, en lui transmettant copie de cet ordre général :

« *Le Général de division, chef de l'Etat-Major de l'armée du Rhin, au Ministre de la guerre.*

» Du quartier général à Augsbourg, le 13 messidor an VIII.

» Dans le combat extrêmement vif qui a eu lieu le 8 messidor sur les hauteurs en avant de Neubourg, et dont j'aurai l'honneur de vous adresser incessamment le détail, le brave La Tour d'Auvergne a été tué. Nous avons ressenti vivement cette perte ; pas un soldat qui n'ait versé des larmes, lorsque ses restes, enveloppés de feuilles de chêne et de laurier, ont été déposés aux lieux où il avait reçu la mort. C'est là qu'un grenadier, retournant son corps, a dit : « Il faut le placer ainsi, faisant toujours face à l'ennemi. »

» La mémoire de ce digne guerrier qui nous a laissé de si grands exemples, vivra longtemps dans le cœur des soldats français.

» J'ai l'honneur de vous adresser une copie de l'ordre général de l'armée du 12 messidor.

» Signé : Dessoles,

» Chef de l'Etat-Major général (armée du Rhin). »

Le brave Dessoles écrivait encore, quelque vingt jours après, le 8 thermidor an VIII, à l'ami commun, Eloi Johanneau :

« Une pareille mort devait être la récompense d'une aussi belle vie ! »

Le chef de brigade Lanchantin, qui prit le commandement de la 46e après la mort de Forty, envoyait, de son coté, le rapport qui suit au Ministre de la guerre :

« Nordling, 4 thermidor an VIII.

» *Le Chef de la 46e demi-brigade de ligne,*
au Ministre de la guerre.

» Citoyen Ministre,

» J'ai l'honneur de vous envoyer l'état des officiers tués, blessés, faits prisonniers ou disparus dans les combats que la demi-brigade a soutenus pendant le mois de messidor.

» Parmi les braves qui ont été moissonnés au champ d'honneur, vous ne verrez pas sans éprouver un vif regret le nom du capitaine La Tour d'Auvergne. Ce respectable militaire, dont la perte afflige sensiblement la demi-brigade, combattait dans les rangs des grenadiers du 2e bataillon, et s'illustrait à leur tête par de nouveaux traits d'héroïsme, lorsqu'il fut atteint d'un coup de lance qui lui traversa le cœur. J'essaierai en vain, citoyen Ministre, de vous dépeindre la douleur que sa mort a imprimée aux officiers et soldats. Depuis deux ans, la 46e demi-brigade avait l'honneur de le compter au nombre de ses grenadiers ; ses vertus militaires, ses rares qualités et son admirable modestie l'avaient rendu à juste titre l'objet de la vénération du corps. Ses funérailles ont été faites le 9 messidor, à Oberhausen, près de Neubourg. Toute la division lui a rendu les derniers devoirs avec un respect religieux, nous avons fait embaumer son cœur, que nous conserverons comme un monument précieux qui nous retracera toujours les vertus qui ont illustré la vie de ce militaire distingué. D'après un ordre du général en chef, il continuera à être compris sur le contrôle de la compagnie de grenadiers du 2e bataillon. Les objets que renfermait son sac ont été vendus, conformément à la loi, pour le produit être remis à sa famille. Le commis d'administration ne connait aucun de ses parents, et ne sait à qui faire parvenir les papiers qu'il a à lui

et la somme déposée à la caisse. Je vous prie, citoyen Ministre, de vouloir bien les en prévenir, si vous les connaissez, ou, dans le cas contraire, de vous servir de la voie des journaux, afin que le conseil d'administration puisse s'acquitter envers eux d'une dette aussi sacrée. Il avait encore d'autres effets parmi lesquels était l'épée d'honneur que le gouvernement lui donna lorsqu'il fut nommé Premier Grenadier. J'ai été instruit par le citoyen Evrard, quartier-maître du corps, qui a voyagé avec lui, qu'il les avait déposés chez le commissaire des guerres Pauly, à Huningue. J'ai écrit à ce citoyen et l'ai prié de remettre le tout à une personne autorisée par le conseil d'administration. Ces effets et l'épée resteront déposés au corps jusqu'à ce que vous m'ayez donné des ordres sur la destination qu'ils doivent avoir.

» J'ai l'honneur de vous prévenir, citoyen Ministre, que le général en chef Moreau m'a accordé la grâce de m'élever au grade de chef de brigade commandant la 46e, en remplacement du citoyen Forty, mort au champ d'honneur le 8 messidor. J'ai été reçu le 20 du même mois.

» Salut et respect.

» Signé : Lanchantin. »

Cette lettre éclaire parfaitement, selon nous, la question du grade que La Tour d'Auvergne avait quand il fut tué. Le chef de la 46e demi-brigade, nous venons de le dire, le désigne comme capitaine. Nous n'insistons pas. Une objection cependant peut être présentée : le sac qu'on a vendu. Mais elle tomre d'elle-même lorsqu'on saura que les officiers subalternes, à cette époque, portaient comme leurs hommes un léger havresac sur leurs épaules.

Décrets de Bonaparte au sujet de La Tour d'Auvergne.

Le général Bonaparte, au reçu des rapports ci-dessus, et pour honorer dignement le souvenir du héros, donna alors

ordre à la 46e d'enfermer dans une urne d'argent le cœur du Premier Grenadier de France et de le porter partout avec elle. L'urne, couverte d'un velours noir richement brodé, fut l'objet d'une souscription de l'armée. La 46e conserva ce dépôt sacré avec un respect religieux et ne s'en sépara qu'en 1814, au licenciement de l'armée.

Les Consuls prirent l'arrêté suivant :

« *Arrêté qui autorise l'érection d'un monument à la mémoire de La Tour d'Auvergne.*

» Du 8 fructidor an VIII.

» Les Consuls de la République, sur le rapport du Ministre de l'intérieur,

» Arrêtent :

» Article premier. — Les habitants du département du Finistère sont autorisés à élever à Carhaix un monument à la mémoire de La Tour d'Auvergne.

» Art. 2. — Le ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté qui sera imprimé au *Bulletin des Lois*.

» *Le Premier Consul*,
» Signé : Bonaparte. »

» Par le Premier Consul :

» *Le Secrétaire d'Etat*, » *Le Ministre de l'intérieur*,
» Signé : Hugues B. Maret. » Signé : Lucien Bonaparte. »

Cet arrêté ne reçut pas d'exécution. Il fut bien notifié au département, mais la souscription qui eut lieu à Carhaix et dans les villes environnantes ne fut pas suffisante, et les finances de l'Etat, à ce moment fort obérées, ne vinrent pas au secours de la petite ville. La vieille patrie française sembla ainsi oublieuse pour le héros breton.

Les premiers magistrats du pays ne s'en tinrent cepen-

dant pas là. Ils voulurent compléter encore les honneurs qu'on lui rendait. Un autre arrêté des Consuls du 1er thermidor an VIII était ainsi conçu :

« Le sabre de la Tour d'Auvergne, Premier Grenadier de France, sera suspendu dans le Temple de Mars. »

Et, effectivement, son sabre d'honneur fut placé dans l'église des Invalides, qui s'appelait ainsi à l'époque.

Plus tard enfin, le Premier Consul prit un arrêté qui donna à tous ces hommages rendus à l'héroïsme et à la vertu, un caractère de légalité. Le voici, éloquent, simple, grand comme tout ce qui se fit à cette époque de rénovation :

« Gand, du 26 messidor an XI.

» Au nom du peuple français,

» BONAPARTE, Premier Consul,

» Arrête ce qui suit :

» Art. premier. — Le cœur de la Tour d'Auvergne, Premier Grenadier de France, mort à la bataille de Neubourg, le 8 messidor an VIII, continuera à être porté ostensiblement par le fourrier de la compagnie de grenadiers de la 46e demi-brigade dans laquelle il servait.

» Art. 2. — Le nom de La Tour d'Auvergne sera maintenu sur les contrôles et dans les revues. Il sera nommé dans tous les appels, et le plus ancien grenadier de la compagnie dont il faisait partie, répondra par ces mots : « *Mort au champ d'honneur.* »

» Art. 3. — Le Ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent arrêté.

» *Le Premier Consul,*

» Signé : Bonaparte. »

L'appel actuel.

Cette cérémonie touchante, qui produit toujours sur l'esprit des hommes une impression profonde, se fit pendant longtemps, mais elle tomba malheureusement en désuétude, et quand nous arrivâmes comme sous-lieutenant en 1885, au 46e, nous fûmes tout étonné de ne rien trouver de cette habitude qui nous semblait si belle. Mais, en 1887, le Colonel Alessandri, qui commandait alors le régiment, tira de l'oubli ce souvenir, et tous, officiers et soldats, revirent l'appel célèbre avec grand plaisir. Voici l'ordre du régiment qui le rétablit :

Ordre du régiment.

» Un ordre du régiment, en date du 3 août 1873, avait fait revivre le souvenir de La Tour d'Auvergne qui avait compté à la 46e demi-brigade et qui fut honoré du titre de *Premier Grenadier de France*, pour sa bravoure et sa modestie. Le Colonel avait décidé qu'à l'appel de onze heures, aux appels pour les prises d'armes et les revues, le sergent-major de la compagnie du drapeau appellerait le nom de : « *La Tour d'Auvergne* », le plus ancien sergent devait répondre : « *Mort au champ d'honneur.* »

» Des changements ayant été apportés par les nouveaux règlements sur les appels de la troupe, cet usage est tombé encore une fois en désuétude, mais il importe aujourd'hui comme autrefois de perpétuer au régiment le souvenir du brave La Tour d'Auvergne qui fut pendant toute sa vie fidèle au drapeau et à la patrie. En remettant en vigueur la vieille tradition de la 46e demi-brigade, nous nous efforcerons en même temps de nous montrer dignes de ce noble exemple par notre patriotisme et notre dévouement à la France.

» En conséquence, le Colonel arrête les dispositions suivantes qui seront appliquées à partir du 13 juin, jour de l'inauguration des travaux de l'inspection générale de 1887.

Toutes les fois que le régiment prend les armes et que le drapeau doit sortir, après que le commandant du régiment a salué le drapeau, le capitaine commandant la compagnie du drapeau se porte devant le centre de la compagnie, et, lui faisant face, appelle à haute voix : *La Tour d'Auvergne ;* le plus ancien sergent de la compagnie s'avance de deux pas et répond également à haute voix : *Mort au champ d'honneur*. Le porte-drapeau reprend ensuite sa place et le régiment porte les armes.

» Paris, le 8 juin 1887.

» *Le Colonel commandant le 46ᵉ d'infanterie.*

» Signé : Alessandri. »

Nous ne pouvons nous empêcher de placer ici ce que M. Tarnier, dans son livre : *Patriotisme en action,* dit au sujet de cet appel :

« Ceci est vraiment beau et je trouve cette tradition, ce culte modeste rendu à un illustre guerrier, plus grandiose que tout ce que l'on peut imaginer. Voilà qui est bien de nature à réveiller l'esprit de discipline et l'amour du drapeau parmi nos soldats ; et je ne serais pas étonné que le sergent auquel le Colonel du 46ᵉ vient de confier la mission de répondre à ce noble appel ne puisse, quand il est appelé à cet honneur, retenir une larme entre ses paupières. Ces choses-là émotionnent vivement ; elles vous étreignent le cœur d'une manière poignante. Cela n'a l'air de rien ; on se dit, en plaisantant entre camarades : « Tu vas voir comme je vais lâcher le mot ! » et puis, au moment de prononcer ces paroles si simples et qui formulent les plus gigantesques idées de l'humanité, la mort et l'honneur, on sent sa gorge subitement serrée par une sorte d'effroi, un sanglot soulève la poitrine, le cerveau communique un suprême tressaillement à tout le système nerveux et la larme jaillit. »

Et M. Tarnier termine par cette exhortation :

» Ne laissez pas perdre la tradition, Monsieur le Colonel du 46e, et quand vous serez promu aux étoiles, n'oubliez pas de transmettre à votre successeur, devant vos soldats assemblés, le précieux héritage d'honneur de ce régiment unique en France et dans les annales de notre armée (1). »

Oudinot et La Tour d'Auvergne.

Mais revenons en arrière et disons tout d'abord que La Tour d'Auvergne ne fut pas oublié par ses grenadiers. Un fait touchant, qui eut lieu cinq ans après sa mort, nous le prouve. Il est rapporté par Arago. Le général Oudinot, depuis Maréchal de France, commandait en 1805, à la Grande Armée, cette magnifique division de grenadiers formée au camp de Boulogne, et qui fit tant parler d'elle sous le nom des grenadiers Oudinot. C'était, à proprement dire, la colonne infernale reformée. Au mois d'octobre de cette même année 1805, qui allait devenir si glorieuse, cette division, qui venait de coopérer à la prise d'Ulm, passait auprès de Neubourg. Oudinot, voyant une foule de grenadiers quitter les rangs et s'écarter de la route tracée, s'inquiéta et les fit observer. Et que vit-on ? Les braves soldats allaient sur la colline d'Oberhausen passer avec recueillement leur sabre sur la pierre brute qui recouvrait les restes du Premier Grenadier de France. Ils s'étaient rappelé leur ancien capitaine mort sur le champ de bataille, et, passant près de sa tombe, étaient venus à la fois lui promettre de le venger et porter chance à leurs armes. Quels soldats et quels temps héroïques !

---

(1) L'armée russe a, comme nous, son premier grenadier, dont on honore tous les jours le souvenir à l'appel de midi. C'est un nommé Arkhip Ossipow, qui fit sauter un fortin au Caucase en 1839, plutôt que de se rendre aux Circassiens. Par ordre du czar Nicolas Ier, dans le régiment de Tenguinsk, le plus vieux sous-officier répond à l'appel du nom d'Ossipow par ces mots : « *Tombé pour la gloire des armées russes, lors de l'explosion du fortin Mikhailovské* ».

Nollet, dans son histoire du maréchal Oudinot, ne parle pas du fait que nous venons de rapporter, mais il raconte que ce même corps de grenadiers, le 19 avril 1809, marchant vers Ratisbonne, fit halte à la colline d'Oberhausen. Le général Oudinot, qui devait être Maréchal quelques mois après, vint, avec tout son état-major, devant le tombeau du Premier Grenadier de France, et là, dans un discours émouvant, rendit hommage au chef intrépide, au guerrier magnanime qui conduisit si souvent à la victoire cette colonne infernale, qui se trouvait rétablie, en quelque sorte, par la division de grenadiers sous ses ordres.

La Tour d'Auvergne sur l'Arc-de-Triomphe.

Sous la Restauration, La Tour d'Auvergne resta dans l'oubli, mais Louis-Philippe l'en tira en faisant graver son nom sur l'Arc-de-Triomphe, et placer son buste en marbre, par Corbet, dans les galeries de Versailles et dans la salle des Maréchaux, aux Tuileries. Il fit également donner son nom à une rue de Paris. Cette rue se trouve près du square Montholon, entre les rues de Maubeuge et des Martyrs.

Sa statue à Carhaix.

Le 27 juin 1841, sur la place du champ de bataille, à Carhaix, au quarante et unième anniversaire de sa mort, fut érigée la statue en bronze de La Tour d'Auvergne, par le baron Marochetti, sculpteur éminent de l'époque. La cérémonie eut lieu en présence des représentants de l'Etat et de la cité, du général commandant la 13e division militaire (Rennes), de députations nombreuses des villes voisines, de vieux compagnons d'armes du héros, des députations de tous les corps et de toutes les armes de la 13e division, de celle du 46e d'infanterie et d'une foule nombreuse et sympathique accourue de partout pour manifester son admiration pour le beau caractère de l'illustre soldat breton. Le Minis-

tre de la guerre, Maréchal Soult, duc de Dalmatie, avait répondu ce qui suit au colonel du 46e qui lui avait demandé la participation du régiment à cette fête nationale :

» Le Maréchal, ministre de la guerre, en considération de cette circonstance toute particulière que le 46e porte le numéro de la demi-brigade qui a compté dans ses rangs le brave La Tour d'Auvergne, autorise le colonel Paillot à ouvrir une souscription et à envoyer à Carhaix, le 27 juin 1841, une députation composée d'un capitaine, d'un lieutenant et d'un sous-lieutenant de grenadiers avec deux sous-officiers et les six plus anciens grenadiers du régiment. »

La souscription du régiment (officiers et soldats) se monta à la somme de 1,090 francs. Le colonel Paillot, dans un ordre du jour, avait, à l'occasion de cette statue, retracé la vie de La Tour d'Auvergne, et il avait prescrit que cet ordre fût lu aux soldats tous les trois mois, afin que les actes de vertu et de bravoure qui honorent ce grand homme leur servissent de modèle et d'encouragement.

La statue représente le Premier Grenadier debout, dans une attitude grave et digne ; sa main gauche presse, sur son cœur, l'épée d'honneur que lui a donnée Bonaparte. Sa main droite est étendue; son geste veut dire : « Je ne veux rien autre, là se borne mon ambition. » Un petit trophée est à ses pieds : un livre (*Origines gauloises* ou *Commentaires de César*), un sac de soldat, un bonnet à poil de grenadier, un fusil. Toujours la légende. « Le sculpteur, dit M. Calohar, a su reproduire l'image et résumer la vie de l'un des types les plus extraordinaires et les plus complets de la Révolution : il a traité admirablement l'un des plus beaux sujets de l'histoire politique et militaire du XVIIIe siècle. Son âme d'artiste fut frappée du spectacle d'un La Tour d'Auvergne, d'un vieux gentilhomme de la maison de Turenne, fidèle aux drapeaux de la République française. Il comprit qu'il fallait rappeler à la fois les titres littéraires, la grandeur

d'âme, l'amour de la patrie, le désintéressement du capitaine-grenadier volontaire. Et sa composition simple, noble, austère, est en tous points digne du héros. »

Le piédestal porte cette inscription :

A
THEOPHILE-MALO
DE LA TOUR D'AUVERGNE-CORRET
PREMIER GRENADIER DE FRANCE
NÉ A CARHAIX LE 23 DÉCEMBRE 1743
MORT AU CHAMP D'HONNEUR
LE 27 JUIN 1800.

Sur l'arrière du piédestal, cette même inscription en breton (1). Deux bas-reliefs, de Marochetti, ornent le piédestal : l'un représentant La Tour d'Auvergne entrant le premier à Chambéry, l'épée à la main ; l'autre, la mort glorieuse du Premier Grenadier à Neubourg. Sur la partie antérieure, les armes de La Tour d'Auvergne ; sur l'arrière, l'écusson de Carhaix.

Lorsqu'on le chargea de ce travail, le baron Marochetti se souvint que le Maréchal Moncey, alors gouverneur des Invalides, avait été l'ami de La Tour d'Auvergne et son camarade dans les combats des Pyrénées. Il lui écrivit pour avoir quelques détails sur le héros. Ecoutons ce que l'illustre Maréchal, après quarante ans, dit de son ancien compagnon de gloire.

---

(1) En breton, comme suit :

DA
DHEOPHIL-MALO
DE LA TOUR D'AUVERGNE-CORRET
QUENTA GREUNADER A FRANC
GANET E KER-AHÊS
DAN 23 A VIS QUERZU ER BLOAVEZ 1743
MARO VAN AN DACHEN A ENOR
DAN 27 A VIS EVEN ER BLOAVEZ 1800.

« Gouvernement des Invalides, Paris, le 26 mars 1840.

» Monsieur,

» Des infirmités, suite d'un état de paralysie qui dure depuis huit ans, me rendraient extrêmement pénible un entretien sur les temps déjà si éloignés où j'ai connu la Tour d'Auvergne, ce héros dont vous êtes chargé de reproduire l'image. Je vous prie donc de m'excuser de ne pouvoir accéder à la demande que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer.

» La Tour d'Auvergne était d'une assez haute stature, fortement constitué, et sa mâle physionomie laissait deviner toutes ses belles et nobles qualités. Dans nos premières campagnes, il commandait les grenadiers réunis à l'armée des Pyrénées-Occidentales, dont je commandais les chasseurs. C'est alors que je le connus, que je le vis se distinguer par une bravoure et une fermeté d'âme peu communes, et que j'eus, enfin, le bonheur de l'avoir pour ami.

» Le plus touchant souvenir que je conserve est celui du moment où, ayant reçu du gouvernement le titre de Premier Grenadier de France, il s'empressa de m'en donner avis en ajoutant ces mots remarquables : « C'est là mon brevet de mort. »

» Je ne prétends certes pas, Monsieur, vous indiquer cette circonstance comme celle qu'il conviendrait de choisir pour représenter La Tour d'Auvergne, mais cette mort dont il avait le pressentiment et qu'il semblait invoquer pour mettre le sceau à sa noble carrière, il l'a trouvée au milieu des grenadiers dont on l'avait fait le chef ; c'est par elle qu'il voulut, pour ainsi dire, mériter de nouveau le titre glorieux qui lui avait été décerné.

« Si l'état de ma santé m'eût permis d'avoir l'honneur de vous recevoir, Monsieur, il m'aurait été difficile d'entrer dans d'autres détails.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

» *Le Maréchal duc de Conégliano, gouverneur des Invalides,*

» MONCEY. »

M. Bernard, maire de Carhaix, avait appris, d'autre part, qu'un ancien chirurgien-major de l'armée du Rhin, le docteur Moreau, existait encore et qu'il était à cette époque (1840) médecin à Tours. Sachant qu'il avait assisté à la mort de la Tour d'Auvergne, il lui écrivit une première fois. Le docteur répondit en envoyant quelques renseignements. Alors, M. Bernard, voulant des détails plus circonstanciés sur les derniers moments du héros, adressa cette lettre à l'ancien chirurgien-major de l'armée d'Allemagne :

« J'ai l'honneur de répondre à votre lettre du 25 mars dernier. Les renseignements qu'elle renferme sur les derniers moments de notre brave et savant compatriote, je les juge très précieux, mais ils parviennent trop tardivement pour être communiqués au sculpteur, M. le baron Marochetti, qui vient de mettre la dernière main à la statue. Quant à la ressemblance du héros, on assure qu'elle ne laisse rien à désirer, le sculpteur ayant à sa disposition le buste en marbre du sculpteur Corbet, le portrait de La Tour d'Auvergne jeune, possédé par sa famille, la médaille de 1816, les trois gravures de 1801 et 1802. Votre indication aidera à faire faire, sans doute, plus tard, la recherche du petit buste fabriqué à Sèvres, qui doit être d'après le marbre de Corbet, le seul qui ait sculpté La Tour d'Auvergne, et qui n'en obtint qu'une séance, à son insu, chez M. Eloi Johanneau, à Paris.

» Comme chirurgien-major de l'avant-garde à Oberhausen, vous avez vu périr notre glorieux compatriote d'un coup de lance au cœur, contre lequel l'art dût rester sans puissance; mais tous ses compatriotes bretons seraient heureux,

Monsieur, vous ne pouvez en douter, de vous voir prendre la détermination d'assister à la cérémonie d'inauguration de la statue en bronze du Premier Grenadier de France en sa ville natale, le 27 juin prochain, anniversaire de son glorieux décès; je n'ai pas besoin de vous assurer qu'une place d'élite sera réservée, par le cérémonial, à tous les braves frères d'armes du Premier Grenadier de France, dans cette auguste cérémonie.

» Je recevrai donc, Monsieur, avec un vif plaisir, la nouvelle de votre résolution à faire ce patriotique pèlerinage, et, avec reconnaissance, les documents plus détaillés sur les derniers moments de notre héros et vos rapports avec lui, pendant les six jours qui se passèrent entre son arrivée au corps et sa mort. Entre autres faits, il s'agirait de préciser si c'est bien à 11 heures du soir, le 8 messidor an VIII (27 juin 1800), dans la rude affaire d'avant-garde d'Oberhausen, sur les hauteurs en avant de Neubourg, qu'il fut tué, et les résultats précis de ce coup de main, les circonstances de sa mort, à quelles forces l'avant-garde eut affaire, etc. »

Le docteur Moreau envoya alors les précieux renseignements que nous reproduisons et qui donnent exactement la manière glorieuse dont est mort le Premier Grenadier.

« Tours, 16 avril 1841.

» Vous me demandez, Monsieur, des renseignements sur les quelques jours qui ont précédé la mort de votre héros; voici ce que je me rappelle :

» Après la bataille de Neresheim, nous étions en marche des environs de Nordlingen sur Donauwerth où nous passâmes le Danube, lorsque le bruit se répandit, dans la division, que La Tour d'Auvergne venait d'arriver à l'armée; qu'il avait repris son rang à la 46e demi-brigade et qu'il marcherait au feu à la tête des grenadiers. On disait, le lendemain, qu'il avait couché au bivouac avec les grenadiers, et avait

voulu aller lui-même chercher sa paille ; qu'il disait : « Il » n'y a pas de premier grenadier, le dernier vaut le premier » ; — qu'il avait refusé une belle aigrette en crin rouge (aigrette de capitaine) que lui avaient offerte les grenadiers, disant : « C'est trop beau, donnez-moi un vieux pompon de grena- » dier. » Tous ces propos enchantaient les soldats ; toute la 46e demi-brigade, du reste, était fort glorieuse de son choix. Deux ou trois jours après, étant en marche, La Tour d'Auvergne s'arrêta près de nous pour examiner notre *wurst ;* il n'avait pas encore vu ce moyen nouveau de porter rapidement des secours aux avant-gardes. C'est là que je le vis très bien. Nous passâmes le Danube à Donauwerth, puis la division s'arrêta à Rain, mais, bientôt, on battit le rappel, et nous marchâmes en grande hâte sur la route de Neubourg. Les bataillons allaient au pas de course. Après avoir traversé un bourg incendié, nous arrivâmes au village d'Oberhausen. Il y avait là un grand mouvement : on disait que la division du général Lecourbe se battait depuis le matin sans pouvoir s'emparer de la position des hauteurs, où il y avait de l'artillerie autrichienne. Je vis la colonne des grenadiers de la 46e se former. Vous me demandez quelle heure il était alors : je ne puis le dire, mais il me semble cependant me rappeler que le jour finissait. Occupé à l'ambulance qui s'établissait, j'entendis dire : « La position est enlevée, » La Tour d'Auvergne est tué, le chef Forty est tué, etc. » Ce ne fut pas moi qui ôtai le cœur de la poitrine pour le remettre à la 46e demi-brigade qui devait le garder ; mais mon ami Lepecq, chirurgien-major de 1re classe, chef de l'ambulance, me dit : « Le coup de lance a traversé le ven- » tricule gauche du cœur. »

» Vous me demandez ensuite, Monsieur, à quelle force ennemie on avait affaire ; vous auriez certainement ces renseignements et bien d'autres par le général Cambronne, qui était alors, si je me rappelle bien, capitaine de grenadiers dans la 46e. Quant à notre division, je suis resté toute la

campagne avec elle; je sais bien qu'elle était formée par la 46[e], la 57[e] (surnommée la Terrible), le 4[e] de hussards, le 11[e] de chasseurs et une compagnie d'artillerie commandée par le brave capitaine Sibile.

» Je vous dirai encore, monsieur le maire, qu'il doit exister une lettre bien intéressante écrite par La Tour d'Auvergne, quelques heures avant sa mort. Etant un jour à causer avec un de nos compatriotes (M. Rupérou, juge au tribunal de cassation), il me dit : « Un ami de La Tour d'Auvergne, mon voisin, serait bien content de vous entendre ; » allons le voir. » En effet, cet ami, son ancien camarade, entendit avec un grand intérêt les détails que je pus lui donner, et il nous lut ensuite une lettre de La Tour d'Auvergne, datée de Rain. Je me rappelle fort bien du commencement, à cause, sûrement, de cette expression : « Nous partons, je » l'écris sur la caisse d'un tambour. » Il exprimait, ensuite, la satisfaction qu'il éprouvait de voir une grande bataille se préparer et d'y pouvoir prendre part.

» Agréez, etc.

» Moreau, docteur. »

La Bavière et son tombeau.

Nous avons à parler maintenant, au sujet de notre héros, d'un pays allemand, la Bavière. C'est sur son territoire, en effet, que son corps repose. Le gouvernement bavarois prit toujours un soin jaloux de son tombeau. Il faut savoir reconnaître de tels procédés, qui sont tout à l'honneur de cette nation. Voici deux lettres qui nous apprendront ce qu'on a fait pour notre Premier Grenadier. La première est du docteur Lommel, archiviste de Bavière ; l'autre est du préfet de Strasbourg au maire de Carhaix :

« *Le docteur Lommel, secrétaire des archives de Bavière, au préfet du Bas-Rhin, au sujet des reliques de La Tour d'Auvergne.*

» Grossrindelfelt, près Tauberbischoffsheim (grand-duché de Bade), le 20 novembre 1840.

» La librairie Treuttel et Wurtz, de Strasbourg, m'a engagé, par lettre du 24 octobre dernier, à indiquer à M. le préfet du Bas-Rhin de quelle manière sont venues entre mes mains les reliques de La Tour d'Auvergne, que j'ai confiées à ladite librairie lors des fêtes de Gutenberg, avec la prière d'en soigner l'envoi à Carhaix. De retour dans mes foyers, après une absence prolongée, je m'empresse de donner succinctement les explications demandées. Le monument élevé en 1800 sur le champ d'Oberhausen, à la mémoire du héros en question, fut restauré pendant l'été de 1838, par l'ordre du roi de Bavière. D'après le nouveau plan, il fallait élever d'un pied le socle dudit monument; à cet effet, visiter les fondements déjà fort endommagés. M. Krœmer, architecte délégué par le gouvernement, voulut bien m'inviter, en qualité de commissaire royal auprès des archives de Neubourg, à assister comme témoin à cette opération. La reconnaissance des quatre cadavres (à savoir de La Tour d'Auvergne, de Forty et de deux soldats) se fit ainsi qu'il est relaté dans ma notice sur le tombeau de La Tour d'Auvergne, notice dont les données sont prises dans les registres de la paroisse d'Oberhausen et dans la tradition locale. Après l'examen préalable du terrain, et les dispositions nécessaires pour les substructions futures étant adoptées, les ossements furent replacés dans la position qu'ils avaient précédemment occupée, et ce, en ma présence et en celle du sieur Krœmer. Nous gardâmes une boucle de cheveux de La Tour d'Auvergne, une épingle qui retenait la queue de sa chevelure, une de ses dents et quelques boutons de chemise, dans l'in-

tention de faire parvenir aux compatriotes du héros français ces précieuses reliques. »

Le docteur-archiviste place ici quelques considerations sur la valeur des reliques des hommes illustres et sur le prix qu'on attachera toujours à ces souvenirs materiels d'une grande et noble existence.

Voici maintenant la lettre du préfet de Strasbourg au maire de Carhaix :

« Strasbourg, 25 novembre 1840.

» Monsieur le maire,

» La librairie Treuttel et Wurtz, de Strasbourg, a reçu en dépôt des reliques provenant des dépouilles mortelles du Premier Grenadier de France, de l'illustre La Tour d'Auvergne, avec la mission de faire parvenir, par une voie officielle, aux autorités de Carhaix, les restes contenus dans la petite boite en forme de cercueil que je vous transmets. Le dépositaire qui vient de m'adresser directement une lettre en allemand, dont est jointe la traduction, me parait mériter toute confiance, par la position qu'il occupe dans la société et par les fonctions qu'il a exercées. Vous verrez, par le contenu de la lettre ci-jointe, que M. le docteur Lommel, archiviste bavarois, actuellement retraité dans le duché de Bade, a pris part à la pieuse cérémonie qui eut lieu, en 1837, sur la tombe de La Tour d'Auvergne, à Oberhausen, non loin de la route qui conduit de Donawerth vers Neubourg (Bavière). Le monument, élevé en cette localité le 20 septembre 1800, par l'armée de Moreau, était tombé dans un tel état de délabrement, que le roi de Bavière, pour honorer un des plus beaux caractères de l'histoire contemporaine, crut devoir donner l'ordre de procéder à la restauration du modeste mausolée, sous lequel reposent les restes du Premier Grenadier de France. L'ordonnance du roi de Bavière est du 19 février 1837. On ouvrit le tombeau le 3 août de la même année.

non point par une curiosité indiscrète, mais pour faciliter les travaux de réparations. L'ouverture se fit en présence de quelques personnes notables de Neubourg, qui constatèrent la présence des ossements de La Tour d'Auvergne à côté de ceux de Forty, chef de la 46e demi-brigade, et de deux soldats tués le même jour (8 messidor an VIII, 27 juin 1800). La fosse, creusée dans un sol rocailleux, n'avait que trois pieds de profondeur, six de longueur sur cinq de largeur. On y avait déposé les quatre cadavres, sans cercueil, le brigadier Forty et les deux soldats la tête tournée vers le sud. La Tour d'Auvergne en sens inverse, la tête au nord, à la droite de Forty, à la gauche des deux soldats, et sur une couche de terre un peu plus élevée. Les commissaires bavarois trouvèrent les ossements des quatre guerriers dans un bon état de conservation; les restes de La Tour d'Auvergne se distinguaient par un crâne plus délicatement conformé et par des cheveux bien conservés, réunis en queue. Du consentement de ses collègues, et dans l'intention de transmettre en temps convenable ces restes au lieu qui vit naître La Tour d'Auvergne, M. Lommel recueillit une boucle de cheveux, une dent, une épingle et quelques boutons qui avaient fait partie du corps et des vêtements du Premier Grenadier.

» Le monument élevé aujourd'hui sur la tombe des quatre soldats français, que l'on recouvrit pieusement de terre, après avoir un instant visité leurs restes, est construit sur le plan du mausolée primitif; c'est un catafalque en pierre, portant sur sa façade septentrionale l'inscription suivante :

A la mémoire de La Tour d'Auvergne,
Premier Grenadier de France,
Tué le 8 messidor an VIII, 27 juin 1800.

» Sur le côté méridional, on lit :

A la mémoire de Forty,
Chef de la 46e demi-brigade d'infanterie française,
Tué le 8 messidor an VIII, 27 juin 1800.

» L'inscription est fondue en caractère d'airain. Quelques arbres et des arbustes entourent le monument qui s'élève sur une hauteur pittoresque.

» Je n'ai guère besoin d'ajouter, et vous l'éprouverez autant que moi, combien la restauration de ce monument élevé à une gloire étrangère à l'Allemagne, honore le gouvernement du roi de Bavière. Il appartenait à notre époque, si éminemment impartiale, de voir un roi allemand rendre une éclatante justice au souvenir d'un soldat de la République française.

» Je vous prie, monsieur le Maire, de m'accuser réception du présent envoi, pour que je puisse donner l'assurance à M. Lommel que le dépôt qu'il a fait entre mes mains est arrivé à sa destination.

» Recevez, etc.

» *Le Préfet du Bas-Rhin,*

» Signé : Sers ».

Poésie de Brizeux.

A l'occasion de l'érection de la statue de La Tour d'Auvergne à Carhaix et du relèvement de son tombeau en Bavière, le grand poète breton Brizeux écrivit ces vers touchants et beaux :

Près du Rhin, à l'abri des cyprès et des saules,
Malo-Corret repose, enfant des vieilles Gaules,
De la France nouvelle, héroïque soldat ;
A sa gauche est encor son glaive de combat,
Et le second ami, toujours prêt à le suivre,
Dans la tente éternelle est déposé : son livre.
Vole donc vers le Rhin, Esprit noir des regrets,
Vers la tombe où Corret dort parmi les cyprès !
Voici que son cercueil s'entr'ouvre, et le Roi barde
Sur le guerrier savant, se penche et le regarde.
Le roi Louis fait bien, car des chefs du Wal-Hall
Le Premier Grenadier est le frère et l'égal.
Vole au delà du Rhin, Esprit plaintif et sombre,
Et verse à ces Germains agenouillés dans l'ombre.

Pour un respect si noble et tant de piété,
Le souffle de Corret, souffle de liberté.
Reviens, reviens, Esprit, aux flancs de la montagne.
Un artiste a taillé le granit de Bretagne,
Il apprête le bronze, et dans son bourg natal,
Le héros va monter sur le haut piédestal;
Dis au sculpteur les traits enfermés dans la bière,
Et comme s'il parlait qu'on lise sur la pierre :

Au combat, glaive d'acier,
Livre d'or à mon foyer.

Cette élégie contient, au sujet de l'épée de La Tour d'Auvergne, une erreur historique. Elle ne fut jamais dans son tombeau. Mais les vers de Brizeux n'en sont pas moins beaux et puissants.

Legs du général de Mylius.

Le général de Mylius fut colonel du 46e pendant dix ans, de 1823 à 1832. Par son testament, il fit au régiment une donation de 500 francs de rente pour encourager les sous-officiers et soldats à marcher dans la voie du bien et à s'instruire. Le régiment fut autorisé à accepter ce legs par décret impérial du 2 juillet 1863. D'après les intentions du donateur, les arrérages de la rente sont distribués tous les ans sous la forme de différents prix. Voici le premier, il a trait à notre héros :

« 50 francs au plus ancien grenadier du régiment, pour conserver le souvenir de La Tour d'Auvergne, mort au champ d'honneur, parmi les grenadiers du 46e, et honoré du titre de Premier Grenadier de France pour sa bravoure et sa modestie ».

Les grenadiers ayant disparu des régiments, c'est actuellement le plus ancien soldat de 1re classe qui reçoit chaque année, au moment de l'inspection générale, le don de l'ancien colonel du 46e.

La caserne de La Flèche.

Il y a quelques années, vers 1886, le Ministre de la guerre ordonna de donner aux casernes et bâtiments militaires un nom de grand homme illustré dans les armes. La caserne de La Flèche, où tient garnison un bataillon d'infanterie, prit le nom de La Tour d'Auvergne, en souvenir du passage de notre héros à l'Ecole militaire, depuis le Prytanée.

Comment sa famille eut son cœur et ses armes.

La famille de La Tour d'Auvergne existe encore. Sa nièce, la fille de sa sœur Marie-Anne-Michelle, Jeanne-Marie-Sainte Limon du Timeur, épousa M. Guillart de Kersausie, dont elle eut deux fils et une fille. Les deux fils entrèrent dans l'armée : l'aîné, Alexandre, fut tué a Wagram, en 1809; l'autre, Théophile, qui avec le nom avait l'ardeur guerrière de son grand-oncle, se distingua en Espagne en 1823, dans les fameux hussards du Nord, et fut fait capitaine et chevalier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille. Mlle de Kersausie, leur sœur, épousa M. Olivier du Pontavice de Heussey, issu d'une grande famille bretonne. C'est dans le château de leurs enfants, a La Haye, près de Carhaix, que se trouvent aujourd'hui le cœur, les armes et les objets divers ayant appartenu à La Tour d'Auvergne, entre autres des ceinturons, des guêtres, quelques habits, des gilets longs en toile écrue, des culottes en drap blanc encore pourvues de leurs petites boucles de jarretières, des houppes et les débrouilloirs qui avaient servi à disposer la chevelure du Premier Grenadier, ainsi que les tresses de fil et la petite grenade en plomb qui serraient la queue qu'il portait comme les militaires de son époque. L'objet le plus rare est un vieux feutre percé de deux balles. La Tour d'Auvergne a lui-même fixé auprès des trous, avec

une épingle, une étiquette avec ces mots : « Coups de feu reçus à huit pas. »

Au sujet de ces souvenirs, le petit-fils de M. Olivier du Pontavice écrivait de Rennes, le 16 avril 1886, à notre colonel, en lui adressant une copie de la lettre que La Tour d'Auvergne envoyait au Premier Consul le 8 floréal an VIII :

« Mon Colonel,

» Un de mes ancêtres, le Premier Grenadier de France, La Tour d'Auvergne, a servi et est mort dans les rangs de la 46e demi-brigade. En mettant en ordre sa correspondance que je possède comme héritier, j'ai trouvé une lettre que je pense pouvoir figurer avec honneur dans les archives de votre régiment.

» Je possède son cœur enfermé dans l'urne que portait autrefois un fourrier du 46e, la lance qui l'a frappé mortellement et quelques autres souvenirs ; si cela peut vous être agréable, mon colonel, je vous enverrai une photographie que j'ai fait faire de ces différents souvenirs. Vous excuserez la démarche que je fais auprès de vous en songeant que mon but est de faire honorer la mémoire de mon ancêtre par les soldats qui servent dans son ancien régiment.

» Je suis, etc.

» J. du Pontavice de Heussey,
» Capitaine en 1er, 10e d'artillerie. »

La plupart de ces objets ne revinrent que très tard à sa famille. Le sabre d'honneur, comme nous l'avons vu, avait été suspendu, par arrêté des Consuls, dans le temple de Mars. Plus tard, le cœur, porté jusqu'alors par un sous-officier du 46e, vint rejoindre le sabre aux Invalides : ce fut en 1814, lors du licenciement de l'armée. Ils y restèrent jusqu'en 1816, où une ordonnance royale, datée du 28 mars, décida que les cœurs de certains généraux et de La Tour d'Auvergne, ainsi que leurs armes, déposés en attendant en

Chancellerie de la Légion d'honneur, seraient rendus aux familles. M. Guillart de Kersausie n'en eut pas connaissance et ne vint rien réclamer.

En 1817, le 20 octobre, Mme de La Tour d'Auvergne-Lauraguais, d'une tout autre famille, reçut en dépôt le cœur et les armes du héros. Plusieurs années après, Mme Guillart de Kersausie, devenue veuve, apprit cette remise, et chercha à se faire restituer ce qui lui appartenait. Elle introduisit une instance devant le tribunal civil de la Seine contre M. de Lauraguais. Ce dernier demanda son renvoi devant l'autorité administrative. Un premier jugement fut rendu le 9 août 1831, et, de renvois en renvois, la cause ne fut jugée définitivement que le 1er décembre 1840, rendant tous droits à Mme du Pontavice, née de Kersausie. Toute cette procédure fut, ce nous semble, menée avec une bien regrettable lenteur.

Croyances de La Tour d'Auvergne.

Nous savons donc maintenant comment la famille de La Tour d'Auvergne fut mise en possession de son cœur et de ses armes. Pour les autres objets, quelque temps après sa mort, elle reçut d'Huningue, du commissaire des guerres Pauly, sa malle et ses effets. On remarqua qu'à une de ses épées était lié un christ d'ivoire, ce qui laisserait à penser que, malgré la proscription du catholicisme aux armées et en France, on n'avait pu enlever de son cœur les idées chrétiennes que sa mère y avait gravées. D'ailleurs, à ce sujet, son ami Le Coz, qui le connaissait bien, dit de lui que c'était un philosophe religieux et croyant. Dans un livre que l'éminent prélat publia en 1815, à Besançon, sous le titre : *Quelques détails sur La Tour d'Auvergne-Corret*, il relate certains entretiens qu'il eut sur cette matière avec le héros. Ces pages sont admirables et jettent un jour tout nouveau sur la profondeur et la beauté des pensées du Premier Gre-

nadier. Nous citons au hasard cette page dans laquelle il parle de la dignité et des misères de l'homme :

« Quel tableau la raison nous offre de l'homme et que de contrastes dans ce tableau ! Que d'élévation et de bassesse, que de lumière et que d'obscurité ! Des sentiments qui nous élèvent à l'héroïsme des plus sublimes vertus; des penchants qui nous entraînent dans la fange des vices; un esprit qui mesure les cieux et qui va se briser contre un grain de sable; un cœur insatiable de félicité et qui n'a pas de plus cruel bourreau que lui-même; rois de la nature, puisque nous sommes ce que la nature a fait de mieux, et toutefois dépendants de tout ce que renferme la nature; les éléments sont à nos ordres et ils nous font la guerre : ils servent à nos plaisirs, et ils font nos malheurs; ils aident à nourrir, à fortifier, à embellir cette partie de nous-mêmes qui, néanmoins, est aussi de la substance des éléments et qui est, par eux, affaiblie, ébranlée et enfin détruite ! Quelle énigme ou plutôt quel assemblage d'énigmes ! Où est le philosophe qui pourra nous les expliquer ? Les mille et un systèmes imaginés pour y parvenir ne nous prouvent que trop combien la solution en est impossible à la philosophie, et d'un seul mot la théologie nous la donne. Dans cet homme né pécheur, le contraste de son élévation et de sa bassesse, de ses misères et de sa dignité, n'a plus rien qui nous surprenne : son état, composé de bien et de mal, nous annonce les bontés et la justice du Souverain Être par qui il existe... Alors, docile à ma raison, lors même que j'en reconnais l'impuissance, je lui sais gré de m'avoir conduit à une lumière supérieure qui supplée à cette impuissance et qui, en m'indiquant la source de nos maux, me montre en même temps le remède qu'une bonté infinie y a destiné. Je l'avoue, cela me soulage et me fortifie, et je suis d'autant plus porté à trouver vrais les oracles de la religion, quoique souvent inintelligibles pour moi, qu'ils satisfont mon cœur et mon esprit et qu'ils me donnent, des apparentes contradictions de

cette vie, une solution vaste, sublime et tout à fait consolante.

» Oui, — ajoute-t-il un peu plus loin, — je crois à la religion chrétienne, à une religion révélée, à la religion catholique. Ses dogmes éclairent mon esprit et sa morale charme mon cœur. C'est à elle que je crois devoir mes faibles vertus : c'est à elle surtout que, dans tous les temps, j'ai dû mes plus belles espérances et mes plus douces consolations... Aux yeux de ma raison comme à ceux de ma foi, la doctrine de Jésus-Christ est le chef-d'œuvre le plus étonnant : et la divinité en fût-elle moins solidement démontrée, je la regarderais encore comme le système de philosophie pratique le plus parfait qu'il fût possible d'imaginer. Je le sais, il est des hommes qui n'y croient pas ; je les plains. Que sans le secours de cette religion ils soient d'honnêtes gens : ils le disent, je le crois ; mais, à coup sûr, cette religion me serait un plus sûr garant et de la pureté de leur cœur et de la délicatesse de leurs sentiments. »

Il était donc bien, comme on vient de le voir, resté fidèle à la religion des aïeux, malgré les luttes philosophiques du xviiie siècle et la Révolution.

Description de l'urne renfermant son cœur.

Mais nous nous sommes éloigné de la famille de La Tour d'Auvergne et des souvenirs qu'elle conserve de lui. Parmi eux est l'urne renfermant son cœur. Il nous a paru curieux d'en connaître la description : la voici telle que la donne M. Calohar dans sa notice :

» L'urne est en argent et a environ 30 centimètres de hauteur en comprenant la grenade en vermeil qui la surmonte. Au milieu est un cœur en or transpercé par une lance ; au sommet de l'urne, on lit :

LA TOUR D'AUVERGNE-CORRET,
PREMIER GRENADIER DE FRANCE,
MORT AU CHAMP D'HONNEUR, LE 8 MESSIDOR AN VIII.

et un peu au-dessous les mots :

LE BRAVE DES BRAVES

entourent en exergue le coq gaulois reposant sur une couronne de laurier.

» A la partie inférieure de l'urne est gravé le distique suivant :

La Tour d'Auvergne est mort, mais c'est au champ d'honneur,
Envions son trépas, et conservons son cœur !

» Enfin, on lit sur le socle :

46e DEMI-BRIGADE

» Cette urne, dans laquelle le cœur est renfermé en une double boîte de plomb, est fixée sur un plastron en velours brodé de palmes en or et imitant en son entier la forme d'un cœur. Ce plastron est celui que portait au 46e le fourrier de la compagnie de grenadiers désigné par l'arrêté du 26 messidor an XI. »

L'urne suivit donc le 46e pendant toutes les campagnes du Premier Empire. Plusieurs fois on la crut perdue, le sous-officier qui la portait étant tué ou disparu. Mais elle se retrouvait toujours. Au combat de Lomiten (5 juin 1807), dans la campagne de Pologne, combat sanglant où, comme d'habitude, dit la relation où nous trouvons ce fait, le 46e se couvrit de gloire, il y eut un moment de trouble impossible à décrire. Le sang-froid ne revint à ces braves que lorsqu'ils eurent retrouvé le sergent fourrier des grenadiers, gros garçon blond et vigoureux, — dit encore la relation — qui portait le CŒUR. Il fut aperçu renversé parmi les saules qui bordaient la rivière de la Passage : il était mort; mais, par un instinct touchant dans un moment aussi suprême, il

tenait de ses deux mains crispées le cœur du Premier Grenadier de France placé sur sa poitrine, comme s'il eût eu peur qu'on ne le lui enlevât. La joie fut grande dans les rangs de la brigade du brave général Ferey, dont le 46ᵉ faisait partie. Le Maréchal Soult, duc de Dalmatie, descendit de cheval pour se rendre compte du fait et se mêla aux combattants. Il fut témoin de la joie de tous, éclatant par des vivats à la vue du cœur retrouvé de La Tour d'Auvergne.

Le sabre d'honneur.

Le sabre d'honneur donné par le Premier Consul a été offert il y a quelques années à la ville de Paris qui l'a fait déposer au musée Carnavalet, où nous l'avons vu.

Souvenirs que possède le régiment.

Le 46ᵉ d'infanterie possède aujourd'hui, dans sa salle d'honneur, plusieurs souvenirs du Premier Grenadier de France. Ce sont :

1° La lettre de service autographe, datée de Bellegarde, février 1787, citée au début de cette histoire ;

2° Un fragment de sa ceinture ;

3° Quelques plumes de son plumet :

4° Du tabac pris dans sa blague ;

5° Une pièce de monnaie.

Ces différents objets, enfermés dans un cadre, ont été trouvés sur lui, sauf la lettre, au moment de sa mort et offerts par sa petite-nièce, Mᵐᵉ du Pontavice, au citoyen Debain, représentant du peuple, et par M. Debain fils, au 46ᵉ d'infanterie. A l'heure où nous écrivons ces lignes, ces souvenirs sont envoyés à l'Exposition Universelle, pour figurer au Pavillon de la guerre, Esplanade des Invalides ;

6° Une copie de la lettre envoyée en floréal an VIII au Premier Consul (donnée au 46ᵉ le 16 avril 1886 par le capitaine d'artillerie du Pontavice de Heussey).

Notre salle d'honneur possède encore un tableau remarquable de Paul Leroy, jeune peintre de talent qui, conditionnel d'un an au 46e, a voulu laisser au régiment un souvenir durable de son passage. Cette toile représente la mort de La Tour d'Auvergne. Exposée au salon de 1888, elle a été fort remarquée. Le Premier Grenadier vient de recevoir le coup de lance au cœur ; il tombe dans les bras de ses soldats ; sa figure a déjà les pâleurs de la mort ; son attitude est admirable de vérité. Le combat est esquissé de main de maître et nos grenadiers, presque de grandeur naturelle, semblent vouloir venger le Premier d'entre eux qui vient d'être frappé.

La devise du 46e et La Tour d'Auvergne.

Pour finir, un rapprochement qui lie plus étroitement encore le souvenir du Premier Grenadier à l'histoire de notre régiment. La devise du 46e d'infanterie est : *Potius mori quam fœdari* (*plutôt mourir que faillir*). Le régiment de Bretagne, qui prit notre numéro à la Révolution, fut doté de cette fière et belle devise en 1651 par son colonel, le marquis d'Hocquincourt, qui la fit même broder sur les drapeaux du régiment (1). Elle existait déjà, par conséquent, au temps où La Tour d'Auvergne comptait dans nos rangs. Nous nous sommes plu à remarquer combien elle se rapporte entièrement à la fière existence et à la mort si belle du héros. Elle est faite pour lui. Elle lui appartient. Il l'incarne complètement. Elle n'existerait pas qu'elle jaillirait de notre âme aux récits de sa vie. N'est-il pas mort, en effet, plutôt que de faillir à son devoir vis-à-vis de la Patrie ?

Le régiment, aussi, est fier de son héros ; et quand on dit : « Le 46e, le régiment de La Tour d'Auvergne »,

---

(1) Nous l'avons vue sur une tapisserie reproduisant un de ces drapeaux.

plus d'un parmi nous sent son cœur battre de légitime orgueil. D'ailleurs, en plus de l'appel de son nom et de tous les souvenirs que garde notre salle d'honneur, nous avons sa fête que les troupiers, dans leur naïve façon d'appeler les choses, ont nommé *la Saint-La-Tour-d'Auvergne*. Chaque année, le 27 juin, anniversaire de sa mort, une fête toute militaire a lieu dans la caserne, pour rappeler ce souvenir et exalter auprès du soldat les qualités et les vertus du Premier Grenadier. Dieu veuille que ces traditions si belles durent toujours au régiment !

Nous voici arrivé, cependant, au terme de l'histoire de ce soldat glorieux. Nous avons essayé de le montrer sous son véritable caractère ; à la fois citoyen sans désirs ni ambition, et soldat sans peur et sans reproche ; d'un désintéressement presque surhumain ; brave entre les plus braves dans le combat, et doux, humain, compatissant après la bataille ; aveuglément soumis à la discipline, mais sans aucune crainte dans son âme, et cela à une époque où son nom seulement, sans sa témérité, pouvait le perdre. Faisant son devoir toujours, quoi qu'il lui en coûtât, nous l'avons vu n'en jamais espérer la récompense, et si cette juste satisfaction vint à lui, la fuir de tout son pouvoir au contraire. S'il sollicita quelque chose, ce fut, nous l'avons dit, pour les autres, et si par hasard nous découvrons que c'est lui-même qui est en cause, nous trouvons une supplication pour qu'on le laisse dans son obscurité. Avec cela, savant et modeste, et le cœur rempli d'une bonté et d'un dévouement sans bornes. On a dit de lui : « C'est la morale en action. » On ne pouvait mieux dire. Qu'ajouter, d'ailleurs, au langage et aux faits rapportés dans ce livre ? Ne parlent-ils pas assez d'eux-mêmes ? Une vertu s'y voit, éclatante et sublime, expliquant

toutes les autres : L'amour de la patrie ! C'est cet amour, religion de toute sa vie, qui le guida toujours en toute circonstance et en tout lieu ; c'est lui qui le jeta quatre fois sur les chemins de guerres dures et terribles ; c'est lui, enfin, la source, la cause, le principe de tout ce qu'il a fait d'héroïque et de bon ici-bas, et c'est pour lui qu'il est tombé au champ d'honneur. Il y avait en cet homme un esprit de sacrifice si grand, une abnégation si absolue, qu'il en étonnait même les soldats de son temps, fertile cependant en exemples de cette sorte. On peut le dire certainement sans conteste, La Tour d'Auvergne est l'homme le plus vertueux et le plus patriote qu'il y ait eu à cette heure-là de notre histoire nationale.

Cette vie, si simple et si belle, est malheureusement peu connue en France. La Tour d'Auvergne, humble pendant sa vie, l'est resté dans la mort. A notre époque de scepticisme, où tout tend à disparaître, où les croyances se meurent, où les religions s'en vont, où droits et devoirs se mêlent, il sera bien difficile peut-être d'exiger de pareils dévouements, de telles abnégations. Et cependant, la Patrie est toujours là ! On a donc grand besoin de citer l'exemple de tels hommes et de montrer ceux-là qui ne transigèrent jamais avec leurs devoirs.

C'est cette idée d'exemple qui nous a, pour une grande part, entraîné à écrire cette histoire, et nous serions heureux si jamais un jour quelqu'un, se sentant défaillir, s'inspirait de notre œuvre pour comprendre la grandeur qu'il y a à tout sacrifier, même ce que nous avons de plus cher au monde, la vie, comme La Tour d'Auvergne, pour cette grande chose qu'on appelle la Patrie !

Fontainebleau, 31 mars 1889.

APPENDICE

Nous avions, pendant l'hiver de 1888-89, écrit cette histoire et nous l'avions présentée en avril 1889 comme travail d'instruction. Nous ne nous doutions guère, alors, de la translation au Panthéon des cendres de notre héros, ni du retentissement qu'on donnerait si justement à sa mémoire. Nous avons assisté à cette cérémonie, presque une apotheose, et nous croirions manquer à notre devoir et aux mânes du Premier Grenadier en n'ajoutant pas à l'histoire qui précède le récit de cette revanche de notre temps sur l'oubli regrettable où les hommes l'avaient plongé. Nous disions alors que La Tour d'Auvergne était resté humble et modeste jusque dans sa mort. Notre génération n'a pas voulu qu'il en fut toujours ainsi. Une heureuse inspiration du gouvernement est venue secouer l'indifférence nationale pour ces grands négligés d'une époque qui tient de l'épopée et qui est pourtant si près de nous encore, et a placé en lumière ces belles figures de Carnot, l'organisateur de la victoire, de Marceau, l'héroïque et chevaleresque jeune homme, et de notre La Tour d'Auvergne. Aux grands hommes, la patrie reconnaissante!

Dans les premiers jours de juillet 1889, on agita dans le Conseil des ministres la question de translation au Panthéon des cendres de plusieurs grands hommes. Le gouvernement allemand, sur le territoire duquel étaient les tombeaux de deux d'entre eux, Carnot et La Tour d'Auvergne, fut pressenti. Dès son consentement connu, les Chambres votèrent la loi de translation et, le 10 juillet, le Président de la République la promulgua.

La famille de La Tour d'Auvergne (représentée par M. du

Pontavice de Heussey, depuis peu nommé chef d'escadron d'artillerie, et son frère) voulut s'opposer au transfert au Panthéon des cendres de leur ancêtre illustre. La lettre, adressée au Ministre de la guerre, disait :

« Tout en appréciant la pensée qui a inspiré le gouvernement, nous ne voulons pas accepter l'honneur de cette translation.

» Nous jugeons que, pour un héros modeste comme La Tour d'Auvergne, il n'y a pas de sépulture qui soit préférable au champ de bataille sur lequel il tomba et où reposent à côté de lui ceux qu'il anima de son exemple. »

Cette protestation, très digne, arriva trop tard et le gouvernement ne put déférer au désir de la famille. MM. du Pontavice durent s'incliner. Ils demandèrent seulement l'autorisation, qui leur fut immédiatement accordée, d'accompagner les restes de leur ancêtre.

M. Graux, préfet du Doubs, fut chargé par le Ministre de l'intérieur d'aller à Neubourg recevoir du gouvernement bavarois les cendres du héros.

Le 1er août, cette cérémonie a lieu devant lui et M. Barrère, Ministre de France à Munich. Le gouvernement allemand est représenté par M. Von Kopp, Président du Cercle d'Augsbourg. Un bataillon du 15e régiment d'infanterie bavaroise est formé en carré autour du monument. Les assistants sont en grand nombre. Le monument, en forme de catafalque, dont la description est faite dans les lettres citées plus haut du docteur Lommel et du préfet du Bas-Rhin, est démoli. Sur une face de ce monument, le roi de Bavière avait fait graver cette épitaphe allemande dont voici la traduction : « Celui qui meurt dans une lutte sacrée trouve pour le repos une patrie même dans la terre étrangère. » M. Lommel, dans sa lettre, a oublié ce détail intéressant. Le catafalque renversé, on creuse. Bientôt, à un mètre de profondeur, on arrive à une dalle portant une date : 1837. Sous la dalle

qu'on soulève, on trouve les ossements de La Tour d'Auvergne dans un parfait état de conservation. Ils sont placés la tête au nord, au milieu et un peu au-dessus des autres ossements qui sont plus en contrebas. D'après les constatations du docteur Laüber, le crâne découvert est celui d'un homme de 55 à 60 ans, âge du Premier Grenadier quand il fut tué : impossible de confondre avec Forty, qui avait 30 à 35 ans. Les cendres sont placées dans le cercueil français en présence des autorités, qui signent le procès-verbal d'exhumation. Puis M. Von Kopp prononce une allocution en allemand, à laquelle M. Graux répond en français ; après quoi le convoi se met en marche vers la gare, escorté par la musique militaire jouant une marche funèbre. Au moment où la bière est mise dans le wagon, on la salue par trois salves de coups de fusil. Les officiers bavarois et les autorités municipales font déposer des couronnes sur le cercueil. A Munich, la dépouille mortelle du Premier Grenadier est gardée par un piquet d'honneur pris dans le régiment des gardes du corps.

Nous nous appesantissons sans doute trop sur les honneurs de commande qu'un gouvernement irréconciliable avec le nôtre fait rendre par ses troupes à l'un de nos soldats mort chez eux ; mais nous y retrouvons un dernier reste de chevalerie qui nous rappelle un autre âge et de nobles et fiers usages, et il nous a plu de le faire remarquer.

Les cendres du héros arrivèrent à Paris le 3 août. A la frontière, le commandant du Pontavice (1) avait joint M. Graux. Transporté au Panthéon dans un fourgon, le cercueil fut déposé dans le caveau du maréchal Lannes, près des restes de Marceau. On le recouvrit d'un drapeau tricolore. Un lieutenant du 46e, M. Pourchet, avec un détache-

(1) M. le commandant du Pontavice de Heussey, chef d'escadron d'artillerie, vient d'être nommé à l'ambassade de Londres en qualité d'attaché militaire.

ment du régiment, vint le garder solennellement jusqu'à l'heure de la cérémonie.

Celle-ci eut lieu le 4 août. Un grand catafalque avait été dressé sous la colonnade de la façade du Panthéon pour recevoir les corps. L'entrée était ainsi transformée en immense chapelle ardente et produisait l'effet le plus imposant. Une foule nombreuse se pressait émue et sympathique aux abords du monument. Un soleil magnifique éclairait cette grande scène. Entouré de sa maison militaire, le Président de la République prit place à la droite du catafalque, en avant des représentants des familles de ceux dont on honorait ainsi la mémoire. A gauche, se tenaient les Présidents des deux chambres, les Ministres, le gouverneur de Paris, général Saussier, un grand nombre de généraux, les sénateurs, les députés, les grands corps de l'Etat en costume officiel, de nombreuses délégations, parmi lesquelles celle du Prytanée militaire de La Flèche, qui a, comme nous l'avons dit déjà, remplacé l'Ecole militaire d'où est sorti La Tour d'Auvergne. Toutes les troupes de la garnison de Paris étaient là, autour du monument et dans les rues avoisinantes, le 46e à la place d'honneur. La cérémonie a commencé par un discours de M. Tirard, Président du Conseil des Ministres. Il débute en disant :

« Aux grands hommes, la patrie reconnaissante !

» Cette inscription d'une si grande élégance dans sa simplicité qui est là, gravée au-dessus de nos têtes comme pour élever nos cœurs vers la haute pensée qui remplit et domine ce majestueux édifice, doit être le premier et le dernier mot de ce discours. Oui, c'est bien le plus magnifique témoignage de la reconnaissance publique que nous apportons en ce jour aux morts illustres et vénérés que nous allons placer sous ces voûtes où ils dormiront désormais leur dernier sommeil. C'est pour notre génération, c'est pour nous un honneur sans égal que de rendre de tels hommages à de pareils hommes en un tel lieu.

Puis, arrivant à La Tour d'Auvergne :

« Que pourrais-je vous apprendre de ce héros antique, Théophile-Malo de La Tour d'Auvergne-Corret, de cet homme d'un cœur si chaud et d'une bravoure si froide, né dans la noblesse, mais qui, adoptant les idées de la Révolution, ne voulut accepter aucun grade, bien qu'il eût été déjà officier à l'époque de la guerre d'indépendance des États-Unis d'Amérique, et ne consentit jamais à être salué que du titre de Premier Grenadier des armées de la République, qui lui fut décerné par le Premier Consul, sur la proposition de Carnot, Ministre de la guerre. Ce titre glorieux, La Tour d'Auvergne l'avait noblement gagné en chargeant à la tête de la 46e demi-brigade avec la bravoure entraînante d'un véritable héros. Homme admirable, plein d'instruction, parlant toutes les langues d'Europe, fier de sa pauvreté, issu de la glorieuse maison de Turenne, grand lui-même comme un homme de Plutarque et qui refusa le mandat de député en disant ce mot qui peint les soldats de cette époque : « Je ne » sais pas faire les lois, je ne sais que les défendre. »

Il termine en disant :

« Le grand poète qui repose ici, Victor Hugo, a dit un de ces mots sublimes dont il avait le secret : « C'est surtout » devant les tombes qu'il faut parler d'immortalité ! » Certes, nous avons le droit de parler haut, à cette place, sur les marches du Panthéon, de la gloire immortelle de Hoche, Marceau, Kléber, Lazare Carnot, La Tour d'Auvergne mais c'est à la France immortelle qu'il faut penser ; c'est à l'immortalité de son génie, de ses bienfaits, de ses exemples qui enfantent les grands hommes, qui, après avoir été sa force, deviennent son honneur.

» Cette France-là, c'est notre patrie, et sa reconnaissance est la nôtre.

» Aux grands hommes, la patrie reconnaissante ! »

Deux autres discours ont été ensuite prononcés, l'un par M. H. Maze, sénateur, l'autre par M. Noël Parfait, député. M. le sénateur Maze, dans son discours, a eu une très heureuse inspiration. Parlant de La Tour d'Auvergne, il rappelait, plus près en cela de la vérité que M. le Président du Conseil, que le héros refusa d'accepter le titre de Premier Grenadier en disant : « Ce titre n'est applicable à aucun » soldat français, surtout dans un corps où l'on ne connut » jamais ni premier ni dernier. »

« Ce corps, a dit alors M. Maze, c'était cette héroïque 46e demi-brigade, que La Tour d'Auvergne guida si longtemps au combat et qui, lui mort, voulut garder, dans une urne d'argent, le cœur du héros ; elle fit avec ce talisman le tour de l'Europe, invaincue, invincible. La 46e demi-brigade n'a pas disparu ; ses traditions revivent dans notre 46e d'infanterie. Le 46e est ici, Messieurs, il y est chargé d'un service d'honneur. Je vous propose d'envoyer notre salut affectueux et reconnaissant au régiment de La Tour d'Auvergne. »

Après ces discours, les troupes de la garnison de Paris, le 46e en tête de l'infanterie, ont défilé devant le catafalque.

Ensuite les cercueils ont été solennellement conduits à travers le Panthéon, par un nombreux cortège, à la tête duquel marchait le Président de la République, et ont été descendus dans les caveaux, aux sons d'une marche funèbre exécutée par la musique de la garde républicaine.

Les Invalides, armés de leurs lances, formaient la haie.

Les cercueils sont placés comme il suit : à gauche, dans le caveau correspondant au bas-côté de droite, Carnot ; au dessus, Marceau, et, au fond, La Tour d'Auvergne.

Voici l'inscription placée sur la pierre de face du caveau de notre héros :

LA TOUR D'AUVERGNE

(Théophile-Malo Corret de)
Premier Grenadier des armées de la Republique.
Né à Carhaix (Finistère) le 23 décembre 1743.
Tué à l'ennemi à Oberhausen (Bavière)
Le 27 *juin* 1800.
Transféré au Panthéon le 4 *août* 1889.
(Loi du 10 *juillet* 1889.)

Ceux que l'histoire de notre héros a émus et touchés pourront aller s'inspirer désormais devant son tombeau. Ils iront s'incliner devant les cendres de ce soldat glorieux et modeste et pourront y puiser ces grandes vertus militaires et même civiques : abnégation, esprit de discipline, dévouement, héroïsme, oubli de soi-même devant la chose publique, qui se résument dans cette expression sublime : l'amour de la Patrie.

Auxerre, le 1er juillet 1890.

———

ERRATUM

AUX OUVRAGES CONSULTÉS.

8e ligne, lire : *Barbou*, et non : *Barboul*.
24e ligne, lire : *Nollet*, et non : *Mollet*.

Ajouter à cette liste :

Histoire critique des guerres de la Révolution, par Jomini.
Historique manuscrit du 46e d'infanterie.

Page 79, 24e ligne, lire : *Pauillac*, et non : *Pouillac*.
Page 81, 21e ligne, lire : *me faire échanger*, et non : *m'échanger*.
Page 112, 21e ligne, lire : *proportions*, et non : *propositions*.
Page 123, 22e ligne, lire : *dégager la demi-brigade*, et non : *la dégager*.
Page 128, 24e ligne, lire : *le lire*, et non : *le dire*.
— 27e ligne, lire : *tombe*, et non : *tomre*.
— 31e ligne, lire : *rapports reproduits ci-dessus*, et non : *rapports ci-dessus*.

Paris et Limoges. — Imprimerie militaire Henri Charles-Lavauzelle



